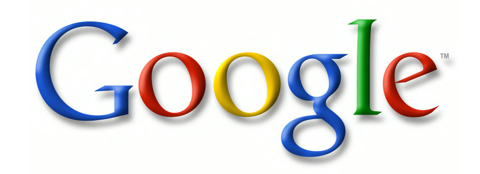
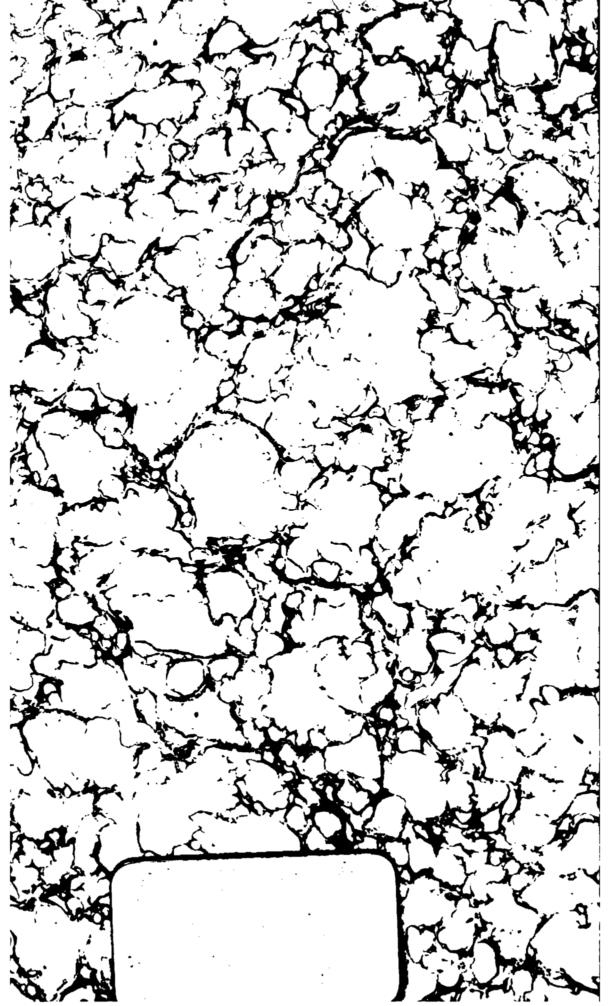
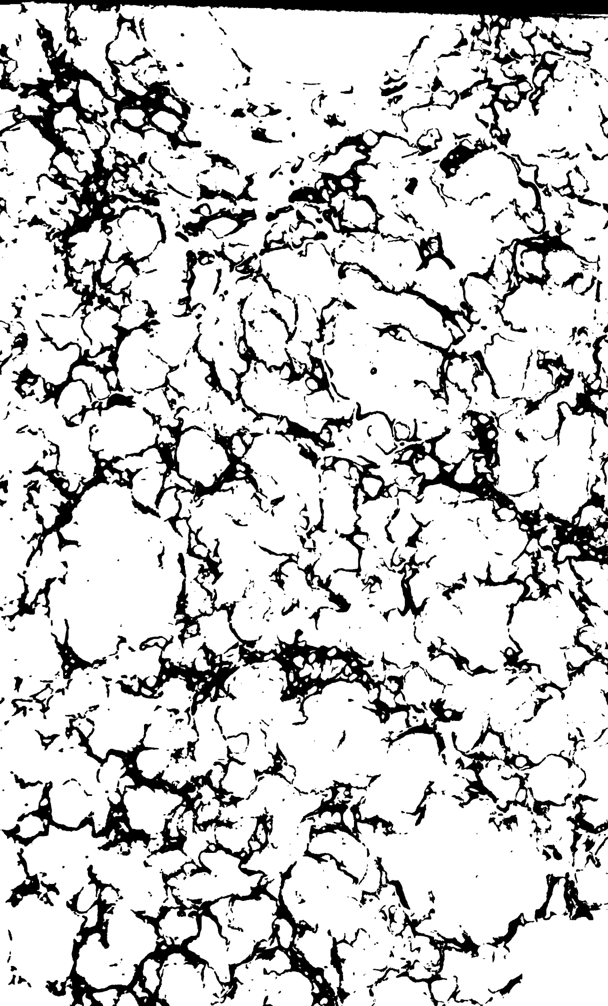








This set of seven volumes
came as my gift to the
Bodleian bookhord this 2nd
day of December, 1916:
Edward S. Dodgson, M.A. L.c

ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME VII.

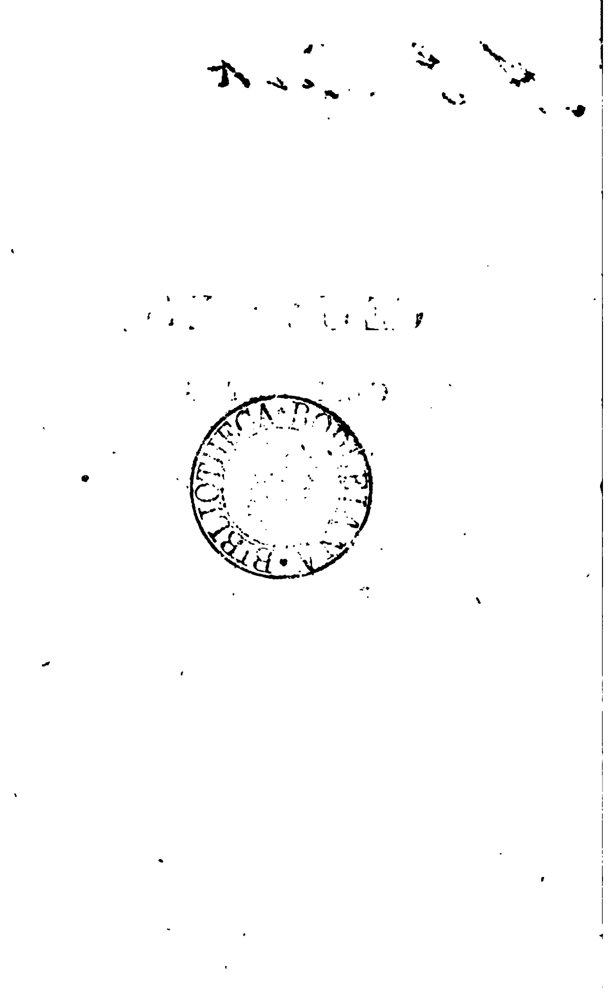
A. E. Park

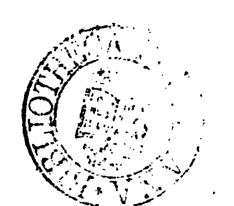
ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME VII.







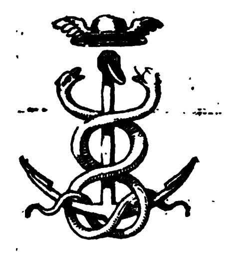
Le ſervice intéreſſé.

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

NOUVELLE ÉDITION,
rangée dans un meilleur ordre.

TOME VII.



A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

L'AMI DES ENFANS.

FRANÇOIS ET ANTONIN.

M. DE CERNEUIL, retenu long-temps hors de son pays par un emploi distingué qu'il remplissoit dans les Indes, venoit enfin de se réunir à sa famille, pour jouir en paix avec elle du fruit de ses travaux. Il n'avoit qu'un seul fils, âgé d'environ douze ans, en qui reposoient ses plus tendres espérances. C'étoit pour lui ménager les avantages d'une brillante fortune, qu'il avoit consacré sa vie aux devoirs les plus pénibles; loin de sa patrie et de ses amis. Ses vues, à cet égard, avoient été remplies au-delà de ses vœux. Il revenoit chargé de richesses : mais hélas! il ne tarda guère à s'appercevoir combien le temps qu'il lui en avoit coûté pour les acquérir, auroit été mieux employé auprès de son fils pour le bonheur qu'il lui vouloit procurer.

Madame de Cerneuil, d'un caractère d'esprit aussi foible que l'étoit la constitution

de son corps, avoit livré le jeune Antonin aux soins d'un gouverneur mercénaire, qui, pour se maintenir dans sa place, ne s'étoit étudié qu'à servir les caprices de l'enfant, et à tromper la tendresse aveugle d'une mère qui l'idolâtroit. Enivré des flatteries de toutes les personnes dont il étoit environné, Antonin s'étoit insensiblement fortifié dans les mauvaises habitudes qu'on lui avoit laissé contracter dès l'enfance. Son gouverneur, d'une ignorance profonde, mais qui égaloit à peine sa bassesse, lui faisoit souvent entendre, qu'avec les trésors qu'il devoit posséder un jour, il n'avoit pas besoin de consumer sa santé dans une étude opiniâtre; et que le sort, par le soin qu'il avoit pris de sa fortune, l'avoit trop bien distingué du reste des mortels, pour l'assujettir aux mêmes travaux. Ces perfides insinuations qui s'accordoient si bien avec la lâcheté naturelle de son élève, avoient achevé de corrompre son cœur et son esprit. Antonin étoit devenu faux, paresseux, insensible aux affections de ses semblables, et d'une vanité si révoltante, qu'il méprisoit comme des bêtes de somme, tous ceux qui n'étoient pas aussi riches que lui. De toutes

les histoires dont le gouverneur amusoit son oisiveté, il ne prêtoit l'oreille qu'à celles qui portoient un caractère d'effronterie et d'orgueil. Les traits de courage, de grandeur d'ame et d'humanité ne faisoient aucune impression sur lui; et jamais ses yeux ne s'étoient baignés de ces douces larmes, que le récit d'une bonne action fait couler au fond des cœurs généreux.

Cet odieux caractère ne se cacha pas long-temps aux regards de M. de Cerneuil. Quelle funeste découverte pour un père tendre, qui revolant du bout de la terre vers son fils, dans l'espérance de trouver un jour en lui la consolation et la gloire de sa vieillesse, n'y voyoit déjà qu'un sujet de honte et de désespoir! Son premier soin fut de chasser de la maison l'indigne gouverneur. Malgré les infirmités dont il commençoit déjà à ressentir l'atteinte, il résolut de se charger seul de remédier au vice de l'éducation de son fils. Il crut cependant qu'il réussiroit mieux dans cette entreprise, en plaçant auprès de lui un enfant de son âge et d'un heureux caractère, dont la conduite pût lui inspirer une noble émulation. Le choix d'un pareil sujet ne lui parut pas devoir être re-

mis au hasard. Depuis plusieurs semaines il faisoit des recherches infructueuses, lorsqu'en se promenant un jour dans la campagne, pour mieux rêver à son projet, il apperçut, à l'entrée d'un village, de jeunes enfans qui s'exerçoient à la course. L'un d'eux avoit une figure si heureuse, qu'au premier aspect, elle captiva la bienveillance de M. de Cerneuil. Il s'approcha de lui, le questionna avec douceur, et en reçut des réponses naïves et touchantes, qui fortifièrent dans son cœur le tendre intérêt que sa physionomie y avoit fait naître. Il apprit de lui qu'il étoit l'aîné de six enfans du médecin du village, dont les moyens suffisoient à peine à l'entretenir lui et sa famille dans la plus étroite médiocrité. Ces détails ayant fait concevoir à M. de Cerneuil quelques espérances, il pria le jeune garçon, qui se nommoit François, de le conduire chez son père. Celui-ci étoit un homme sage, que son habileté auroit pu faire jouir dans la capitale de toute la considération de son état. Modeste et calme dans ses desirs, il préféroit à l'éclat bruyant de la ville, la douceur d'une vie retirée à la campagne, le plaisir d'y faire du bien à ses malheureux habitans,

et le devoir de consacrer ses soins à sa nombreuse famille. Sa femme, jeune encore, avoit embrassé tous ses goûts; et la sagesse sembloit partager avec le bonheur, l'empire de leur maison. M. de Cerneuil, après les avoir quelque temps entretenu de leurs enfans, pour mieux reconnoître les principes qu'ils avoient suivis dans leur éducation, trouva bientôt qu'ils se rapportoient à toutes ses idées. Dans le transport de sa joie, il prit la main du médecin, et lui fit part des vues qu'il avoit formées sur son fils, en l'assurant qu'il l'éleveroit lui-même comme le sien, et qu'il prenoit, dès ce moment, sur lui le soin de sa fortune. La probité reconnue de M. de Cerneuil, la renommée de son crédit et de ses richesses, auroient fait accepter ses offres sans balancer, à des parens moins tendres et plus ambitieux. Mais eux, comment consentir à l'éloignement d'un fils qui faisoit leurs plus chères délices! Et François lui-même, comment se séparer de ses parens, qu'il chérissoit avec tant d'amour! Plus ils lui opposoient de résistance, et plus M. de Cerneuil, excité par de nouveaux sentimens d'estime, s'attachoit à son dessein. Enfin il redoubla ses

instances avec tant de force, qu'il parvint à les ébranler. La facilité de voir souvent leur fils, l'espoir que son avancement, devenu plus rapide, pourroit un jour servir à celui de ses frères et de ses sœurs, achevèrent de les vaincre ; et M. de Cerneuil les quitta, emportant dans son cœur la plus douce satisfaction.

Au bout des trois jours que les parens de François avoient demandés pour mettre leur fils en état de se produire à la ville, M. de Cerneuil parut à la porte de leur maison. Je ne chercherai point à vous peindre tous les regrets qu'y fit naître le départ d'un enfant si chéri. François, qui avoit eu la force de retenir ses pleurs en présence de sa mère, de peur d'augmenter sa tristesse, ne se vit pas plutôt emporté par la voiture, qu'il laissa échapper de ses yeux un torrent de larmes. M. de Cerneuil ne cherchoit d'abord à en interrompre le cours que par de muettes caresses. Puis, lorsqu'il les vit un peu s'arrêter, il prit François dans ses bras; et le serrant contre son sein : Ne t'afflige point, mon ami, lui dit-il. Tu vois en moi un second père, qui veut te chérir aussi tendrement que celui que la nature t'a donné.

Sois doux, honnête, laborieux, et rien ne manquera jamais à ton bonheur.

Le cœur de François fut un peu soulagé par des marques d'affection si touchantes. Il embrassa M. de Cerneuil à son tour. Eh bien ! oui, s'écria-t-il, soyez mon autre père. Je veux me rendre digne de toute votre amitié.

M. de Cerneuil établit François dans sa maison, comme un enfant qu'il auroit reçu au retour d'un long voyage. Il prescrivit à ses gens d'avoir pour lui les mêmes égards que pour son propre fils. L'humeur douce et sensible de François ne tarda guère à lui concilier l'affection de tous ceux qui l'approchoient. Antonin fut le seul qui ne put le voir sans un sentiment de dépit. Il comprit bientôt que la présence de cet émule lui imposoit la nécessité de changer de conduite, et de devenir plus studieux. Ne pouvant trouver dans son cœur aucune juste raison pour motiver sa haîne, il croyoit François assez digne de ses mépris, parce qu'il étoit né au village, et que son origine n'étoit pas aussi élevée que la sienne. Cependant la crainte qu'il avoit de son père, le forçoit de cacher ces sentimens au fond de

son cœur, et de les déguiser même sous une apparence d'amitié. François, qui ne pouvoit soupçonner dans les autres une fausseté qui lui étoit si étrangère, s'attachoit tendrement à lui. Il cherchoit à le soutenir dans ses efforts, à lui faciliter ses travaux; et il supportoit ses caprices et ses hauteurs, comme l'on supporte les défauts de ceux que l'on aime.

Son intelligence, déjà exercée par les soins de son père, ne trouvoit rien dans l'étude qui fût capable de la rebuter. Doué d'une pénétration vive, et d'une mémoire prodigieuse, animé sur-tout par le desir de répondre aux encouragemens de M. de Cerneuil, il faisoit des progrès si rapides, que ses maîtres avoient peine à les concevoir. Il ne se livroit pas avec moins d'avantage aux exercices du corps. Ses manières prenoient de la grace, en même-temps que son esprit recevoit des lumières et que son ame s'ouvroit à de nobles sentimens. M. de Cerneuil l'aimoit tous les jours avec une nouvelle tendresse. Il en étoit de même des étrangers. On ne le voyoit point deux fois, sans prendre secrètement un vif intérêt à sa personne. Poli sans affectation, empres-

sé sans bassesse, enjoué sans étourderie, il sembloit que sa présence répandît la joie et le bonheur dans toute la maison. Au milieu de tant de succès, François, loin de se laisser surprendre aux illusions de l'orgueil, n'en devenoit que plus modeste. Quoiqu'il ne pût se dissimuler sa supériorité sur Antonin, il auroit voulu pouvoir en douter lui-même; et bien plus encore, la dérober aux regards des autres, de peur d'humilier son ami. Il étoit le premier à le faire valoir, ou à le défendre. Ah! se disoit-il en secret, si mon protecteur n'avoit eu tant de bontés pour moi, s'il ne m'avoit donné tant de facilités pour acquérir des connoissances, malgré les tendres soins de mon père, je serois encore bien loin de savoir le peu que je sais. D'autres enfans, à ma place, auroient peut-être mieux profité des faveurs du ciel. Antonin lui-même m'auroit déjà surpassé, s'il se fût trouvé dans ma situation, et moi dans la sienne. Il peut se passer d'instruction plus que moi. C'est le besoin où je suis de m'instruire, qui a tout fait.

Huit années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles François acheva d'acquérir tou-

tes les qualités qui sont le fruit de l'éducation la plus distinguée. Le temps et la place manqueroient à mes desirs, pour vous présenter le tableau des connoissances dont il avoit orné sa raison. Mais pour Antonin, il seroit encore plus long de vous détailler toutes celles qu'il n'avoit pas. Sa suffisance naturelle lui avoit persuadé qu'avec les mots de quelques sciences, qui lui étoient restés de ses leçons, il en savoit autant que les maîtres les plus habiles. A l'égard de son naturel, le fond n'en étoit guère changé. La crainte de son père avoit bien un peu retenu l'impétuosité de ses vices; mais en revanche, elle lui en avoit donné un de plus, c'est-à-dire l'hypocrisie pour les masquer.

M. de Cerneuil, dont l'œil pénétrant les déméloit à travers ce voile, auroit déjà succombé sous le poids de ses chagrins, si la bonne conduite de François n'eût porté dans son ame de douces consolations. Cependant lorsqu'Antonin eût atteint sa vingtième année, elles ne purent tenir contre l'effroi des travers où il prévoyoit que ce fils alloit se précipiter à son entrée dans le monde. Au milieu de ces cruels déchire-

mens de son cœur, il fut attaqué d'une maladie violente, dont il mourut au bout de quelques jours, malgré les soins affectueux qu'il reçut de François jusques au fatal moment qui les sépara pour jamais.

Antonin n'eut pas plutôt rendu les derniers devoirs à M. de Cerneuil, que libre du frein de ses passions, il se livra tout entier à son caractère. Ingrat à la mémoire d'un père respectable, dans la personne du second fils qu'il avoit adopté, oubliant ce qu'il devoit lui-même à son émule, il lui ferma outrageusement sa porte, et courut s'établir sur ses terres, pour s'y dédommager de la contrainte qu'il avoit éprouvée, par la licence d'une vie tumultueuse et sauvage.

Que le cœur de François étoit agité de mouvemens bien différens ! Rentré dans la médiocrité de la maison paternelle, ce n'étoit point sur le changement de sa situation qu'il poussoit des gémissemens : M. de Cerneuil avoit pourvu, pour l'avenir, aux besoins de sa vie. Eh ! pouvoit-il s'occuper de lui-même, lorsqu'il venoit de perdre son bienfaiteur ? C'étoit lui seul qui faisoit naître ses regrets, cet homme généreux,

qui avoit pris soin de ses jeunes années, qu'il s'étoit accoutumé à regarder comme son père, et dans lequel il en avoit trouvé tous les sentimens. Une maladie, causée par la douleur de sa perte, le conduisit jusqu'aux portes du tombeau, qu'il vouloit s'ouvrir pour le rejoindre. Dans les plus violens accès de son délire, il ne lui échappoit que le nom de M. de Cerneuil. Il le donnoit même à son père, lorsque, sans le reconnoître, il le voyoit assis au chevet de son lit. On craignit long-temps pour sa vie, et il ne fut redevable de sa guérison qu'aux vœux et aux soins redoublés d'une famille qui sembloit toute entière ne respirer que pour lui.

Après avoir donné quelques mois au plaisir qu'elle avoit de le voir rétabli, et de jouir du charme de ses talens et de ses vertus, François retourna à Paris, et reprit ses études ordinaires avec plus d'ardeur et de fruit que jamais. Toutes les personnes dont il s'étoit concilié l'amitié dans la maison de M. de Cerneuil, se réunirent pour lui procurer une place avantageuse. Le duc de***, après le cours de ses études, se disposoit à parcourir l'Europe. François fut présenté

aux parens de ce jeune seigneur pour l'accompagner. Quoiqu'il parût bien jeune lui-même à leurs yeux, il sut les prévenir d'une manière si favorable sur sa conduite, qu'ils crurent ne pouvoir donner à leur fils un gouverneur plus intelligent et plus sûr. Les connoissances qu'il avoit acquises par ses lectures, trouvèrent dans ces voyages, mille occasions de s'étendre et de se développer. Les graces de son esprit et de ses manières le firent rechercher avec empressement dans toutes les cours. Plusieurs princes étrangers voulurent même l'attacher à leur personne, avec des distinctions flatteuses. Mais les engagemens qu'il avoit pris avec la famille du jeune seigneur, le rendirent insensible aux propositions les plus brillantes. Il ne fut pas long-temps sans recevoir le prix de sa fidélité. A peine avoit-il ramené son élève dans les bras de ses parens, que l'un d'eux ayant été envoyé dans une des principales cours étrangères, le fit nommer secrétaire d'ambassade. Pendant une longue maladie de l'ambassadeur, François le remplaça dans ses fonctions; et il sut les remplir avec tant d'habileté, que, de l'aveu du ministre, il fut chargé d'une négociation

très-délicate, où il eut le bonheur et la gloire de rendre le service le plus important à sa patrie.

Antonin, dans cet intervalle, avoit eu un sort bien différent. Nous l'avons laissé sur ses terres, passant honteusement ses journées à chasser ses lièvres et à tourmenter ses vassaux. L'oisiveté d'une semblable vie avoit achevé d'abrutir ses mœurs, et son esprit étoit devenu de la plus grossière rusticité. Une querelle qu'il eut avec un gentilhomme voisin, l'ayant forcé d'abandonner son château, il revint dans la capitale. Sa mère, pour donner plus de faveur à son établissement, voulut le placer dans la maison d'un prince, qui avoit eu beaucoup d'attachement pour son père; mais il y fut à peine reçu, qu'au milieu d'une fête, il se comporta d'une manière si insolente envers une dame du plus haut rang, que le prince fut dans la nécessité de le chasser honteusement de son palais.

Antonin, après cette aventure, se vit rebuté de toutes les sociétés honnêtes, où le nom de son père l'avoit fait accueillir. Incapable de trouver aucunes ressources, ni dans ses réflexions, ni dans l'étude, il

se laissa emporter au torrent des mauvaises compagnies. Comme il ne pouvoit remettre le pied sur ses terres, après l'affront qu'il y avoit reçu, il engagea sa mère à les vendre, sous le prétexte spécieux d'en acheter d'autres plus à sa bienséance, mais avec le dessein secret d'en employer le prix à fournir à ses dissipations. Le jeu ruineux auquel il se livra, l'eut bientôt dépouillé de ses richesses, et la débauche en même temps porta le désordre dans sa santé. Après avoir réduit sa mère à se contenter d'une modique pension, afin de faire honneur à ses dettes, il prit un jour ce qui lui restoit, pour aller cacher sa honte dans l'étranger. Le hasard le conduisit dans la ville où François, à son insu, jouissoit de la plus haute considération. La passion du jeu avoit suivi le malheureux Antonin. La fortune lui fut d'abord assez favorable; et sa grande dépense lui procura du crédit. Mais ses affaires ne tardèrent pas long-temps à se déranger. Dans l'impuissance où il se trouva bientôt de satisfaire à ses créanciers, qu'il avoit trompés indignement, ils le firent traîner en prison. Ce fut par l'éclat d'une si honteuse disgrace, que son nom parvint aux

oreilles de François. Le fils de mon bienfaiteur dans une prison ! s'écria-t-il, oubliant tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il vola soudain vers son cachot. Mais, hélas ! dans quel horrible état il le trouva ! Pâle, défiguré, exténué par la misère, rongé de maux cruels, bourrelé de remords, et livré à toutes les convulsions de la rage et du désespoir. Il brise aussi-tôt ses fers, l'arrache de cet affreux séjour, le fait transporter dans sa maison, et s'empresse de lui prodiguer les soins les plus touchans. Il auroit sacrifié sa fortune pour le rappeler à la vie, et devenir l'auteur de sa félicité. Mais le coup vengeur étoit déjà porté dans les arrêts du ciel. Antonin ne survécut que de quelques jours à cet évènement. François fut touché de sa mort, comme s'il eût perdu l'ami le plus tendre. Il ne pouvoit se consoler de n'avoir pu rendre au fils de son bienfaiteur tous les secours qu'il en avoit reçus. Cette pensée accabla long-temps son esprit. Il n'avoit que de tristes images devant les yeux. Elles le détournoient de tous ses travaux. Mais l'amour du devoir, et l'empire qu'il s'étoit accoutumé à prendre sur lui-même, le rendirent enfin aux fonc-

tions de sa place; et il continua de les remplir avec un zèle et une intégrité qui le portèrent bientôt au poste éminent que nous lui voyons occuper aujourd'hui.

PERSONNAGES.

M. DE FAVIERES.
Mad. DE FAVIERES.
MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, leurs enfans.
M. DE BLEVILLE, fiancé de Mélanie.
M. ARMAND, précepteur des enfans.
THOMAS, jardinier.
FANCHON, sa femme.
COLIN, leur fils.
MATHURIN, vieux fermier.
Troupe de jeunes filles et de jeunes garçons du village.
Foule de paysans.

La scène se passe à l'entrée du château de M. de Favieres, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

LE RETOUR DE CROISIÈRE.

DRAME EN UN ACTE.

(Le fond du théâtre représente le château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée. La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.)

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, COLIN.

THOMAS *est occupé à ratisser une allée ; Colin accourt à perte d'haleine, et se presse en tremblant contre son père.*

EH bien ! eh bien ! petit drôle ! où cours-tu ainsi tout effaré ?

COLIN.

Ah ! mon père, mon père, je suis mort.

THOMAS.

C'est encore fort heureux d'avoir assez de voix pour le dire. Mais qu'est-ce donc ?

COLIN.

Un revenant ! un revenant !

THOMAS.

Un revenant en plein jour? Je crois que tu veux te moquer de ton père. Et quelle mine a-t-il? d'une bête, ou d'un homme?

COLIN.

C'est..... c'est fait comme un homme.

THOMAS.

Imbécille que tu es ! c'est donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains ?

COLIN.

Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous; et non pas comme nous, pourtant.

THOMAS.

Quels sots contes viens-tu me faire là?

COLIN.

Oh ! si vous l'aviez vu ! c'est, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

THOMAS, *un peu effrayé.*

Une ombre de Turc !

COLIN.

Oui, oui, mon père. Vous m'avez fait voir des Turcs à Marseille. Eh bien ! c'est la même chose. Une longue robe qui lui bat les

talons, un manchon sur la tête, un couteau de cuisine à sa ceinture, une grande barbe grise, et un visage de mort sur le sien. (*On entend du bruit derrière la charmille.*) Oh! c'est lui, mon père, c'est l'ombre, c'est le Turc. Sauvons-nous, sauvons-nous. (*Il s'échappe.*)

THOMAS, *avec un air d'inquiétude.*

Colin! Colin! veux-tu bien revenir? (*Colin, au lieu de se retourner, continue de courir de toutes ses forces. Thomas le poursuit; mais comme son râteau lui échappe des mains, et s'embarrasse dans ses jambes, sa course est ralentie, et il ne peut l'atteindre.*) Ce petit poltron, me laisser tout seul! S'il disoit vrai, pourtant! Je ne suis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh! je ne resterai pas ici pour les attendre. (*Tandis qu'il se baisse pour ramasser son râteau, M. de Favieres, en longue robe rouge, avec un turban sur la tête, et un masque sur le visage, s'approche de lui, et le saisit par la camisolle. Thomas, en se relevant, l'apperçoit. Il veut fuir; mais se sentant arrêté, il se met à crier avec effroi*): Au secours! au meurtre! un revenant! un Turc!

SCÈNE II.

M. DE FAVIERES, THOMAS.

M. DE FAVIERES, *lui mettant la main sur la bouche, et cherchant à lui imposer silence.*

Eh bien ! Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu ne me reconnois plus ?

THOMAS, *sans le regarder.*

Il n'y a que Satan qui puisse te connoître. Je ne suis pas de ta clique.

M. DE FAVIERES.

Ah ! je vois ce que c'est. (*Il ôte son masque.*) Regarde-moi à présent.

THOMAS, *le visage caché dans ses mains.*

Moi, regarder votre effroyable visage ! Laissez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. DE FAVIERES, *tâchant de lui séparer les mains.*

Que crains-tu de moi ?

THOMAS.

Finissez. Vous allez me rôtir. Oh ! comme vous brûlez !

M. DE FAVIERES *lui lâche les mains.*

Es-tu fou, Thomas ? Remets-toi donc,

mon ami. Est-ce que ma voix ne t'est plus connue ?

THOMAS.

Je la connois bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIERES.

Regarde - moi seulement à travers tes doigts.

THOMAS.

Eh bien ! oui ; mais reculez-vous.

M. DE FAVIERES *s'écartant de lui.*

Tiens, te voilà satisfait.

THOMAS, *se reculant aussi.*

Êtes-vous bien loin ? Attendez. (*Il écarte un peu ses mains, et le fixe.*) Que vois-je ? monseigneur, est-ce vous ?

M. DE FAVIERES.

Eh oui ! mon cher Thomas, c'est ton maître !

THOMAS, *se découvrant un peu plus le visage.*

Êtes - vous bien sûr au moins de n'être pas son ombre ?

M. DE FAVIERES.

Mais je ne te reconnois plus à mon tour, toi que j'ai vu autrefois si brave et si gaillard.

THOMAS, *le visage tout-à-fait découvert, et le regardant encore.*

Oh ! oui, c'est bien vous à présent. (*Il tombe à ses genoux, et les embrasse.*) O mon cher maître ! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite ! (*Il se relève.*) C'est mon benêt de fils qui m'avoit fourré ces frayeurs dans la tête. (*Prenant un air fanfaron.*) Un revenant ! Oh bien ! oui, comme si je croyois aux revenans, moi... Mais, monseigneur, où diantre avez-vous chaussé ce grand vilain bonnet ? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de païen ? Si vous alliez rester Turc pour toute votre vie ! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mère qu'elle avoit vu quelqu'un qui avoit entendu dire de tout temps dans sa famille... Oh ! ce que je vous dis là est vrai au moins.

M. DE FAVIERES.

Bon ! bon ! tu me raconteras un autre jour ton histoire. Sommes-nous seuls ?

THOMAS.

Oui, vous et moi ; car ce sot de Colin ne s'avisera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant ! vous n'aviez qu'à être un

esprit; il vous auroit laissé tordre le cou à son père.

M. DE FAVIERES.

Ma femme, mes enfans, et leur précepteur, sont-ils toujours ici?

THOMAS.

Eh! sûrement. Ils sont restés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh! comme ils vont être contens! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, et la répandre ensuite dans tout le village! (*Il veut sortir.*) Allons, Thomas; allons, mon ami.

M. DE FAVIERES *le retient.*

Doucement, doucement. C'est précisément ce que je ne veux pas.

THOMAS.

Comment! est-ce que vous ne seriez pas de la fête qu'on célèbre pour la paix? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voisins ont déjà fait leur feu de joie.

M. DE FAVIERES.

Nous ferons aussi le nôtre: sois tranquille.

THOMAS.

Pardienne! nous en ferions pour vous

tout seul, quand vous n'auriez pas mené la paix avec vous. Vous êtes un si bon seigneur, et nous vous aimons tant dans le village ! Toutes les cloches devroient être en branle déjà. A quoi s'amuse le carillonneur ?

M. DE FAVIERES.

Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paroîtrai bien quand il en sera temps.

THOMAS.

Voilà qui est fort aisé à dire. Mais je vais crever d'impatience, si cela dure.

M. DE FAVIERES.

Et moi, tu me fais mourir de la peur de ton indiscrétion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bien-venue, je sois obligé de te congédier ?

THOMAS.

Oh ! que dites-vous ? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous pourtant de nous laisser plus long-temps dans l'inquiétude. Nous vous croyions pris ou noyé, de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon maître ! si nous vous avions per-

du ! s'il nous avoit fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes et en habits de deuil ! Je frissonne seulement d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, et ne pas vous perdre.

M. DE FAVIERES.

Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement ! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille !

THOMAS.

Eh bien ! que n'y venez-vous tout de suite ?

M. DE FAVIERES.

Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir par une vive surprise. Fais-moi seulement parler au précepteur de mes enfans.

THOMAS.

A M. Armand ?

M. DE FAVIERES.

Oui ; je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui et toi, vous serez les seuls du mystère. Mais, chut ! j'entends venir quelqu'un par cette allée. (*Il va se cacher derrière la charmille.*) De la discrétion, Thomas !

SCÈNE III.

THOMAS, *seul.*

Oui, de la discrétion ? il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on sait tout ce que je sais ! Ce secret-là, je sens déjà qu'il m'étouffe. (*Il se retourne et apperçoit M. Armand.*) Dieu soit loué ! il m'envoie du moins à qui parler.

SCÈNE IV.

THOMAS, M. ARMAND.

THOMAS, *courant vers lui.*

De la joie ! de la joie, M. Armand ! nous avons la paix ; nous avons monseigneur ; nous vous avons ; vous m'avez. (*Il jette son bonnet en l'air.*)

M. ARMAND.

M. de Favieres est ici ?

THOMAS, *avec un air important.*

Je voudrois bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je suis, comme vous, de la manigance.

SCÈNE V.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND, THOMAS.

M. DE FAVIERES, *sortant de derrière la charmille.*

VOILA mon secret bien placé ! Vraiment, Thomas, je n'aurois eu qu'à me fier à toi ? (*Il court vers M. Armand qui l'embrasse.*) Mon cher Armand, que je suis aise de vous revoir !

M. ARMAND.

O monseigneur ! quel jour de fête pour nous !

M. DE FAVIERES.

Pourvu que Thomas, avec sa joie folle et son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets.

THOMAS.

Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand étoit du secret ? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde ?

M. ARMAND.

Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. DE FAVIERES.

Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane jusqu'au moment où je veux me montrer.

THOMAS.

Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y serez bien reçu.

M. ARMAND.

Ce n'est pas tout. Il faudra poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire madame, ou les enfans.

M. DE FAVIERES.

Oui, et sur-tout ne laisser entrer personne chez toi.

THOMAS.

Mais si madame s'y présente, ou bien quelqu'un de vos enfans, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez. Cela ne seroit guère poli.

M. ARMAND.

Bon ! un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

THOMAS.

Vous avez raison ; je vais faire le bec à ma femme.

M. ARMAND.

Ne va pas oublier les bouquets.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grace au moindre bouton. Dans ces jours de plaisir, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCÈNE VI.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND.

M. DE FAVIERES.

CROYEZ-VOUS, mon cher Armand, que madame de Favieres ne soupçonne rien de nos préparatifs ?

M. ARMAND.

Il ne m'auroit pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laissant croire qu'elle vous surprendroit agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croisière seroit peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre absence, qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. DE FAVIERES.

Ainsi donc, c'est moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner! Ah! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas?

M. ARMAND.

J'espère que vous serez content de nos soins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaisirs. J'ai aussi formé quelques jeunes filles et quelques jeunes gens du canton. Ils savent déjà leur rôle à merveille.

M. DE FAVIERES.

Et moi, pour completter notre fête, j'amène le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il est allé, avec douze hommes, dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquoient un de nos vaisseaux de commerce. Ces habits sont de leurs dépouilles; et j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah! j'oubliois de vous dire que j'amène aussi de Marseille toute sorte d'instrumens. Je les ai laissés près à l'entrée du parc.

M. ARMAND.

Tant-mieux, car nous n'avions que les ménétriers du village.

M. DE FAVIERES.

Je serois fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une seule créature vivante qui ne tressaille de joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des évènemens comme celui-ci, où le pauvre est le plus intéressé, soient célébrés avec toute la solennité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve long-temps le souvenir, pour le retracer à ses enfans, et à ses petits-enfans. Il en vivra plus satisfait de son état, plus attaché à son seigneur, à son roi, et à sa patrie.

M. ARMAND.

O l'excellent homme! toujours le même. Vous ne paroissez jamais, que tout ne respire auprès de vous la joie et la bienfaisance.

M. DE FAVIERES, *lui serrant la main.*

Eh! mon ami! ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne? (*On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la charmille.*)

SCÈNE VII.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND, COLIN, *portant un panier de fleurs à son bras.*

COLIN.

Il faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le précepteur! Il lui serre la main!

M. ARMAND.

N'entends-je pas quelqu'un?

M. DE FAVIERES.

Oui. Je cours me cacher là-derrière. (*Il s'approche de la charmille, et se trouve vis-à-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, et tout-à-coup s'écrie avec transport:*) Eh! c'est mon parrain, mon bon parrain! (*Il jette son panier à terre, s'élance dans les bras de M. de Favieres, lui baise les mains et les habits.*)

M. DE FAVIERES, *après l'avoir embrassé.*

Doucement, mon ami, doucement.

M. ARMAND.

Oui! Colin. Monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne, au moins.

COLIN.

Quoi! ni à madame, ni aux enfans?

M. ARMAND.

C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCÈNE VIII.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND, THOMAS, COLIN.

THOMAS, *en entrant, sans voir Colin.*

Allons, monseigneur, vous pouvez me suivre.

COLIN.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon père, *toujours!*

THOMAS, *appercevant Colin.*

Ah! tout est perdu. Voilà ce drôle qui va jaser. Moi qui voulois l'envoyer en commission hors du village!

M. ARMAND, *caressant Colin.*

Va, va; je suis sûr qu'il sera tout au moins aussi discret que toi. N'est-ce pas, mon petit ami?

COLIN.

Oh! laissez-moi faire. Je garde mon secret tout comme un autre. Ce ne sera pas la première fois.

THOMAS.

Oui. Et quand cela t'est-il arrivé?

COLIN.

Et parguienne, l'autre jour, quand vous me rossâtes pour savoir qui avoit dérobé les pommes du jardin. Est-ce que je vous dis que c'étoit moi?

THOMAS.

C'est toi qui m'as volé mes pommes? Attends, attends. (*Colin se sauve dans les bras de M. de Favieres.*) Oh! tu me le paieras.

M. ARMAND.

A la bonne-heure, s'il parle de monseigneur.

M. DE FAVIERES.

Et s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

THOMAS.

Entends-tu, Colin? Un louis!

COLIN.

Bah! Je l'aurois gardé pour rien, pour l'amour de monseigneur.

M. ARMAND.

Et pouvons-nous compter également sur la discrétion de ta femme?

THOMAS.

Ma femme? Dès qu'il y a du tripotage à

se taire, vous verrez si elle jasera. Je ne sais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devroit savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes! Je te coupe les oreilles avec le coutelas de monseigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

COLIN, *ramassant son panier et faisant un bouquet.*

Si l'on ne sait rien que de moi, l'on n'en saura guère. Mais mademoiselle Mélanie, mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Minette, M. Constantin! Ces pauvres enfans! Cela me fait de la peine qu'ils ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disois à l'oreille à mademoiselle Minette! Elle est bien de mes amies mademoiselle Minette! C'est la plus petite; mais c'est la plus futée. Oh oui! voilà qu'elle le diroit à mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Alexandrine à M. Constantin, M. Constantin à Gothon, Gothon à mademoiselle Mélanie, mademoiselle Mélanie à sa maman, et puis

tout le monde seroit du secret. Un louis de perdu, et mes oreilles coupées. Oh! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personne, d'abord. (*Il frappe sur sa bouche.*) Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

SCÈNE X.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, COLIN.

CONSTANTIN, *frappant doucement sur l'épaule de Colin.*

Bonjour, mon ami.

ALEXANDRINE, *lui faisant profondément une révérence moqueuse.*

Je suis la très-humble servante de M. Colin.

MINETTE, *lui prenant la main d'un air d'amitié.*

Eh! bonjour, mon petit homme. (*Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie.*)

CONSTANTIN.

Te voilà seul? (*Colin lui répond d'un signe de tête.*)

MINETTE.

Maman voudroit parler à ton père. Où

est-il? (*Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de sortir.*)

ALEXANDRINE.

Te moques-tu de nous? Est-ce que tu ne sais pas parler? (*Colin, sans répondre, fixe les yeux en l'air.*)

CONSTANTIN.

Mais parle donc.

ALEXANDRINE, *lui donnant un coup sur les mains.*

Ah! je t'apprendrai à faire le plaisant.

MINETTE, *retenant Alexandrine.*

Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin. (*Colin regarde Minette d'un air d'amitié.*)

CONSTANTIN, *d'un air impérieux.*

Il n'a qu'à parler, ou je le.... Est-ce qu'il est devenu muet?

ALEXANDRINE.

Ou bien sourd?

MINETTE.

Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-ce pas, mon ami?

COLIN *lui fait signe que non.*

(*Alors tous les enfans, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent, le tiraillent*

le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble :

Oh bien ! tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

MINETTE, *tâchant de les écarter.*

Finissez donc ; ou je vais me mettre avec lui contre vous.

ALEXANDRINE.

Le beau champion qu'il auroit là pour le défendre !

MINETTE, *à Constantin.*

Mon frère, toi qui es l'aîné, fais-la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, et j'en aurai peut-être quelques paroles.

CONSTANTIN, *avec fierté.*

Non, je veux qu'il obéisse, quand je lui commande,

MINETTE.

Laisse-moi faire. (*A Colin.*) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne seroit qu'un petit mot.

COLIN *lui sourit ; mais il lui fait signe qu'il ne parlera pas.*

MINETTE.

Sais-tu bien que je me mettrai aussi en colère contre toi ? — Mais non. Tiens,

Alexandrine, va chercher son père, puisque maman le demande.

ALEXANDRINE.

Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler peut-être. (*Elle veut sortir, Colin lui barre le chemin, en secouant la tête.*)

CONSTANTIN, *d'un air d'autorité.*

Comment? Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur? Attends, attends.

MINETTE, *retenant Constantin.*

Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal. — Eh bien! Colin, va donc chercher toi-même ton père, et dis-lui d'aller parler à maman. Le feras-tu?

COLIN *lui fait signe qu'oui, et sort. Les enfans le suivent des yeux.*

SCÈNE XI.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE.

ALEXANDRINE.

Il entend, au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE.

Je savois bien, moi, que j'en tirerois ce que je voudrois.

CONSTANTIN.

Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le

paiera, de ne m'avoir pas obéi. (*On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher son père, et lui dit d'aller trouver les enfans. Thomas s'avance.*)

MINETTE, *le voyant venir.*

Ah bon! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCÈNE XII.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, THOMAS.

(*Tous les enfans courent vers Thomas, et sautent autour de lui.*)

THOMAS.

Bonjour, mon jeune monsieur; bonjour, mes jolies demoiselles; comment vous en va-t-il aujourd'hui?

MINETTE.

Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin?

THOMAS.

Ce qu'il a? Bon appétit, toujours.

MINETTE.

Il n'est donc pas malade?

THOMAS.

Lui, malade?

CONSTANTIN.

Il est donc bien obstiné.

ALEXANDRINE.

Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

MINETTE.

Ah ! quelle tête !

THOMAS.

Comment donc ?

MINETTE.

Je craignois qu'il ne fût devenu muet.

THOMAS.

Lui, muet ?

ALEXANDRINE.

Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

THOMAS.

Est-il possible ? Il m'a bien étourdi de ses criailleries ce matin. Il ne tenoit qu'à moi d'avoir une belle peur.

CONSTANTIN.

Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

THOMAS, *en souriant*.

Est-il vrai ? ce petit coquin ! Voyez la finesse ! Il a cent fois plus d'esprit que son père.

MINETTE.

De l'esprit à ne pas parler?

THOMAS.

Dites-moi où il est allé prendre cette imagination?

ALEXANDRINE.

Que veux-tu dire?

THOMAS.

Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis! Les enfans ont, morguienne, au temps qui court, plus d'avisement que toute leur famille.

ALEXANDRINE.

Ils sont, je crois, devenus fous tous les deux. L'un qui ne parle pas, et l'autre qui parle sans nous répondre.

THOMAS.

Oh! il savoit bien ce qu'il ne disoit pas, et je sais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE.

Nous ne le savons guère, nous autres.

THOMAS.

Il n'y a pas grand mal. Mais où est madame? Colin m'a dit qu'elle me demandoit.

CONSTANTIN.

Il te l'a dit?

MINETTE.

Il parle donc ?

CONSTANTIN.

Oh bien ! s'il parle, je vais le faire parler, moi.

ALEXANDRINE.

Allons, allons.

THOMAS.

Oui, oui, allez. Il s'est lâché dans le parc. Vous ne lui verrez seulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue. (*Constantin et Alexandrine sortent.*)

SCÈNE XIII.

MINETTE, THOMAS.

MINETTE.

O mon cher Thomas ! dis à Colin, je te prie, de parler un peu, seulement pour moi. J'aime tant à causer avec lui !

THOMAS.

Oui, oui, laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, et nous nous parlerons tous bientôt. Oh ! qu'il y aura de gens à parler !

MINETTE.

Bon ! bon ! Je vais courir après mon

frère et ma sœur, pour empêcher qu'on ne le tourmente. (*Elle sort*).

SCÈNE XIV.

THOMAS, *seul.*

J'AI bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auroient tant houspillé, qu'ils lui auroient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici madame avec mademoiselle Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme et son secret aux prises avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.

SCÈNE XV.

Mad. DEFAVIERES, MÉLANIE, THOMAS.

mad. DE FAVIERES.

EH bien! Thomas, il faut donc que je vienne te chercher? Il y a une heure que je t'ai fait appeler par mes enfans.

THOMAS.

Eh oui! madame, je courois aussi près de vous.

mad. DE FAVIERES.

C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il désireroit en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-être pour adoucir mes ennuis; mais il m'assûre que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui semble encore rapprocher son retour....

THOMAS.

Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous.... (*en se détournant.*) Chut! qu'allois-tu dire toi-même, Thomas?

mad. DE FAVIERES.

Est-ce que tu aurois appris de ses nouvelles?

THOMAS.

Pardienne oüi, de ses nouvelles? C'est bien plus sûr encore ce que je sais. (*A part.*) Où diantre me suis-je enfourné?

MÉLANIE.

Que veux-tu dire, Thomas? Explique-toi.

THOMAS.

C'est que.... Tenez, comprenez-vous?... Quand le marché est fini, je reviens à grands pas vers notre ménage: encore n'ai-je pas

une femme comme vous, madame, ni une fille comme mademoiselle Mélanie. (*Apart.*) Peste! ce n'est pas mal s'en tirer, je crois. (*Haut.*) Ainsi, par semblance du cas, je vois que monseigneur galoppe vers ici. C'est clair, çà, demandez.

mad. DE FAVIERÈS.

Ah! quand viendra cet heureux moment, où je pourrai le presser contre mon sein, et le retenir dans mes bras?

THOMAS.

Que sait-on? Je vais toujours me dépêcher. Ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon râteau étoit un coup de fouet pour son cheval! Je ne ménagerois pas non plus celui de votre fiancé, mademoiselle Mélanie. (*Mélanie sourit.*)

mad. DE FAVIERES.

Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

THOMAS.

C'est que j'ai de la peine de vous voir tristes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printemps, belles à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui séchera tout ça, et qui vous rendra plus belles

encore. Allons, de la joie, de la joie! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui.

SCÈNE XVI.

Mad. DE FAVIERES, MÉLANIE, M. ARMAND, THOMAS.

M. ARMAND.

Tout va bien, madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles et les jeunes garçons du village qui doivent figurer dans notre fête : elle est prête à commencer. Je fus très-satisfait hier de l'ordre et de la précision qu'ils mirent dans leurs exercices, et j'espère que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, si vous nous faites l'honneur d'y assister.

mad. DE FAVIERES.

Je ne me priverai point assûrément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zèle, de votre intelligence et de votre activité.

M. ARMAND.

Je ne pouvois, madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étois-je pas déjà payé de mes soins, par l'idée de seconder

vos vues, et de prévenir celles de votre époux ? Il auroit été fâché qu'un évènement si heureux pour ses vassaux, n'eût pas été célébré d'une manière qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

mad. DE FAVIERES.

Oui, voilà bien son noble caractère. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise et de sa satisfaction !

THOMAS.

Il ne sera peut-être pas le plus surpris, ni le plus content de l'aventure. (*M. Armand fait à Thomas un signe de silence.*)

mad. DE FAVIERES.

Que veux-tu dire, Thomas ?

THOMAS, *embarrassé.*

Oh ! c'est que.... c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous serez bien surprise, vous, de le revoir frais et gaillard, tout rebondi de santé, de gloire et de plaisir. Mademoiselle Mélanie sera bien surprise aussi de revoir son jeune fiancé. Je parierois ma bêche contre une de vos épingles, qu'elle en rougira comme une fraise. Nous serons vraiment bien plus surpris encore, nous autres ; car un bon seigneur, ça surprend toujours.

M. ARMAND.

Ah ! madame, que ce seroit un spectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend ! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empresse à me questionner sur son arrivée. Je crois entendre une nombreuse famille me demander son père, son frère, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, et jusqu'aux plus petits enfans, tresser des guirlandes, et les porter aux pieds de la statue que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle sera leur joie, lorsqu'ils le reverront lui-même.

mad. DE FAVIERES.

Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoye.

M. ARMAND.

D'où naîtroient vos frayeurs ? Ce n'est plus le temps où la soif qu'il a de la gloire pouvoit l'exposer à des dangers.

MÉLANIE.

Ah ! maman, vous rappellez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques ? Il

nous sembloit voir son nom dans toutes les listes des morts et des blessés.

M. ARMAND.

Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laise plus aucun sujet d'alarmes.

mad. DE FAVIERES.

Oui, je la bénis cette paix céleste ; je la bénis au nom de toutes les mères, de toutes les épouses.

THOMAS.

Et moi, au nom de tous les jardiniers. Ah ! si vous aviez roulé, comme moi, votre corps dans le monde ! Tenez, pendant la dernière guerre d'Allemagne, j'y servois.... dans un jardin. Il vint de ces maudits hussards. Au bout d'une heure, il n'y avoit pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amours, les Jupiters, les Hercules, il vous les prenoient par le nez, et leur faisoient lever les jambes en l'air. Tous ces dieux-là auroient encore pu s'en aller au diable ; mais mes pauvres asperges ! mes pauvres melons ! ça me fendoit le cœur. Je n'étois pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je suis jardinier en chef, figurez-vous si cela m'étoit arrivé. Je me

serois jeté la tête la première dans mon puisard. Mais allons, nargue à ces démoniaques ! nous avons la paix. De la joie, de la joie ! Venez, monsieur Armand, nous allons arranger tout çà. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII.

Mad. DE FAVIERES, MÉLANIE.

mad. DE FAVIERES.

LA gaîté du brave Thomas vient de se communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce ; nous allons bientôt le revoir.

MÉLANIE.

Hélas ! maman ! je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuse, et chaque jour elle s'évanouit.

mad. DE FAVIERES.

Nos murmures contre le ciel sont presque toujours injustes. Combien je maudissois cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint m'arracher mon époux ! Eh bien ! la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes,

chargé de la reconnoissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers. Il revient lorsque sa présence est le plus nécessaire pour l'éducation de ses enfans. Il ramène avec lui l'époux que ton choix et le nôtre te destinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence? Ah! ma fille! combien de femmes sur la terre envient aujourd'hui notre sort!

MÉLANIE.

Oui, maman, je suis une folle; mais vos bontés m'ont jusqu'à présent rendue si heureuse, que je ne puis supporter la moindre altération de mon bonheur.

mad. DE FAVIERES.

Embrasse-moi, ma fille, et laisse reprendre à ta figure sa gaîté naturelle. Elle te sied si bien! N'allons pas empoisonner, par un air d'inquiétude, le plaisir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCÈNE XVIII.

Mad. DE FAVIERES, MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, MATHURIN.

MINETTE, *courant vers sa mère.*

MAMAN ! maman ! c'est le bon Mathurin que je vous amène.

ALEXANDRINE, *qui la suit.*

Le voici ! le voici ! (*On voit Mathurin qui arrive, soutenu d'une main sur son bâton, et de l'autre sur Constantin. En appercevant madame de Favieres, il veut doubler le pas; il chancèle. Madame de Favieres et Mélanie s'avancent vers lui.*)

CONSTANTIN.

Appuie-toi plus fort sur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

MÉLANIE.

Doucement, mon cher Mathurin.

mad. DE FAVIERES.

Prends bien garde de tomber.

MATHURIN.

Madame, on est venu chercher nos enfans dans le village, avec leurs habits de

fête. Est-ce que monseigneur seroit arrivé? Je ne me lè pardonnerois pas.

mad. DE FAVIERES.

Non, mon ami, nous l'attendons encore.

MATHURIN.

Ah! tant-mieux. Et par où doit-il venir? dites-le-moi. J'ai la tête assez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même temps.

mad DE FAVIERES.

Comment? est-ce que tu voudrois aller à sa rencontre, foible comme tu l'es?

MATHURIN, *avec vivacité.*

Si je le veux? Quoi! je resterois ici à l'attendre, quand il a couru toute sa vie au-devant de mes besoins? Je me ferois plutôt porter par mes enfans.

MÉLANIE.

Non, Mathurin; mon papa te sauroit mauvais gré, je t'assûre, de t'exposer à cette fatigue.

MATHURIN.

Quand ce ne seroit pas pour lui, ce seroit pour moi. J'ai besoin de le voir. Il est

comme le soleil, qui ragaillardit ma vieillesse.

mad. DE FAVIERES.

Mais, mon ami, à ton âge.....

MATHURIN.

Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connois depuis plus long-temps que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval sur ce bâton que voilà ! Il n'étoit pas si grand que M. Constantin, qu'il étoit déjà mon bienfaiteur. J'étois pauvre alors, et lui, il n'avoit que l'argent de ses plaisirs. Eh bien ! il trouvoit encore le secret de me tirer de peine. J'avois beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il savoit en deviner plus que je ne lui en cachois. Dès qu'il put disposer de ses biens, il me fit présent de la chaumière que j'habite, et de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnoit ma femme, il ajoutoit, lui, de quoi le nourrir. Graces à sa bonté, je me suis vu en état de les élever tous, et de les établir dans l'aisance. Aussi je les regarde comme faisant sa famille autant que la mienne, et je n'en trouve que plus de plaisir à les aimer.

mad. DE FAVIERES.

Tu sais aussi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement? Il est peu de ses lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

MATHURIN, *avec transport.*

Est-il vrai? Mais oui, je le crois. Écoutez donc, il me le doit, au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre; il a relevé leurs chaumières renversées par l'orage; il leur a fourni du grain dans de mauvaises années; il a payé la taille pour eux: je veux qu'ils le bénissent, qu'ils le révèrent; mais je mourrois de chagrin, si je savois qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis-là, c'est encore pour vous, madame, et pour vous aussi, mademoiselle. (*Madame de Favieres et Mélanie lui font des amitiés.*)

LES ENFANS, *sautant autour de lui.*

Et nous, Mathurin?

MATHURIN.

Il faut bien que je vous aime, vous êtes ses enfans. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

MINETTE.

Nous! te faire fâcher?

MATHURIN.

Oui ! vous avez pour moi trop de soins, cela m'impatiente. On diroit que je suis si vieux, si vieux !

MINETTE.

Oh ! que non ! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en petit-maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonnière.

ALEXANDRINE.

Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

CONSTANTIN, *se levant sur le bout de ses pieds pour atteindre à son oreille.*

Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

MATHURIN.

O chères petites créatures ! vous êtes tout cœur, comme votre père. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez....

mad. DE FAVIERES.

C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfans dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence et de la vertu. (*Les enfans se jettent dans les bras de Mathu-*

rin, qui les embrasse et les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.)

MATHURIN, *se relevant avec vivacité.*

Qu'est-ce que j'entends ? Seroit-ce monseigneur ?

MÉLANIE.

Ah ! plût au ciel !

mad. DE FAVIERES.

Non, mon ami ; ce sont les jeunes gens du village, qui viennent faire une répétition de leur fête.

MATHURIN.

Oh ! je veux la voir. J'y figurois autrefois. A peine aujourd'hui pourrois-je la suivre. Permettez que j'aille me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il est à présent bien plus jeune que moi.

mad. DE FAVIERES.

Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

MÉLANIE.

Oui, entre nous deux.

MATHURIN.

Moi, madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village ?

mad. DE FAVIERES.

Eh ! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à respecter la vieillesse et la probité ? Viens, mon ami. (*Madame de Favieres et Mélanie le conduisent vers un banc de verdure, et le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine et Minette arrangent ses habits. Constantin assûre son bâton pour le soutenir.*)

MATHURIN, *en essuyant ses yeux.*

Pourvu que je n'aille pas mourir de joie avant l'arrivée de monseigneur ! (*On voit entrer des deux côtés de la scène de jeunes garçons et de jeunes filles, qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne ; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles, et des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des ménétriers du village. A la suite de la marche s'élève un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lis. La troupe, après avoir défilé devant le banc où madame de Favieres est assise avec ses enfans et Mathurin, porte les présens sur un gradin placé derrière l'olivier, tandis que les ménétriers se rangent sur un*

côté de la scène, en face du banc. La ronde commence autour de l'arbre, au son du tambourin et du galoubé.)

Le premier MÉNÉTRIER.

Air du tambourin des Vendangeurs :
Pour animer nos chansons.

Allons, joyeux tambourin,
Amis, en cadence ; (*bis en chœur*)
La paix, sur un gai refrein,
Veut mener la danse. (*bis en chœur.*)

UN JEUNE GARÇON.

Air : *Soleil, soleil, brillant soleil.*

O paix ! ô paix ! ô douce paix !
Tu viens essuyer nos larmes :
O paix ! ô paix ! ô douce paix !
Vois les heureux que tu fais !

La guerre à nous opprimer
Avoit excité nos armes ;
Toi, du besoin de s'aimer,
Tu nous fais sentir les charmes.
O paix ! etc.

Le premier MÉNÉTRIER.

Anglois, voici notre main,
Jettez-là vos lances ; (*bis en chœur.*)
Et sous des flots de bon vin,
Noyons nos vengeances. (*bis en ch.*)

UN VIGNERON.

Air : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi

Me présenter son défi ;
Je veux, armé d'un plein verre,
Coucher mon héros par terre.
La paix ! la paix !
Pour sa fête, buvons frais.

Le premier MÉNÉTRIER.

Pourquoi d'un fer assassin
S'entr'ouvrir la panse, (*bis en ch.*)
Lorsqu'on peut, dans un festin,
Crever de bombance ? (*bis en ch.*)

UNE JEUNE FILLE.

Air des Vendangeurs :
C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette.

Lento.

Les yeux en pleurs, et dans nos champs seulettes,
Par nos soupirs nous appelions la paix.
La paix ! la paix !

Allegro.

Elle a déjà réveillé nos musettes,
Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

Le premier MÉNÉTRIER.

Allons gai, mon tambourin,
Pressons la cadence. (*bis en ch.*)
Vive en éternel refrein
Louis et la France ! (*bis en ch.*)

(*La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, et les apportent à madame de Favieres, à Mélanie, aux enfans et à Mathurin.*)

mad. DE FAVIERES.

O mes amis ! je suis pénétrée de votre joie ! Que ne donnerois-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux !

MINETTE.

Ah ! maman, s'il étoit ici ! N'est-ce pas, Mathurin ?

MATHURIN.

Je crois que j'oublierois ma vieillesse, pour danser de plaisir.

(*Au même instant, on entend le bruit d'une marche guerrière. La toile se lève ; on voit sur un piédestal M. de Favieres en habit algérien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite, dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand ; et du même côté, Thomas, Fanchon et Colin. Tout le jardin est illuminé. On apperçoit sur la terrasse des groupes de paysans, mêlés de matelots en habit algérien. Les enfans se regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favieres, le reconnoît et s'écrie :*)

Eh ! c'est mon papa !

ALEXANDRINE et MINETTE, *qui le suivent.*

Oh ! c'est lui ! c'est lui ! (*Madame de Favieres, Mélanie et Mathurin se lèvent à ces cris, balancent un moment, et accourent. L'habit algérien de M. de Favieres, et celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, et les laissent voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favieres s'élance le premier du piédestal, et se précipite dans les bras de sa femme et de sa fille, qu'il embrasse tour-à-tour.*)

mad. DE FAVIERES.

O cher époux !

MÉLANIE.

Mon père !

LES ENFANS, *le tirant par son habit.*

Mon papa ! mon papa ! embrassez-nous donc, c'est bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIERES.

Je voudrois vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfans !

mad. DE FAVIERES.

Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement ?

M. DE FAVIERES, *présentant M. de Bleville.*

Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance. (*M. de Bleville baise la main de madame de Favieres.*) Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurois pas songé à cette folie; j'ai voulu vous le montrer dans son habit de victoire : je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune héros.

M. DE BLEVILLE.

J'étois animé par votre présence; et je ne voulois me présenter à mademoiselle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ses bontés. (*Il baise la main de Mélanie, qui lui sourit en rougissant*).

M. DE FAVIERES, *se tournant vers Mathurin.*

Mais ne vois-je pas là mon vieux ami?. (*Il court à Mathurin, et l'embrasse.*

MATHURIN.

Je ne pouvois parler, tant j'étois ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon seigneur, je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. DE FAVIERES.

Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années.

Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus. Il n'est point dans le village un plus honnête homme, et notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'est dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais services. (*Il se tourne vers les autres paysans.*) Et vous, mes enfans, que je me réjouis de vous revoir! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurois desiré; la paix va m'en fournir les moyens. Ne songeons qu'à nous rendre tous heureux les uns les autres. Vous me prouverez votre reconnoissance par votre bonheur. (*Un cri général s'élève*).

Ah! le bon seigneur que nous avons! — Qu'il vive, qu'il vive! — Vive notre bon seigneur!

M. DE FAVIERES, *attendri.*

Et vous aussi, mes enfans, vivez tous heureux; et, pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne : nous ne manquerons pas de rafraîchissemens; tout est préparé.

M. ARMAND.

Madame, nous voulions surprendre M. de

Favieres, mais il est plus alerte que nous.

THOMAS.

Ouf! on ne peut pas être plus discret que moi, toujours.

COLIN.

Et moi donc, mon père?

MINETTE.

Ah! tu parles à présent?

FANCHON.

Oui, vantez-vous bien, vous autres. Je crois pourtant que personne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée; car je n'ai que ce mot à dire, et je suis la dernière à parler.

(Les paysans, au signal de M. de Favieres, prennent Mathurin dans leurs bras, et le portent sur le gradin placé derrière l'olivier. Une danse générale commence autour de lui. M. de Favieres s'y joint avec toute sa famille, au son d'une musique guerrière, interrompue à certains intervalles, par le tambourin et le galoubé.

LA GUERRE ET LA PAIX.

M. DE FAVIERES, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit : mais alors un sommeil profond, égayé par des songes gracieux, vint le délasser des fatigues de son voyage, et calmer le tumulte de ses esprits. Le lendemain, ses premiers regards rencontrèrent ceux de ses enfans, qui, debout, en silence autour de son lit, attendoient le moment de son réveil. Il reçut leurs aimables caresses, les embrassa tendrement ; et s'étant habillé à la hâte, il descendit avec eux dans le jardin.

La sérénité du jour dans une saison si nébuleuse pour les autres climats, le plaisir de revoir des lieux qu'il avoit cultivés de ses mains, la joie de se retrouver au sein de sa famille, après en avoir été si long-temps séparé, jusqu'au souvenir même des traverses qu'il avoit essuyées pendant sa vie, tout mettoit son cœur dans un état d'épanchement, dont ses enfans profitèrent pour lui faire mille questions ingénues.

Il leur raconta ses longs voyages aux

extrémités du monde, les tempêtes qui l'avoient assailli, et les expéditions périlleuses où il s'étoit signalé. Il se plaisoit à leur peindre tantôt les solitudes profondes qu'il avoit pénétrées, tantôt les peuplades nombreuses dont il avoit observé, dans ses passages, les coutumes, les mœurs et le caractère.

Il étudioit avec soin, pendant ce récit, tous les sentimens que ces diverses circonstances imprimoient tour-à-tour sur leur physionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avoit courus, il sentoit ses genoux tendrement pressés par les deux petites filles : il leur échappoit des soupirs, et leurs yeux se mouilloient de larmes, tandis qu'un rayon d'audace et de joie éclatoit sur les traits de Constantin. C'étoit sur-tout lorsqu'il entendoit raconter quelque action belliqueuse, qu'on voyoit s'enfler sa poitrine, et ses regards s'enflammer.

O mon papa ! s'écria-t-il enfin, si j'étois déjà grand, que j'aimerois la guerre pour me distinguer à mon tour comme vous !

M. DE FAVIÈRES.

Voilà un souhait bien cruel que tu formes là, mon ami.

CONSTANTIN.

Quoi donc ! n'est-ce pas au métier des armes que vous me destinez ?

M. DE FAVIERES.

Il est vrai, mon fils.

CONSTANTIN.

Et ce métier n'est-il pas nécessaire ?

M. DE FAVIERES.

Hélas ! oui, malheureusement. Il en est d'un empire comme du corps humain. L'un et l'autre sont sujets à des maladies intérieures, et à des accidens étrangers. Le médecin veille sur le corps de l'homme, pour prévenir les désordres qui pourroient survenir en lui par la fermentation de ses humeurs, ou pour le guérir des maux qu'il reçoit au-dehors par des atteintes nuisibles. De même le guerrier veille sur le corps de l'État, soit pour arrêter les séditions qui s'éleveroient dans son sein, soit pour repousser les attaques de ses voisins ambitieux.

CONSTANTIN.

Mais si mon métier est nécessaire, ne dois-je pas désirer de l'exercer ?

M. DE FAVIÈRES.

Que dirois-tu d'un médecin qui, pour avoir plus d'occasion de pratiquer son art, dési-

reroit qu'une maladie dangereuse attaquât tous ses concitoyens?

MINETTE.

O mon papa ! il seroit bien méchant.

M. DE FAVIERES.

Que dois-je donc penser de celui qui, pour satisfaire un mouvement d'orgueil ou d'ambition, appelle, par ses vœux, un fléau destructeur pour sa patrie?

ALEXANDRINE.

Là, voyons, mon frère, qu'as-tu à répondre?

CONSTANTIN.

C'est pourtant une belle chose que la guerre, quand on est roi.

M. DE FAVIERES.

Et en quoi la trouves-tu si belle?

CONSTANTIN.

C'est que d'abord on peut se rendre plus puissant.

M. DE FAVIERES.

Quand ce moyen de le devenir seroit juste, crois-tu qu'il soit bien certain? Figurez-vous, mes enfans, que les terres situées autour de la mienne forment de petits états, dont les seigneurs sont autant de souverains indépendans.

ALEXANDRINE.

Oui, comme les rois de France et d'An[illegible]terre ; comprends-tu, Minette ?

MINETTE.

[illegible]e t'en inquiète pas, ma sœur ; j'ente[illegible] à merveille. Eh bien ! mon papa ?

M. DE FAVIERES.

S[illegible]e fais prendre les armes à mes vassaux pour [illegible]nlever un champ au seigneur de la terre [illegible]oisine, n'armera-t-il pas les siens pour [illegible] défendre, ou même pour envahir à son t[illegible]r quelque partie de mon domaine ?

MINETTE.

C'[illegible] tout naturel.

M. DE FAVIERES.

M[illegible]voilà donc plongé dans des inquiétudes [illegible]ontinuelles, toujours occupé à méditer [illegible]es surprises, ou à me garantir de celles [illegible]e mon ennemi, craignant sans cesse de v[illegible]r se réunir contre moi tous mes voisin[illegible] pour arrêter mes conquêtes, si je sui[illegible]ictorieux ; ou pour se partager mes dé[illegible]uilles, si je succombe.

CONSTANTIN.

[illegible]t la gloire que vous pourriez acquérir, [illegible]vous distinguant par votre valeur ?

M. DE FAVIERES.

Fort bien! Pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens et la vie de ceux que je dois regarder comme mes enfans. D'ailleurs, mon rival pourroit se montrer encore plus habile que moi. Qu'aurois-je alors gagné à mon entreprise?

CONSTANTIN.

Ce seroit à vous de former une troupe si nombreuse et si bien disciplinée, que vous fussiez sûr de la victoire.

M. DE FAVIERES.

Je pourrois toujours te répondre que mon voisin chercheroit sans doute, de son côté, à prendre les mêmes avantages, qu'il seroit peut-être plus heureux, et qu'il pourroit m'en coûter cher d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerrière. Mais je veux que la fortune me favorise, et que la guerre étende mes possessions; ces conquêtes seront peut-être elles-mêmes la cause de ma ruine.

CONSTANTIN.

Comment donc, mon papa? Il me semble qu'elles ne serviroient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenu.

M. DE FAVIERES.

Eh ! mon ami, ce n'est pas de la mesure du sol que dépend la récolte, c'est du soin qu'on donne à sa culture.

ALEXANDRINE.

Sûrement. Voyez ces landes de M. de Bernay, qui sont de l'autre côté du grand chemin. Je ne donnerois pas en échange un quart de notre verger.

MINETTE.

Je le crois bien. Elles ne produisent que des épines; et notre verger rapporte de si beaux fruits !

CONSTANTIN.

Mais qui vous empêcheroit de cultiver ces terres que vous auriez conquises ?

M. DE FAVIERES.

Si j'ai perdu par la guerre une partie de mes vassaux, si les mains des autres sont employées à manier les armes, de qui me servirai-je pour labourer mes champs ? J'aurai cependant à faire subsister, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, et que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuise le petit nombre de ceux qui resteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitte-

ront leur patrie pour aller s'établir sous un maître plus pacifique et plus humain. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, se tourneront contre ma tête.

CONSTANTIN.

Il est vrai que notre précepteur m'en a déjà fait remarquer plusieurs exemples dans l'Histoire.

M. DE FAVIERES.

Supposons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voisins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, et par mon attention à prévenir tout ce qui pourroit amener entre nous les plus légères divisions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les progrès de l'agriculture et de l'industrie, et que je fais goûter à mes sujets les douceurs de l'aisance, les jouissances des arts, et la sécurité d'un gouvernement juste et modéré; ne serai-je pas alors plus heureux moi-même par le bonheur de tout ce qui m'environne, que par l'orgueil de mes conquêtes? Et mon empire ne sera-t-il pas établi sur des fondemens plus solides,

que si j'avois étendu ses limites pour l'affoiblir ?

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous compariez tout-à-l'heure un royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à mesure qu'il grandit : un royaume devroit donc aussi devenir plus puissant, à proportion qu'il s'accroît ?

M. DE FAVIERES.

Il le deviendroit sans doute, mon fils, si ces accroissemens se faisoient comme dans la nature, par une marche lente et mesurée, et non par de brusques révolutions.

ALEXANDRINE.

Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. DE FAVIERES.

Je puis vous le rendre sensible par un trait tiré de ton histoire, Constantin.

CONSTANTIN.

De mon histoire? Je ne la croyois pas encore bonne à citer.

M. DE FAVIERES.

Te souviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas l'autre jour à ta sœur ? Qui te portoit à cette injustice ?

rêt d'une mort sanglante pour des milliers d'hommes innocens. Un roi sage emploie des années à méditer des projets utiles qui favorisent dans quelques parties de ses états la culture, le commerce, ou la population; un siècle souvent s'écoule à les exécuter; et eux, par la résolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renversent les manufactures, arrachent au pauvre sa subsistance, en lui ôtant son travail, portent dans toutes les familles les allarmes ou la désolation, bouleversent leur royaume entier, et l'épuisent de ses richesses.

CONSTANTIN.

Cependant, mon papa, l'on disoit l'autre jour qu'il s'étoit fait à Marseille des fortunes considérables pendant la guerre.

M. DE FAVIERES.

Eh! mon ami! voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haînes que l'inégalité des richesses seme entre les habitans d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à son dernier degré. Le faste dont il s'environne, les jouissances qu'il procure, la considération honteuse

qu'on n'ose lui refuser, engagent ceux de la même classe qui sont moins riches, à l'afficher avec la même indécence, soit pour satisfaire leur orgueil, soit pour ranimer leur crédit. Ils emploient leurs richesses réelles à le soutenir, dans l'espoir des richesses imaginaires qu'ils se promettent. Pressés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne se hâtent de la prévenir par des moyens violens, ils forment les entreprises les plus hasardeuses, dans lesquelles ils exposent non-seulement ce qu'ils possèdent, mais encore la fortune de ceux qu'ils savent y intéresser par l'appât d'un gain trompeur. Leur chûte enfin se déclare; mais cet exemple terrible n'intimide point la cupidité, qui se flatte d'un succès plus heureux, en y employant plus d'artifice et de mauvaise foi. Dès que la probité cesse de régner, la confiance s'éteint, et le commerce périt par l'excès des richesses qu'il a produites.

CONSTANTIN.

Mais si l'état s'enrichissoit par la paix, n'auroit-on pas toujours le même malheur à craindre?

M. DE FAVIERES.

Non, mon fils. Ce sont les fortunes ra-

rêt d'une mort s[illegible] possesseurs, et qui d'hommes inn[illegible] usage si insensé. Les des années à [illegible] dans le cours ordinaire favorisent da[illegible] le fruit d'un travail de la culture, l[illegible] On ne prodigue point lé- un siècle so[illegible] de ses longues sueurs : on et eux, p[illegible] être la récompense de son jour, ils [illegible] le délassement de la vieillesse. vinces, a[illegible] sont d'ailleurs plus égales ; et renvers[illegible]de est riche, sans que personne pauvre [illegible]nt. L'état ayant moins de besoins vail, p[illegible] calme dont il jouit, n'est plus obli- larme[illegible] fouler le laboureur. Il s'empresse au roya[illegible]ire de l'encourager, soit pour four- [illegible] au négociant les fruits qu'il lui de- [illegible]de, soit pour nourrir les étrangers qui tr[illegible]nent de toutes parts se jeter dans son [illegible]in. Un empire ainsi fortifié dans l'agri- culture et dans le commerce, devient impo- sant, même par son repos. Ses voisins crai- gnent sa puissance ; et au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux, ils cherchent à le ménager, en établissant avec lui des relations nouvelles. Ces besoins rap- prochent les peuples, éteignent les haines nationales, inspirent des sentimens de con- corde et d'union. Le prince n'a plus à s'oc-

cuper que du soin de prévenir les abus ; et il trouve des secours dans l'accroissement naturel des lumières. La législation perfectionnée fait naître l'ordre et la justice. Ces principes passent des particuliers aux gouvernemens mêmes. La raison s'établit entre les empires. Les arts, les sciences et le commerce sont comme des ponts jetés de l'un à l'autre, sur lesquels la paix et l'abondance se promènent sans cesse, pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

CONSTANTIN.

Mais s'il n'y a plus de guerre, les soldats sont inutiles, et me voilà déjà réformé.

M. DE FAVIERES.

Non, mon fils. Un état sans défense seroit trop exposé, par sa richesse même, aux attaques de ses voisins. Il doit former des troupes dans la paix, s'il veut n'en avoir pas besoin pour la guerre. Mais, au lieu de les voir s'énerver dans le libertinage et l'oisiveté, il leur assignera des travaux capables de les occuper utilement, et d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront, dans les corvées publiques, le laboureur, qui n'abandonnera point sa charrue. Un lien de

plus les unira à leur pays, par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ses mains, et le noble orgueil qu'on sentiroit à le défendre. L'officier chargé de conduire leurs bras, ne verroit plus, à la vérité, son nom dans des relations passagères, pour des exploits subordonnés, que l'histoire néglige de recueillir; mais il le graveroit sur une colonne au pied de la montagne qu'il auroit applanie, sur le bord d'un canal ou d'un port qu'il auroit creusé, à l'ouverture d'un pont qu'il auroit construit. Le voyageur viendroit du fond de l'Europe contempler la hardiesse et la magnificence de ses travaux; ses concitoyens en béniroient les avantages, et la postérité la plus reculée en admireroit la solidité. Son habit ne réveilleroit plus des idées de meurtres; il exciteroit la reconnoissance qu'on doit à ses bienfaiteurs, et le respect commandé par le génie. Les momens de son loisir seroient employés à étendre les sciences qu'il auroit cultivées, à éclairer le gouvernement par ses observations sur l'état des différentes provinces qu'il auroit parcourues; l'homme enfin, par l'étude qu'il en auroit faite, en vivant au milieu de toutes les conditions. Retiré

dans ses terres pour y jouir de l'honneur et du souvenir d'une vie utile, son activité se ranimeroit encore pour la culture. J'ose me proposer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques services à mon prince par ma valeur ; mais je suis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie, en cultivant l'héritage de mes pères, et en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expier le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité, en soulageant mes vassaux dans leurs peines ; et je ne mourrai pas sans avoir rempli jusqu'au tombeau les devoirs d'un bon citoyen.

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, ce que vous dites est si sensible : pourquoi tous les hommes n'en sont-ils pas frappés comme vous ?

M. DE FAVIERES.

C'est qu'ils ont été malheureusement élevés dans des préventions contraires, et qu'ils n'ont pas eu le courage de se désabuser. Les philosophes n'ont jusqu'ici parlé qu'à des esprits trop obscurcis de préjugés, pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien espérer qu'en les imprimant à des ames neuves, capables de les

recevoir dans toute leur pureté. C'est dans l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'est en lui inspirant de bonne-heure des sentimens de droiture, de bienfaisance et de générosité, qu'on lui donnera le goût et l'habitude de les exercer dans l'âge de sa vigueur, et qu'on lui fera trouver sa gloire à contribuer de tout son pouvoir à la révolution générale qui paroît se faire vers le bien. Un jeune prince, pénétré de ces nobles idées, instruit que la génération naissante en est pénétrée comme lui, pourroit, avec un caractère de justice, d'ordre et de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendroit le modèle de tous les peuples. Félicitez-vous, mes enfans, d'être nés en ces jours heureux où vous êtes, dans l'Europe entière, les premiers objets des veilles du philosophe; où des femmes, malgré nos misérables préjugés, qui condamnent leur esprit, aussi juste que pénétrant, aux ténèbres, et leurs voix persuasives au silence, ont assez profité des lumières de leur siècle, de leur réflexion et de leur talent, pour travailler à former vos cœurs dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'est peut-

être à vous et à vos jeunes contemporains qu'est réservé le bonheur de voir s'effacer de la terre jusqu'aux dernières traces de l'injustice et de la barbarie. Heureux moi-même si, en répandant de plus en plus les premières notions de cette morale universelle, si simple et si sublime, je puis contribuer en quelque chose à préparer son règne fortuné ! .

LA CAVERNE
DE CASTLE-TOWN.

Récit d'un voyageur.

Je m'étois éloigné de cent soixante et dix milles de Londres. J'avois franchi plusieurs montagnes, traversé plusieurs vallées, lorsqu'enfin je me vis près du terme de mon voyage, en mettant le pied dans cette partie de l'Angletterre, qu'on nomme le comté de Derby.

Les montagnes qui me restoient à gravir, devenoient plus roides et plus escarpées. Derrière elles, j'en découvrois de plus

hautes encore, dont la croupe, dépouillée d'arbres, n'est couverte que de bruyères et de gazon : ensorte que d'un assez grand éloignement, j'avois déjà distingué les troupeaux qui paissoient sur leur pente.

Parvenu au sommet de l'une de ces montagnes, j'apperçus tout-à-coup à mes pieds une vallée charmante, entrecoupée de ruisseaux, et de tous côtés enfermée par de hautes collines. C'est au fond de cette vallée qu'est située Castle-Town, petite ville, dont les habitations paroissent annoncer la misère.

Un chemin étroit, qui serpente sur le penchant de la montagne, me conduisit au fond de la vallée, jusques dans une rue de Castle-Town. Je m'arrêtai un moment dans une auberge pour m'y rafraîchir ; et je pris le chemin de la caverne, guidé vers son entrée par un petit ruisseau qui va la border en passant, après avoir traversé la ville.

Je suspendois de temps en temps mes pas, pour me livrer aux sentimens qu'excitoit en moi la singularité du spectacle dont j'étois frappé. Entre deux bosquets de la plus belle verdure, je voyois monter jusqu'aux nues un rocher énorme, portant sur sa pointe les

tours en ruine d'un antique château. A ses pieds s'ouvroit une vaste caverne, qui ne présentoit qu'un gouffre de ténèbres, en y jetant la vue d'un endroit éclairé par le soleil brillant du midi.

Je vis bientôt paroître dans cette ouverture un homme qui me demanda si je voulois y descendre. Je le suivis. Le chemin s'inclinoit par une pente peu rapide ; et le jour qui venoit de l'entrée ; se perdoit, par degrés, dans une clarté sombre, semblable à celle du crépuscule d'une soirée d'automne.

Lorsque nous nous fûmes avancés de quelques pas, je fus bien surpris de voir à ma droite, sous la voûte immense du rocher, un village souterrein. C'étoit un jour de fête. Les habitans joyeux se délassoient de leurs travaux de la veille, assis avec leurs enfans devant la porte de leurs chaumières. Je devinai leurs occupations, à la vue des grandes roues dispersées de tous les côtés. C'est à fabriquer des cordages que ce peuple ténébreux gagne sa misérable subsistance.

A mesure que nous allions plus avant, l'ouverture qui laissoit parvenir jusqu'à

nous la lumière affoiblie du jour, sembloit de plus en plus se rétrécir. Elle ne parut bientôt que sous la forme d'une large crevasse; et les rayons qui la traversoient, teignoient de sombres couleurs la fumée que je voyois encore au loin derrière moi s'élever des cabanes du village.

L'obscurité gagnoit rapidement à chaque pas. Enfin, les ténèbres et la voûte du rocher s'abaissèrent presqu'entièrement autour de nous.

Mon guide, qui me devançoit, ouvrit alors une petite porte. D'une cabane creusée dans le roc, il sortit une vieille femme avec des flambeaux qu'elle nous présenta. Chacun prit le sien; et nous continuâmes notre marche, forcés de nous tenir profondément courbés, pendant un assez long espace de chemin. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'au bout de ce passage resserré, je vis tout-à-coup la caverne s'élargir autour de moi, et la voûte s'élever à une hauteur, où la lueur de nos flambeaux ne pouvoit atteindre. Je traversois, en silence, cette vaste étendue, comme un voyageur égaré sous un ciel ténébreux. J'arrivai sur le bord d'une pièce d'eau assez large, dont les ondes taci-

turnes, éclairées de nos pâles flambeaux, rendoient une réverbération plus affreuse que les ténèbres. Une petite nacelle étoit attachée au rivage. Mon guide m'y fit descendre ; et s'étant plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture, il fit passer sur son épaule la corde qui retenoit la nacelle, et se mit à la traîner après lui.

Le calme de l'empire des morts régnoit autour de nous. A mesure que j'avançois, je voyois devant moi s'abaisser peu-à-peu le rocher, comme un nuage obscur qui descendroit lentement sur la terre. Le guide me cria de m'étendre sur le dos. J'étois, depuis un moment, dans cette posture, lorsque je me trouvai sous une partie de la voûte si basse, que tout couché que j'étois au fond de la nacelle, à peine pouvois-je tenir le flambeau debout à mon côté. Enseveli sous cette espèce de tombe, j'avoue que les idées de l'Acheron et du fatal nocher commençoient à me paroître moins fabuleuses. Il me sembloit, comme dans un songe, que j'allois aborder le sombre séjour du Tartare, condamné, par un destin nouveau à porter moi-même ma torche funéraire. Heureusement ces tristes illusions ne furent pas

de longue durée. Le détroit fut bientôt franchi, et j'allai débarquer bien vivant sur le rivage opposé.

La voûte suspendue sur nos têtes nous offrit encore, dans notre marche, les mêmes irrégularités, tantôt s'élevant à une hauteur prodigieuse, et tantôt s'abaissant tout-à-coup, comme pour nous fermer le chemin. J'appercevois tout autour de moi une quantité de plantes et de petits animaux pétrifiés; mais la crainte d'user nos flambeaux me fit perdre l'envie que j'aurois eue, dans toute autre circonstance, de m'arrêter quelque temps à les considérer.

Une seconde pièce d'eau qui vint à se présenter devant nous, me fit croire que nous étions parvenus au terme de notre voyage, parce que je ne voyois point de bateau pour la traverser. Elle étoit moins large que la première. On pouvoit aisément distinguer l'autre bord. Mon guide me prit sur ses épaules, et m'y porta sans accident.

Un peu plus loin nous trouvâmes un petit ruisseau, dont le courant se dirigeoit le long du chemin qu'il nous falloit suivre. Ce chemin étoit humide, glissant, et devenoit quelquefois si étroit, que nous pou-

vions à peine avancer nos pieds l'un devant l'autre. Malgré de pareils désagrémens, je suivis avec plaisir le cours de l'eau souterraine. Tous les objets que je pouvois découvrir dans cet empire des ténèbres me paroissoient avoir quelque chose de merveilleux. Mon esprit s'égaroit dans un cahos de rêveries agréables, lorqu'un murmure harmonieux vint retentir de loin à mon oreille.

Je fis arrêter mon guide pour lui demander d'où venoient ces sons, que mon imagination préoccupée me faisoit trouver si flatteurs. Il me répondit que j'allois bientôt m'en éclaircir par moi-même. A chaque pas, ce que ce murmure avoit de confus et de vague dans le lointain, sembloit peu-à-peu se démêler. Je distinguai bientôt un bruissement sourd, pareil à celui que produisent des gouttes de pluie. Ce n'étoit effectivement qu'une foible cascade, dont les eaux, divisées dans leur chûte, tomboient en épaisse rosée, et dont le bruit, prolongé d'échos en échos sous la voûte silencieuse, formoit, par le mélange et la dégradation de ces retentissemens, une suite de sons pleins d'harmonie. Je voyois déjà

ces gouttes étinceler en diamans, à la lueur des flambeaux; mais je n'osai m'en approcher de trop près, dans la crainte de voir éteindre nos lumières, et d'être réduits à chercher peut-être inutilement nos traces au sein d'une profonde obscurité.

De distance en distance, je remarquois dans les parois du rocher de larges ouvertures, qui conduisoient sans doute à de nouvelles cavernes. J'y avançois un moment la tête, avec le regret de ne pouvoir les parcourir. Mon guide, pour me ménager une surprise agréable, me dit de fermer les yeux et de m'abandonner à sa conduite. Je lui donnai mon flambeau, et je le suivis aveuglément en le tenant par son habit. Il m'arrèta tout-à-coup. Mes paupières s'ouvrirent. Je me trouvai comme dans un temple auguste, dont la nef, irrégulièrement suspendue sur d'énormes colonnes, avoit la beauté fière des grands ouvrages de la nature. Je ne pus m'empêcher de tomber à genoux, pour adorer la majesté de l'éternel, dans ce temple souterrain qu'il sembloit s'être élevé lui-même.

Je sortis avec regret de mon extase, pour continuer notre route, qui ne devoit

pas être longue. Le fidèle ruisseau nous conduisit à l'extrémité de la caverne, où le rocher s'abaisse pour la dernière fois. La voûte se confond avec les eaux, et ferme si étroitement le passage, que le voyageur le plus intrépide ne peut franchir les bornes qu'elle prescrit en cet endroit à sa curiosité.

Nous revenions déjà sur nos pas et j'imaginois que c'étoit pour suivre, au retour, le même chemin que nous avions parcouru; mais je vis bientôt mon guide se détourner à sa gauche, par une des ouvertures latérales du rocher. Il me prévint que j'éprouverois une grande fatigue dans cette nouvelle marche, et qu'il falloit me résoudre à ramper, pendant une certaine étendue, sous un rochèr qui venoit presque s'unir au sol. Comme il me trouva ferme dans le projet de le suivre, il m'avertit de prendre bien garde à mon flambeau.

Il nous fallut marcher assez long-temps des pieds et des mains sur un sable humide, et quelquefois le passage étoit si rétréci que nous pouvions à peine y faire glisser notre corps. En me relevant de cette pénible attitude, je vis subitement une colline escarpée, dont la cîme sembloit se perdre,

comme un nuage, entre les bords obscurs des rochers qui la surmontent. Sa pente étoit si glissante par son humidité, que je retombois sans cesse à chaque pas que je faisois pour y gravir. Mon guide, plus adroit à cet exercice, me prit par la main, et me fit réussir à grimper sur le sommet. Je frémissois à l'aspect des grandes profondeurs qui m'entouroient de tous les côtés. Il me dit de m'asseoir, et me pria de l'attendre. Il partit aussi-tôt, me laissant dans cette solitude. Je le voyois descendre rapidement la colline. Bientôt mes yeux le perdirent. Tout-à-coup je vis reparoître, non lui, mais son flambeau qui brilloit comme une étincelle dans un abîme ténébreux.

Après m'avoir laissé jouir un moment de ce coup-d'œil, mon guide revint. Je descendis avec lui dans cette même profondeur, où il venoit de se perdre à mes regards. Il remonta la colline, et par une ouverture du rocher, il fit reluire son flambeau, tandis que j'éloignois le mien. Ce fut pour moi, comme si dans la nuit la plus obscure, je voyois une seule étoile étinceler à travers l'étroit écartement de deux sombres nuages.

Cette partie n'offrant plus de nouveaux objets à ma curiosité, nous reprîmes notre voie rampante pour revenir vers le petit ruisseau, et remonter sur nos premières traces le long de ses bords. Je revis avec le même saisissement le temple sauvage; j'entendis avec la même volupté le murmure harmonieux de la cascade; mais je repassai avec moins de terreur sous la voûte que j'avois prise pour mon tombeau. Je me regardois comme Thésée revenant victorieux de son expédition dans les enfers : et quelle fut ma joie, lorsqu'en rendant à l'antique Sibylle les restes de ses flambeaux, qu'elle éteignit, je découvris enfin la foible clarté du jour ! Comme je le bénis, après une si longue obscurité !

Je m'avançois joyeux dans un mêlange imposant d'ombre et de lumière. Je voyois, à chaque pas, le voile des ténèbres s'éclaircir. L'ouverture de la caverne, en s'aggrandissant, me représentoit l'aurore ouvrant les portes brillantes du matin. J'arrivai sur l'horison comme dans un nouveau monde, où le soleil m'attendoit aux bords de l'occident, entouré de nuages de pourpre et d'or, pour contraster, par un spec-

tacle pompeux, les sombres tableaux qui se retraçoient encore dans ma mémoire.

LA CUPIDITÉ
DOUBLEMENT PUNIE.

Un riche particulier voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son père, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils; et moi, les pauvres. Je leur ai moins donné depuis que je songe à vous pourvoir; je n'y songe plus : un joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette condition. Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur-le-champ portée à l'hôpital; et le jeune homme doublement puni de sa cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui alloit entraîner sa ruine.

LE SAGE COLONEL.

M. D'ORVILLE, parvenu par son mérite au grade de colonel, voyoit, avec peine, les officiers de son régiment se livrer au jeu et à l'oisiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui; et ayant adroitement amené la conversation sur cette matière, il leur raconta l'histoire suivante.

J'avois à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parens m'achetèrent une lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avois témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faisoit espérer que j'aurois la même ardeur à m'instruire de mon état, et que je pourrois un jour remplir les idées qu'ils osoient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs espérances; mais bientôt l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions et leurs instances m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs qui m'empêchoient de me livrer à cette nouvelle

passion, me devinrent dès-lors insupportables. A peine pouvois-je me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond sommeil, je voyois en songe des monceaux d'or et d'argent ; les cartes se déployoient dans mon imagination, et le bruit des dés remplissoit continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des alimens étoit devenu mon supplice. Je les dévorois avec avidité pour retourner plus vîte aux tables du jeu.

Les belles matinées du printems, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours sereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avoit perdu pour moi ce charme ravissant dont j'étois autrefois pénétré : l'amitié même n'avoit plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvois bien qu'auprès de ceux qui n'aspiroient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'étoit devenue importune; et si je pensois à Dieu, c'étoit pour l'outrager par mes blasphêmes.

La fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée; et ses faveurs avoient tellement égaré et avili mon esprit, qu'il

m'arrivoit quelquefois de répandre mon gain à terre, et de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi, dans le sens le plus littéral, que je roulois sur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeler aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçu mon honneur, et je voudrois les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais, comment oser vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur et de probité? Jugez, messieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontière assez éloignée. J'avois abandonné ce devoir aux soins de mon sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis, pour leur payer leur engagement. Je venois malheureusement de perdre, non-seulement tout ce que je possédois, mais encore

le dépôt sacré que m'avoit confié ma compagnie. Imaginez, messieurs, quelle fut ma confusion et mon désespoir. Je dépêchai sur-le-champ un exprès vers un de mes camarades que j'avois laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, et je le suppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi ! me répondit-il, je prêterois une somme aussi considérable à un joueur de profession ? Non, monsieur, s'il me faut perdre mon argent ou l'amitié d'un homme qui se déshonore, c'est mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponse outrageante, je tombai dans un évanouissement profond, et je me rappelle encore les horribles images qui, dans un moment, vinrent toutes à-la-fois assaillir mon esprit : d'un côté, la douleur et l'indignation de mon père, le déshonneur que j'imprimois à ma famille, la honte d'être cassé à la tête du régiment ; de l'autre, la perspective brillante des postes où j'aurois pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'usage de mes esprits, que pour songer à me délivrer, par un nouveau crime, de l'ignominie dont le premier devoit me

couvrir. J'étois déjà prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paroître à ma porte le même officier dont la réponse avoit achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jetai sur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma sans peine, et me serrant dans ses bras : J'ai répondu, me dit-il, d'une manière un peu dure, à votre lettre, pour vous laisser sentir un moment toute l'horreur de la situation où vous vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénétré : mes biens, mon sang, tout ce que je possède est à vous.

Tenez, continua-t-il, en jetant sa bourse sur la table, prenez ce qui vous est nécessaire pour vos recrues. Le reste vous servira pour jouer si vous voulez.

Jouer ? jamais, jamais, lui répondis-je en le serrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai, dès ce jour même, à m'interdire tous les plaisirs dispendieux, afin de regagner sur mes épargnes de quoi m'acquitter envers mon genéreux ami. J'employai tous les instans de mon loisir à m'instruire. Mon assiduité à mes devoirs me fit remar-

quer de mes supérieurs; et c'est à cette heureuse révolution, que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impression si vive sur les jeunes militaires, que, dès ce moment, tout jeu de hasard cessa dans la garnison. Une noble émulation de connoissances utiles prit la place d'une basse cupidité, et l'on vit bientôt les graces du prince se répandre avec prédilection sur tous les officiers de ce régiment.

LES
JEUNES OFFICIERS
A LA GARNISON.

PERSONNAGES.

M. le comte DE SAINT-ELOY, colonel.
M. DE VERNEUIL, capitaine.
VERSAC, SAINT-ALBAN, le chevalier DE NEUVILLE, lieutenans.
GERCY, sous-lieutenant.
GERMAIN, valet-de-chambre de Gercy.
MARTIAL, ancien soldat.
Sa FEMME et ses ENFANS.
M. DUBOIS, tailleur.
M. DUPRÉ, sellier.
M. DENIS, maquignon.

La scène est dans une ville de garnison.



LES JEUNES OFFICIERS A LA GARNISON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*La scène représente la chambre de Gercy. Il est dans un fauteuil. Ses bras sont étendus sur une table, et sa tête repose sur ses mains. Il dort.*)

GERCY, GERMAIN.

GERMAIN.

DANS quel état le voilà ! Quel sommeil agité ! Ah ! mon jeune maître ! Vous qui donniez de si belles espérances ! Tous les officiers sont depuis une heure sur la place d'armes. Jamais il ne sera prêt pour l'exercice. Quand il devroit se fâcher encore, il faut que je l'éveille. (*Il le tire doucement par le bras.*) M. de Gercy ! M. de Gercy !

GERCY, *dormant toujours.*

Sept et le va.

GERMAIN.

Il croit être encore à son maudit pharaon. M. de Gercy ! Mon cher maître !

GERCY.

Paroli.

GERMAIN, *le secouant de nouveau.*

C'est bien de paroli qu'il s'agit ! C'est de l'exercice. Voulez-vous le manquer ?

GERCY, *à demi-réveillé.*

Laisse-moi donc tranquille. J'aurai tout le temps.

GERMAIN.

Non, vous ne l'aurez pas. Voilà la manœuvre commencée. Entendez-vous le tambour ?

GERCY, *se relevant tout-à-coup en frottant ses yeux, et regardant le jour avec étonnement.*

Quelle heure est-il donc ?

GERMAIN.

Onze heures.

GERCY.

Onze heures ? Ah ! malheureux, pourquoi ne m'avoir pas plutôt réveillé ?

GERMAIN.

Bon ! j'ai crié vingt fois à vos oreilles. Vous ne m'avez répondu que par des in-

jures. Je ne vous ai jamais vu si violent que lorsque vous dormez.

GERCY.

Il falloit me réveiller malgré moi.

GERMAIN.

Oui, de l'humeur dont vous étiez. Vous m'auriez passé votre épée au travers du corps.

GERCY.

Que va dire M. de Verneuil? Après tout, ce n'est que le premier exercice où je manque.

GERMAIN.

Il y a bien de quoi se vanter de cette exactitude, depuis un mois que vous êtes au service! En manquer un, c'est beaucoup. M. votre père n'en manquoit pas deux en six mois. Combien souvent il lui est arrivé de traîner sa fièvre sous les armes! C'étoit un homme, lui! toujours le premier à son devoir.

GERCY.

Eh bien! vas-tu me gronder?

GERMAIN.

Je voudrois en avoir le droit. Je n'ai par malheur que des représentations à vous faire. Oh! je ne vous les épargnerai pas. Vous en

ferez ce que vous voudrez ; mais tant que je serai à votre service, il ne sera pas dit que vous vous soyez perdu faute d'un avis raisonnable.

GERCY.

Je vous prie, monsieur Germain, une fois pour toutes, de ne plus trancher avec moi du précepteur. Vous devriez savoir que vous ne l'êtes pas.

GERMAIN.

Ah ! si je l'étois, je ne vous aurois pas laissé passer une nuit dehors. Et où l'avez-vous passée ? Si c'étoit au bivouac, je n'en dirois mot. Comme vous voilà fait ! Vous ne seriez pas revenu si pâle de la tranchée.

GERCY, *avec humeur.*

Te tairas-tu ?

GERMAIN.

Je n'ai plus qu'un mot. L'exercice est fini, et vous n'y étiez pas.

SCÈNE II.

VERSAC, GERCY, GERMAIN.

VERSAC.

COMMENT donc, Gercy ! je t'ai cherché de l'œil dans tout le bataillon. Tu n'étois pas ce matin à l'exercice ?

GERCY.

Il est vrai, Versac. J'ai bien du regret d'y avoir manqué.

VERSAC.

Tu as sans doute envoyé faire tes excuses au colonel ?

GERCY.

Je n'en ai pas eu le temps.

VERSAC.

Comment cela ? Tu ne t'es seulement pas couché, à ce qu'il paroît.

GERCY.

Sais-tu qu'il étoit cinq heures du matin lorsque je suis rentré ? J'étois si brisé de fatigue, que je n'ai pas eu la force d'ôter mes habits. Je suis tombé tout assoupi sur cette table, où j'ai sommeillé jusqu'à ce moment, sans me douter qu'il fût grand jour

VERSAC.

C'est que tu n'es pas encore fait à notre manière de vivre. Tu n'auras pas plutôt passé cinq ou six nuits comme la dernière, que les veilles ne te coûteront plus rien.

GERCY.

En attendant, je me sens la tête bien pesante ce matin.

VERSAC.

Laisse-nous faire. Nous te travaillerons une santé de fer. Vois comme je suis dispos! Il faut s'accoutumer de bonne-heure à la fatigue. Un jeune officier doit savoir passer, au besoin, deux ou trois nuits sur pied, et faire son service le troisième jour comme si de rien n'étoit.

GERMAIN, *à part.*

Voilà de bonnes leçons qu'on donne à mon jeune maître!

VERSAC.

A propos, est-ce que tu ne t'es pas bien amusé cette nuit chez St.-Alban?

GERCY.

Oui, assez.

VERSAC.

Comme tu dis cela froidement! Excellente chère, des histoires folles, du jeu! Que faut-il de plus pour mener une joyeuse vie?

GERCY.

Oui, tu as raison.

VERSAC.

Vois pourtant si nous t'avions laissé vivre à ta manière d'ours! Te souviens-tu comme tu faisois d'abord le philosophe? Tu te se-

rois enterré tout vivant avec tes livres et tes mathématiques. C'est bien de la science qu'il faut à un jeune officier ! Elle n'est bonne tout au plus que pour l'artillerie et le génie. Mais nous, quel besoin en avons-nous pour notre service ? N'a-t-on pas des amis, ou la guerre, pour s'avancer ? Le plaisir, voilà notre devise ! Manier adroitement ses armes et son cheval, supporter sans fatigue la danse, la table et le jeu, que doit savoir de plus un militaire ?

GERCY.

Il me semble que tu rends nos devoirs bien faciles.

VERSAC.

C'est qu'on simplifie les choses avec du bon sens. Tiens, tu débutois mal avec tes singularités. Te voilà maintenant dans la bonne voie. Tu n'as plus qu'à suivre nos traces.

GERMAIN, *à part, en haussant les épaules.*

En effet, c'est le droit chemin de l'honneur !

VERSAC.

Vois le chevalier de Neuville, comme il brille dans le régiment ! Eh bien ! c'est le

jeu qui soutient sa dépense. Tu n'as pas mal fait tes affaires cette nuit, à ce que j'ai vu. Mais tu es loin encore de les avoir faites aussi-bien que lui.

GERCY.

Comment donc?

VERSAC.

Il n'est que lui seul au monde pour ces aubaines-là. Je ne sais comment il a découvert qu'il passoit dans cette ville un officier chargé d'or, pour aller faire des homme sur la frontière. Il s'est trouvé sur son passage, et lui a raflé au piquet la moitié de ses recrues.

GERCY.

Et combien?

VERSAC.

Deux cents louis. Il lui donne ce matin sa revanche. Je t'engage à venir voir cette partie. Tous nos camarades y seront. Je parie qu'il va gagner au recruteur jusqu'à sa monture. Cela sera plaisant. Tu seras des nôtres, n'est-ce pas?

GERCY.

Non, je me sens fatigué.

VERSAC.

C'est pour cela même. Tu as besoin de te

récréer un peu. Viens nous joindre. Tu t'amuseras, je t'assure.

GERCY.

Je suis censé malade. Il ne faut pas que je sorte.

VERSAC.

Bon ! Qui le saura ? Je me charge de faire porter tes excuses.

GERCY.

Mais, mon ami, cependant....

VERSAC.

Prends-y garde, Gercy. Tu te perds d'honneur. Tes camarades vont te prendr pour un enfant qui s'effraie de tout.

GERCY.

Eh bien ! comme tu voudras.

VERSAC.

Tu me le promets, au moins ?

GERCY.

Tu le veux donc absolument ?

VERSAC.

Je ne te quitte pas sans en avoir ta parole.

GERCY.

Soit, je te la donne.

VERSAC.

Il ne te faut qu'une demi-heure pour t'arranger. Adieu, jusqu'au revoir.

SCÈNE III.

GERCY, GERMAIN.

GERCY.

Allons, Germain, viens me coëffer.

GERMAIN.

Comment, monsieur! vous êtes à merveille. Je ne vois rien à faire à votre toilette. Vous déshabiller une fois tous les deux ou trois jours, c'est vous épargner un grand embarras, et me faciliter extrêmement mon service.

GERCY.

Te voilà bien. Tu es toujours à gronder.

GERMAIN.

Ah! mon cher maître! est-ce pour mon plaisir? Vous qui jusques à présent avez mené une conduite si réglée, pourquoi voulez-vous en changer pour vous perdre?

GERCY.

Me perdre? Tu n'y penses pas, Germain.

GERMAIN.

C'est parce que j'y pense, que je vous le dis. Croyez-vous qu'après avoir servi pendant vingt ans, je ne connoisse pas mieux

que vous ce qui arrive à de jeunes officiers ? Prenez-y garde. Ils vous feront donner dans tous leurs travers.

GERCY.

Sois tranquille, Germain. Va, je ne les crains pas.

GERMAIN.

Tant-pis, il faudroit vous en défier. On n'a pas d'expérience à votre âge ; et l'on s'abandonne à qui se met en tête de nous conduire. Voyez ce qui vous arrive à vous-même ! Vous étiez le premier à condamner la dissipation et l'oisiveté de leur vie : aujourd'hui c'est la vôtre qu'on vous fait trouver ridicule. On va jusqu'à vous faire accroire que vous vous êtes bien amusé dans leurs parties nocturnes, dont vous ne parliez auparavant qu'avec dégoût.

GERCY.

Je serai toujours libre de m'en retirer, si je m'y déplais.

GERMAIN.

Non, mon cher maître ; pour peu que vous tardiez encore, vous ne le serez plus. Ils vous engageront si bien dans leurs filets, qu'il ne vous sera pas possible d'en sortir. Ils commençoient à respecter votre

résistance : ils l'ont vaincue une fois, c'en est assez pour la vaincre toujours. Ils ont déjà vu qu'il suffisoit de quelques mauvaises railleries pour vous faire changer de résolution : ils ne vous les ménageront plus. Vous serez forcé, malgré vous-même, par une mauvaise honte, de les suivre comme ils voudront vous mener. Et qui sait s'ils ne vous feront pas descendre par degrés jusques dans les derniers dérangemens ?

GERCY.

Voilà bien des reproches pour une faute, si même c'en est une !

GERMAIN.

Eh ! c'est la première qui les entraîne toutes. Qui vous auroit dit, il y a quinze jours, que vous passeriez une nuit entière au jeu, vous n'auriez pas voulu l'en croire. Vous l'y avez pourtant passée : vous êtes revenu épuisé de fatigue : vous avez dormi toute la matinée sur une table, comme un homme pris de vin : vous manquez à votre service : vous êtes obligé d'inventer un mensonge pour vous excuser : et tout cela ne vous paroît rien ! Combien faudra-t-il désormais que vos fautes soient grandes pour vous effrayer ?

GERCY.

Tu ne sens pas que tu me fatigues par tes remontrances ?

GERMAIN.

Elles me coûtent bien plus qu'à vous.

GERCY.

Songe en ce cas à nous les épargner désormais à l'un et à l'autre. Comme si je devois, à mon âge, me laisser tenir à la lisière par un vieux radoteur !

GERMAIN.

Voilà, monsieur, la première dureté que vous me dites. Elle est sortie bien légèrement de votre bouche. Je crains qu'elle ne puisse jamais sortir de mon cœur.

GERCY.

Mais aussi, pourquoi venir m'attrister de tes discours chagrins ?

GERMAIN.

Vous savez s'ils l'avoient jamais été jusqu'à ce jour. Je ne vous disois rien qui ne fût plein du plaisir que me donnoit votre bonne conduite. Comment aurois-je pu vous montrer de l'humeur, en vous voyant vous porter au bien par un penchant si naturel ? Je vous en atteste vous-même. Vous

m'en avez vu souvent verser des larmes de joie.

GERCY.

Oui, Germain, je sais que tu m'es attaché.

GERMAIN.

Vous ne le savez pas encore assez, mon cher maître. Daignez m'écouter un moment. Je suis dans un âge où l'on peut sans honte chercher le repos, après avoir mené une vie aussi laborieuse que la mienne. Graces aux bontés de M. votre père, je pouvois vivre dans l'aisance avec ma famille. Eh bien ! ce repos, cette aisance, ma femme et mes petits enfans, j'ai tout sacrifié pour vous suivre. En voyant que M. votre père, forcé de quitter le service par les suites de sa blessure, ne pouvoit vous accompagner, je me suis dit : Ta femme l'a nourri ; tu es son second père ; il est si confiant et si bon ! on peut se servir de ses qualités même pour le tromper, il a besoin de toi. A cette pensée, je n'ai vu que vous seul dans le monde. Je me suis séparé de tout ce que j'avois de plus cher, pour m'attacher à vos pas. Fait-on toutes ces choses sans aimer ?

GERCY.

Je te remercie de ton attachement, et je veux que tu te ressentes de mon bonheur. (*Tirant sa bourse.*) Tiens, prends ces deux louis.

GERMAIN, *reculant d'un pas.*

Qui! moi, les prendre! Vous me connoissez bien! Je donnerois tout ce que je possède pour que ce maudit or ne fût pas allé dans vos mains. Que le ciel me préserve de le recevoir jamais dans les miennes!

GERCY.

Crois-tu que je ne l'aie pas gagné d'une manière honnête ?

GERMAIN.

Que m'importe ? Je n'y toucherai pas plus qu'à un fer brûlant. Je me reprocherois toute ma vie d'avoir été en quelque sorte le complice de votre ruine.

GERCY.

Ainsi donc tu refuses une marque de mon attachement ?

GERMAIN.

Ah! mon cher maître, je vous aimois bien plus quand vous n'aviez pas de ces cadeaux à me faire.

GERCY.

Mais, prends donc. Ce n'est qu'une bagatelle.

GERMAIN.

Voilà bien ces prodigues joueurs, qui jettent l'or par les fenêtres, parce qu'il ne leur coûte rien à gagner ! Vous me présentez aujourd'hui deux louis. Demain vous ne serez peut-être pas en état de me payer mes gages.

GERCY.

Je ne reprendrai pas cet argent après te l'avoir offert.

GERMAIN.

Et moi, croyez-vous que je le prenne après l'avoir refusé ?

GERCY.

Que veux-tu donc que j'en fasse à présent ?

GERMAIN.

Puisqu'il vient de mauvaise source, il faut tâcher du moins de la purifier par quelque bonne action. Tenez, il y a ici un vieux soldat retiré, à qui monsieur votre père a donné de quoi faire les fonds d'un petit établissement : ces deux louis peuvent

lui être fort utiles. Voulez-vous que je les lui porte de votre part?

GERCY.

Oui, c'est à merveille. Viens me coëffer, et tu pourras ensuite aller chez lui.

GERMAIN.

J'aimerois mieux ne lui porter que six francs, et que ce fût de vos économies. Il faut que cet or soit bien impur, puisque je frémis de m'en servir, même pour faire du bien!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERCY, GERMAIN.

GERMAIN.

Vous me permettez donc, monsieur, d'aller à présent porter ces deux louis au brave Martial ?

GERCY.

Je te l'ai déjà dit; c'est avec grand plaisir. Mais ne va pas au moins lui confier qu'ils me viennent du jeu.

GERMAIN.

Je m'en serois bien gardé, sans que vous eussiez besoin de m'en avertir. Je le connois. Il n'en auroit pas voulu plus que moi.

GERCY.

Eh bien ! va donc. Que tardes-tu maintenant ?

GERMAIN.

Je n'ose vous le dire ; mais si vous daigniez m'accorder une grace ?

GERCY.

Voyons. Que veux-tu de moi?

GERMAIN, *d'un air suppliant.*

Ne sortez pas, mon cher maître, je vous en conjure, pour suivre ce M. de Versac. J'ai de tristes pressentimens dans l'esprit. Il vous arrivera quelque malheur.

GERCY.

Quoi ! pour aller voir une partie où je ne suis pas intéressé ?

GERMAIN.

Qu'importe ? Tenez, voici vos livres. Occupez-vous un peu. Vous savez bien que c'est le temps que vous donnez ordinairement au travail, et qui vous semble toujours passer si vîte.

GERCY.

Je me sens la tête trop pesante pour travailler. Il faut que je prenne un peu l'air.

GERMAIN.

C'est l'air du jeu que vous voulez prendre.

GERCY.

Quelle folie!

GERMAIN.

Vous en prendrez aussi la fureur, je vous le prédis.

GERCY, *avec impatience.*

Allons, pars. Ne m'importune plus.

GERMAIN.

Pourquoi faut-il que je vous obéisse? Non, je ne puis vous le cacher; je ne m'éloigne qu'avec regret. A quoi me réduisez-vous? Hélas! c'est la première fois que les pas me coûtent pour aller au secours d'un honnête homme.

SCÈNE II.

GERCY.

Enfin, m'en voilà heureusement délivré. L'attachement de cet homme commence à me devenir insupportable. Il voudroit, je pense, me clouer sur mes livres. Oh! oui, je saurois bien travailler en ce moment! J'ai l'esprit dans une inquiétude.... (*Il tire sa bourse.*) Vingt louis d'or gagnés dans une nuit! Voilà ce qui s'appelle un joli commencement de fortune! Pour peu que le sort continue à me bien traiter, je me vois en passe d'éclabousser tous mes camarades; oui, le chevalier de Neuville lui-même. Des bijoux, de beaux chevaux, une voiture élégante! Versac avoit raison. Tout cela vaut mieux que ces plaisirs monotones

de l'étude. On ne connoît guère le monde, en restant enseveli dans son cabinet. Je suis jeune. Eh bien ! il faut faire comme ceux de mon âge. J'étudierai, s'il le faut, quand la saison des plaisirs sera passée. Allons, allons. (*Il est prêt à partir. On frappe. La porte s'ouvre.*) (*A part.*) Ciel! M. de Verneuil !

SCÈNE III.

M. DE VERNEUIL, GERCY.

M. DE VERNEUIL.

Bonjour, Gercy. J'étois chez le colonel, lorsqu'on est venu lui apporter vos excuses. Je viens savoir comment vous vous trouvez.

GERCY.

Je vous rends mille graces, monsieur, de cette attention obligeante. Je me sens mieux maintenant.

M. DE VERNEUIL.

Qui a donc pu vous causer cette indisposition ? Je crains que l'ardeur de l'étude ne vous emporte un peu trop loin.

GERCY.

Non, monsieur, je puis vous assurer que

ce dérangement ne vient point d'un excès de travail.

M. DE VERNEUIL.

A la bonne-heure. Tous les excès sont dangereux à votre âge. Par exemple, je sais de jeunes officiers qui ont passé la nuit à table et au jeu. Parmi ceux qui ont pu se trouver à l'exercice, je vous assure que la plûpart avoient un air défait et une contenance abattue. Ils ont fort mal manœuvré. J'aurois été bien-aise que vous eussiez pu les voir. Que pensez-vous d'une pareille conduite ?

GERCY, *avec embarras.*

Monsieur.....

M. DE VERNEUIL.

Qu'avez-vous donc, Gercy ? Je vous trouve aujourd'hui un air bien embarrassé en ma présence. Vous savez pourtant que je suis votre ami.

GERCY.

Oui, monsieur, et cette amitié m'est infiniment précieuse.

M. DE VERNEUIL.

Je suis flatté de l'opinion que vous en avez. Elle m'encourage à vous presser de vous ouvrir à moi, si vous avez quelque

chose sur le cœur, dont le poids vous gêne.

GERCY.

Ce n'est rien du tout.

M. DE VERNEUIL.

Quoi ! rien ? absolument rien ? Il faut vous en croire sur votre parole ? Me la donnez-vous ?

GERCY, *d'un air confus.*

Mais ! monsieur.....

M. DE VERNEUIL.

Je craindrois de vous paroître indiscret, si je devenois plus pressant. Adieu, mon ami. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

GERCY, *courant à lui et le retenant.*

Ah ! M. de Verneuil....

M. DE VERNEUIL.

Je vois que j'ai besoin d'encourager votre confiance. Voyons. Qu'est-ce qui vous manque ? Ce n'est pas l'argent. Ma bourse est à votre service dans toutes les occasions. Mais vous n'en avez pas besoin aujourd'hui. Vous avez assez gagné la nuit dernière.

GERCY.

Quoi ! vous savez....

M. DE VERNEUIL.

Croyez-vous que je puisse ignorer la moindre chose de ce qui vous intéresse ?

GERCY.

Je n'ai donc rien à vous apprendre.

M. DE VERNEUIL.

J'oublierai tout pour ne le tenir que de votre bouche.

GERCY.

Épargnez-moi, de grace, cet aveu. Je crains trop vos reproches.

M. DE VERNEUIL.

Des reproches ! mon cher Gercy ! Non ! je n'userai de ce droit de l'amitié que dans ce qui pourroit toucher essentiellement ou votre honneur ou votre devoir. Mais pour des imprudences et des fautes légères, j'ai été jeune comme vous; j'ai eu comme vous, mes foiblesses ; je ne recevrai la confidence des vôtres qu'avec de l'indulgence et de la douceur.

GERCY.

Ah ! mon respectable ami, vous gagnez entièrement mon cœur par cette bonté. Oui, je ne vous cacherai rien de ce qui m'arrive pour m'être une fois écarté de vos sages conseils.

M. DE VERNEUIL.

Asseyons-nous, et contez-moi vos aventures.

GERCY.

Je fus invité hier au soir chez un de mes camarades. Avant de se mettre à table, on fit quelques tours de Pharaon. Je refusai constamment de prendre part au jeu. Mais après le repas, je fus si vivement sollicité de me mettre de la partie, que je ne pus résister à toutes ces instances. Je commençai par hasarder très-peu de chose sur une carte. Le hasard me servit. Je puis vous protester que ce ne fut pas l'ardeur du gain qui me fit chercher à profiter de cette veine heureuse. Je ne voulois que ménager la fortune, pour ne rien mettre du mien dans cette partie, et me retirer du jeu comme j'y étois entré. Le sort m'accabla malgré moi de ses faveurs. Et ce matin, à cinq heures, lorsque nous nous sommes séparés, je me suis trouvé, à ma grande surprise, vingt louis de plus dans ma bourse.

M. DE VERNEUIL.

Et c'est aux dépens de vos camarades que vous vous êtes enrichi! Vous les aimez; vous cherchez dans toutes les occasions à leur rendre service, et vous vous couvrez de leurs dépouilles! Il en est sans doute quelques-uns parmi eux à qui cette perte

cause de vifs regrets, et peut-être de l'embarras.

GERCY.

C'est la première pensée qui m'est venue à l'aspect de cet or.

M. DE VERNEUIL.

Un sentiment si honnête est-il resté longtemps dans votre cœur? Ne trouvez pas mauvais, mon ami, que je vous presse de m'exposer avec la plus grande franchise, l'impression qu'a faite sur vous cette première faveur de la fortune.

GERCY.

Je ne saurois vous en rendre un compte bien exact. Le sommeil n'a guère tardé à me surprendre ; mais je ne puis vous dissimuler que dans les songes où il m'a plongé, mon imagination ne se peignît avec transport les plaisirs que je pouvois espérer de ma nouvelle richesse. Je ne m'étois jamais vu tant d'argent à la fois. Je commençois à ne plus rougir du moyen qui me l'avoit procuré. Vous le dirai-je? Il me tardoit d'aller solliciter encore de nouveaux dons de la fortune. Des habits riches, une voiture brillante, des bijoux précieux, tous ces objets se présentoient en foule à mon imagination

enchantée. J'ai brusqué durement l'honnête Germain, qui vouloit m'arracher à ces rêveries, pour me presser de me rendre à l'exercice, où je n'ai pu me trouver. Un de mes camarades, que je ne vous nommerai point, est venu me replonger dans mes premières illusions par ses peintures séduisantes. Elles flattoient plus que jamais mon esprit au moment où vous êtes entré; et sans vous peut-être, mon respectable guide....

M. DE VERNEUIL.

Embrassez-moi, Gercy. Combien votre candeur me touche ! Il seroit bien cruel pour moi de voir corrompre un si heureux naturel !

GERCY.

Oui, j'ose le dire; toutes mes pensées, tous mes sentimens me portent vers l'honneur; mais la facilité de mon caractère m'épouvante moi-même. Si vous saviez combien il m'est pénible d'avoir tous les jours à essuyer les railleries piquantes de mes camarades, sur ce qu'ils appellent dans ma conduite une affectation de me singulariser !

M. DE VERNEUIL.

Eh quoi ! si c'est se singulariser à leurs

yeux que de suivre son goût pour l'étude, et de remplir exactement ses devoirs, n'auriez-vous pas bien plus à rougir de leur ressembler davantage ? Craindriez-vous donc leurs fades plaisanteries plus que vos propres reproches ? Et faut-il vous départir de vos principes par d'indignes ménagemens ? Prenez-y garde, mon ami, c'est dans notre état sur-tout qu'il importe d'établir d'abord son caractère d'une manière inébranlable. Attachez-vous à vivre en bonne intelligence avec vos camarades, en leur témoignant de l'intérêt et de l'affection. Sacrifiez quelquefois vos goûts à leurs plaisirs, en ce qui ne blesse ni la décence, ni l'honneur. Mais sachez aussi vous défendre avec fermeté de leurs invitations insidieuses, lorsque vous sentirez au fond de votre cœur que sa délicatesse les condamne. La résistance qu'ils auront éprouvée de votre part, en deux ou trois occasions, vous débarrassera bientôt de leurs importunités. Loin de chercher plus long-temps à vous entraîner dans leurs écarts, ils les déroberont à vos yeux ; et vous les forcerez à l'estime de votre caractère, dès qu'ils le verront s'élever noblement au-dessus de leur opinion.

GERCY.

Je n'en passerai pas moins, à leurs yeux, pour un homme intraitable et sauvage. Ils ne conçoivent rien à mon goût pour la retraite, et je suis persuadé que c'est par intérêt pour moi qu'ils cherchent à m'associer à leurs amusemens.

M. DE VERNEUIL.

Craignez, mon jeune ami, d'être plus long-temps la dupe de leurs perfides insinuations. Les croyez-vous assez aveugles pour ne pas démêler la différence qui distingue la sagesse de la folie ? C'est parce que votre conduite les condamne, qu'ils travaillent à vous en faire changer. Il n'est pas jusqu'à leurs supérieurs qu'ils ne voudroient voir dans le désordre, pour vivre avec plus de licence, autorisés par des exemples qui sembleroient les justifier.

GERCY.

Mais, monsieur, c'est donc avec des monstres, et non avec des hommes, que je suis destiné à passer ma vie.

M. DE VERNEUIL.

Non, mon cher ami; il ne faut peut-être pas tant les condamner que les plaindre. Le dérangement de leur conduite vient moins

de leur faute que de celle de leurs parens. On est resté trop long-temps prévenu de l'erreur, qu'il suffisoit à de jeunes militaires d'avoir des membres sains, et de l'adresse dans les exercices, pour remplir leur état. On a cru tout faire pour leur éducation, en leur remplissant la tête d'idées ambitieuses d'avancement et de fortune. C'est avec des principes vagues de conduite qu'on les envoie, dans l'âge le plus susceptible, par sa foiblesse, de recevoir toutes les mauvaises impressions, au milieu d'autres jeunes gens déjà corrompus par la dissipation et le désœuvrement de leur vie. A Dieu ne plaise que je veuille vous faire entendre que tous les jeunes officiers soient victimes de cette dépravation! C'est au contraire le plus bel éloge de l'esprit d'honneur qui anime la milice françoise, que d'y voir éclater un si petit nombre de ces scènes scandaleuses qu'on sembleroit avoir sujet d'en appréhender. Mais cependant, malgré la vigilance des chefs, combien de sujets infectés faut-il que les corps militaires repoussent, chaque année, de leur sein! Combien de familles publiquement déshonorées, ou ruinées en secret

par les déportemens de leurs enfans ? Voudriez-vous donner cette douleur à la vôtre ?

GERCY.

Ah ! monsieur ! moi qui ne respire que pour tâcher de l'illustrer !

M. DE VERNEUIL.

C'est par votre intérêt, autant que par le sien, que je vous conjure de veiller sur vous-même. Les charmes de l'étude, le goût des choses honnêtes, le bon témoignage que vous pouviez vous rendre de vos sentimens, ont suffi jusqu'à présent à votre bonheur. Croiriez-vous y ajouter encore, en adoptant le genre de vie de quelques-uns de vos camarades ? Que leurs éclats bruyans ne vous en imposent pas ! Toutes ces joies turbulentes n'annoncent pas des hommes vraiment heureux. Eh! pourroient-ils l'être, ensevelis, comme ils le sont, dans une stupide ignorance, étrangers à toutes les jouissances de l'esprit, livrés à l'indignation de leurs supérieurs, accablés des mépris du soldat, et qui pis est encore, écrasés de leurs propres mépris ? Voyez le dégoût et l'ennui qui les rongent dans les intervalles de leurs plaisirs tumultueux ! Ils ne peuvent vivre un seul instant avec eux-mêmes : ils

n'ont point d'ennemi qui leur reproche plus vivement leur indignité. Humiliés au seul aspect d'un officier de mérite, ils le fuient avec autant de soin qu'il en prend à les éviter. C'est avec ceux qui leur ressemblent le plus, qu'ils sont réduits à vivre, non pour goûter auprès d'eux les plaisirs de l'amitié, si doux entre des cœurs qui s'estiment, mais pour chercher à se dépouiller les uns les autres dans un jeu meurtrier, ou se plonger ensemble en des orgies scandaleuses. Suivez ces malheureux dans le reste de leur déplorable existence. Voyez-les d'abord dans les tourmens d'une basse jalousie, solliciter, par toutes sortes de voies, un avancement incertain, ou attendre d'une longue suite d'années une marque de distinction qui va les flétrir, parce qu'ils n'ont pas su l'honorer. Voyez ensuite les uns, après avoir consumé leur patrimoine en d'obscures dissipations, se répandre dans les grandes villes, pour y mendier le vil personnage de parasites et de complaisans, ou même d'infâmes délateurs; les autres, conduits par une sombre misantropie au fond de leurs terres, y traîner sur leurs pas le désordre et la corruption. Indignes à leurs

propres yeux, de l'estime de leurs concitoyens, ils ne cherchent qu'à s'en faire craindre par leurs violences. Ils tyrannisent leurs vassaux comme ils tyrannisoient leurs soldats, et ils finissent par traîner une vieillesse précoce, chargée d'ennuis, d'infirmités, de mépris et de malédictions.

GERCY.

Ah ! monsieur, quel affreux tableau vous venez de m'offrir ! Si moi-même j'allois un jour...

M. DE VERNEUIL.

Non, Gercy; vos sentimens et mon amitié vous préserveront, je l'espère, de ce malheur. Les objets que je viens de vous retracer ont dû, sans doute, vous causer de l'effroi; mais il en est aussi de bien propres à vous inspirer de la confiance. Parmi les officiers de notre régiment, je pourrois vous en citer plusieurs dignes de vous servir de modèle. Mais s'il en étoit un, surtout, qui eût su consacrer à d'utiles études tous les instans que lui laissoient les devoirs de la société, et les fonctions de son état; si cet homme, par la noblesse de ses sentimens et les graces de son esprit, par des vertus aussi brillantes que solides,

fût également parvenu à se faire honorer de ses supérieurs, chérir de ses camarades, et respecter de tous ceux qui obéissoient à ses ordres ; si, après s'être distingué par sa valeur et sa prudence à la guerre, et par son exactitude à ses devoirs dans la paix, il se fût retiré auprès d'une épouse respectable, pour s'occuper uniquement avec elle de l'instruction et du sort de ses enfans ; s'il avoit le bonheur de vivre dans la plus douce union avec ses voisins, d'entretenir la paix entre ses vassaux, de les aider de ses moyens et de ses lumières, de servir encore l'état après l'avoir défendu, en l'enrichissant de nouvelles cultures ; si cet homme enfin.....

GERCY.

C'en est assez, monsieur. Quel autre que mon père pourrois-je reconnoître à ces traits?

M. DE VERNEUIL.

Oui, mon ami, c'est lui-même en effet que je viens de vous peindre. Vous voyez que je ne cherche point à surprendre votre enthousiasme par des peintures exagérées de la vertu. Je ne crains que d'avoir affoibli les traits qui devoient vous représenter dans toute leur énergie cet homme respectable.

C'est le même sang qui coule dans vos veines : qui pourroit vous empêcher de suivre ses pas dans la carrière qu'il vous a tracée? Les sentimens de vénération et d'amitié qu'il a su inspirer à tout ce qu'il y a d'officiers estimables dans notre corps, les disposent en votre faveur à la plus tendre bienveillance. Les souvenirs et les regrets que son départ a laissés dans les premières maisons de la ville, vous en ouvrent l'entrée malgré votre jeunesse. Tout semble se réunir pour vous faciliter vos devoirs, et vous les faire aimer. Ah! Gercy, je vous en conjure, ne tournez pas ces heureux moyens contre vous-même.

GERCY.

Non, monsieur, j'ose vous le promettre. Je puis répondre de moi dans tout ce qui tient à l'honneur; mais je suis jeune, facile, sans expérience. J'ai besoin d'un guide et d'un appui. Ne m'abandonnez pas. Tenez-moi lieu d'un père.

M. DE VERNEUIL.

Vous savez que j'en ai pour vous toute la tendresse. J'ai vu s'éloigner mon meilleur ami. Je sens tous les jours plus vivement sa perte. Que je le retrouve en son fils, ou

plutôt qu'il devienne le mien. Ne vous effrayez point de la différence de nos âges. Elle ne me rendra point un censeur austère de votre conduite. Non, ne le craignez pas. Je veux vous soutenir dans vos travaux, et partager vos plaisirs. Tout me sera facile pour me rapprocher de vous. Venez, Gercy, venez sur mon sein. Embrassez un ami tendre et sincère, que vous trouverez au besoin dans tous les momens, dans toutes les circonstances de votre vie.

GERCY, *muet de joie et de tendresse, se jette dans les bras de M. de Verneuil, qui le serre étroitement contre son cœur.*

M. DE VERNEUIL.

Adieu, Gercy; je vous laisse dans les sentimens que vous m'avez témoignés. Rappelez-vous sans cesse tout ce qui vient de se passer entre nous.

GERCY.

Ah! monsieur, je m'en souviendrai toute ma vie.

M. DE VERNEUIL, *prêt à sortir, et revenant sur ses pas.*

Mais j'oubliois de vous dire que je reçois en ce moment des nouvelles de votre père. Vous savez qu'il m'avoit chargé de veiller

sur votre équipage, et de répondre en son nom à vos fournisseurs. Il m'envoie une lettre-de-change pour les satisfaire. Tenez, la voici, prenez-la.

GERCY.

Moi, monsieur, que je la prenne?

M. DE VERNEUIL.

Oui, Gercy, je le veux. C'est ici une des occasions, où l'amitié peut exercer son empire.

GERCY.

Mais, puisque vous avez bien voulu répondre pour moi de cette somme, vous avez le droit d'en faire vous-même l'emploi.

M. DE VERNEUIL.

Non, mon ami; je suis bien-aise de pouvoir vous donner cette marque de confiance. D'ailleurs, il faut qu'un jeune officier connoisse le prix de tout ce qui convient à son état. Le soin que vous prendrez de vous acquitter avec exactitude, vous donnera de la considération, et deviendra en même-temps pour vous un engagement à n'y manquer jamais. La lettre-de-change est payable à vue. Envoyez-en tout de suite chercher le montant. Moi, je vais de ce pas chez vos four-

nisseurs pour régler leurs mémoires. Vous n'aurez plus qu'à les acquitter.

GERCY.

Il faut me soumettre à tout ce que vous exigez de moi.

M. DE VERNEUIL, *avec amitié.*

Adieu, Gercy.

SCÈNE IV.

GERCY.

Oh ! l'excellent homme ! comme en lui la vertu paroît aimable ! et qu'il sait la rendre facile ! Avec quels ménagemens il m'a repris de ma faute ! Il sembloit, aux expressions de sa tendresse, que je n'eusse jamais été plus digne de son amitié. Et toi, mon père, toi dont il vient de me retracer si vivement la noble image, oui, je veux te ressembler, je veux ressembler à ton ami ! Non, je ne serai pas indigne de vous avoir pris l'un et l'autre pour modèles.

SCÈNE V.

GERCY, GERMAIN.

GERMAIN.

Ah ! mon cher maître, si vous saviez le plaisir que je viens de goûter ! Je voudrois, pour tout ce que je possède au monde, que vous eussiez pu assister à cette scène touchante.

GERCY.

Qu'est-ce donc, Germain ?

GERMAIN.

Ce brave Martial, à qui je viens d'apporter vos deux louis, comme il a paru transporté ! Ce n'étoit point la valeur de la somme qui le touchoit. Oh ! non, monsieur, ne le croyez pas. C'étoit le plaisir de recevoir de vous cette marque d'attachement. Ah ! s'écrioit-il, je n'avois pas attendu ses bienfaits pour l'aimer. N'est-il pas le fils d'un homme pour qui je donnerois ma petite fortune et ma vie ? Elles sont bien à lui-même, s'il en a besoin. Oh ! oui, sans doute, je lui appartiens tout entier, moi et tous les miens encore. Il m'a quitté brusquement, à ces mots, pour courir appeler sa femme et

ses enfans. Il est revenu avec eux ; il leur a montré ce qu'il tenoit du fils de son premier bienfaiteur. Ce n'a pas été sans peine qu'il est venu à bout de leur expliquer l'affaire. Il ne pouvoit parler, tant il étoit oppressé par sa joie. Je l'ai laissé pleurant de tendresse. Mais vous le verrez bientôt : il va venir ; il ne m'a demandé que le temps de s'arranger un peu et de prendre son ancien habit de soldat. Ah ! mon cher maître, non, non, tous les plaisirs où l'on veut vous entraîner, ne vous paroîtront jamais aussi doux que celui d'obliger un brave homme si sensible et si reconnoissant.

GERCY, *avec émotion.*

Oui, Germain, qu'il vienne, je veux le voir. Puisqu'il fut l'objet des bienfaits de mon père, c'en est assez pour me le rendre cher.

GERMAIN.

Oh ! je vous reconnois. Avec le sang qui coule dans vos veines, je n'attendois pas de vous d'autres sentimens. Mais je viens de trouver M. de Verneuil sur l'escalier ; il sortoit de chez vous, sans doute. C'est cet homme-là que vous devez écouter : il n'y a que de bonnes choses à recueillir de sa bouche.

GERCY.

Il vient de me remettre une lettre-de-change qu'il a reçue de mon père, pour payer mon équipage.

GERMAIN.

Ah ! tant-mieux. J'avois ces dettes-là sur le cœur.

GERCY.

Il faut aller de ce pas toucher l'argent chez le banquier.

GERMAIN.

Donnez, monsieur, j'y cours.

GERCY.

Tâche de revenir bien vîte pour prévenir l'arrivée des mémoires. On doit me les présenter aujourd'hui.

GERMAIN.

Je n'aurois pas de jambes, qu'il me viendroit, je crois, des ailes pour ce message. Oh ! mon cher maître, nous voilà maintenant sans inquiétudes. Nous allons arranger toutes nos petites affaires. Reposez-vous sur moi ; je gouvernerai votre bourse avec tant d'économie, que nous serons en état de parer à tout, et de vivre avec plus d'honneur que tous vos camarades au milieu de leurs folles dépenses. Mais je perds ici le

temps à vous marquer ma joie. Donnez, donnez, mon cher maître, je cours chez votre banquier. (*Il prend la lettre-de-change, et sort avec précipitation.*)

SCÈNE VI.

GERCY.

Oui, c'en est fait; ce que je viens de sentir au fond de mon cœur, a décidé ma destinée. J'ai vu de trop près l'abîme affreux où j'allois me précipiter peut-être sans retour. (*Il va prendre un de ses livres.*)

O! vous qui avez fait jusqu'ici le bonheur de ma vie, vous que j'étois sur le point de sacrifier à des plaisirs frivoles et dangereux, je reviens à vous avec joie. Éclairez mon esprit, épurez mon ame. Je vous donne à régler toutes mes pensées et tous mes sentimens. (*Il entend du bruit à la porte.*)

Mais qui vient déjà m'interrompre? C'est Versac. Que me veut cet importun?

SCÈNE VII.

VERSAC, GERCY.

VERSAC.

Eh bien donc, Gersy! comme te voilà tranquille! Il sied fort mal de se faire at-

tendre. Tu ne songes pas que nos camarades s'impatientent? Allons, viens, suis-moi.

GERCY.

Non, Versac; j'ai changé de dessein. Je ne veux pas sortir.

VERSAC.

Comment donc? ne m'en as-tu pas donné ta parole?

GERCY.

Il est vrai. Mais tes importunités me l'ont arrachée dans un moment de foiblesse. J'ai fait mes réflexions dans l'intervalle. Je reste chez moi.

VERSAC.

Tu n'y penses donc pas, Gercy? Je te promets que tu auras du plaisir.

GERCY.

Et si j'en trouve ici davantage?

VERSAC, *d'un air sérieux.*

Écoute donc. Ce n'est pas de ton plaisir seulement qu'il s'agit.

GERCY.

Que veux-tu dire?

VERSAC.

Je croyois n'avoir pas besoin de te l'expliquer.

GERCY.

Mais qu'est-ce donc, enfin ?

VERSAC.

Tu sais bien que tu nous as gagné cette nuit. C'est moi qui ai le plus souffert dans la perte commune : et tu ne dois pas ignorer qu'un homme d'honneur n'a jamais refusé la revanche.

GERCY.

Ah ! j'entends maintenant. C'étoit donc au jeu que tu voulois m'entraîner, sous prétexte de me procurer de l'amusement !

VERSAC.

C'étoit une tournure honnête que j'employois.

GERCY.

Je suis fâché qu'elle te devienne inutile.

VERSAC.

Elle ne le sera pas, je t'en réponds. Je m'en rapporte à toi-même. Tu connois assez les loix de l'honneur.

GERCY.

Je ne vois pas en quoi l'honneur est intéressé dans cette affaire. Est-ce moi qui vous ai sollicité, cette nuit, à jouer ? N'est-ce pas vous au contraire qui m'y avez en quelque sorte forcé, malgré ma répugnance ?

VERSAC.

Qu'importe ? tu as joué, tu as notre argent ; il faut nous donner le moyen de nous racquitter.

GERCY.

Et si je vous gagnois encore, il me faudroit donc jouer toute ma vie ?

VERSAC.

Je ne dis pas cela. Mais nous, si nous t'avions gagné, nous ne t'aurions pas refusé l'occasion de réparer ta perte.

GERCY, *avec fierté.*

Je ne vous l'aurois pas demandée.

VERSAC.

Chacun a sa manière de penser. Il nous la faut, à nous.

GERCY.

Non, non, je sais un moyen plus court. J'ai eu vingt louis de profit. Comme je ne me suis pas mis au jeu pour les gagner, je n'ai pas de regret à m'en défaire : les voici. Je consens volontiers à regarder notre partie comme un badinage. Que chacun de ceux qui ont perdu, reprenne le sien.

VERSAC.

Tu ne sens pas que tu nous insultes par cette proposition ?

GERCY.

Ce n'est surement pas mon dessein. Mais enfin, que faut-il faire ?

VERSAC.

Je te l'ai dit : nous donner notre revanche. Quand tu nous offres d'une autre manière notre argent, tu dois bien savoir que nous ne le prendrons pas. Veux-tu nous laisser croire que tu ne songes qu'à profiter de notre malheur ?

GERCY.

C'en est assez. Je cours vous satisfaire. Mais je dois vous en prévenir. Je n'emporte que les vingt louis que je vous gagne : ne vous attendez pas que je hasarde un écu du mien.

VERSAC.

Nous n'en demandons pas davantage.

GERCY.

Allons. C'est moi qui te presse maintenant de me suivre. Je fais des vœux pour que la fortune vous ait bientôt favorisés.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *portant sous le bras un gros sac d'argent.*

VOICI donc enfin de quoi satisfaire nos fournisseurs ! Ils ne seront pas plus joyeux que moi, de voir solder leurs mémoires. Je n'osois plus passer que la tête basse devant leur porte. C'est eux maintenant qui me feront des courbettes, pour que je leur conserve notre pratique. Mais où est allé mon jeune maître ? Il me sembloit disposé à passer le reste de la journée dans son appartement. Oh ! c'est apparemment M. de Verneuil qu'il sera allé voir. A la bonne-heure : tant qu'il sera avec ce digne officier, je suis tranquille sur son compte. Mais n'est-ce pas Martial que j'apperçois ?

SCÈNE II.

GERMAIN, MARTIAL.

MARTIAL, *qui n'ose avancer au-delà de la porte.*

Oui, c'est moi, Germain. Puis-je entrer ?

GERMAIN.

Pourquoi non, mon ami ? Un brave homme comme toi est fait pour se montrer partout.

MARTIAL.

C'est que je ne suis pas seul. Ma femme et mes enfans attendent sur l'escalier.

GERMAIN.

Comment donc ! cours les chercher tout de suite.

MARTIAL.

Mais sais-tu si ton jeune maître voudra nous recevoir tous à la fois ? J'ai peur que la visite de tant de gens ne l'importune.

GERMAIN.

Que dis-tu ? Au contraire. Plus vous serez, et plus il doit sentir de plaisir à vous voir. Autant de bouches de plus qui le bénissent. Il ne tardera pas à rentre ; et il sera

charmé, je t'assûre, de vous trouver à son retour.

MARTIAL.

Allons ; sur ta parole, je vais chercher ma petite famille.

GERMAIN.

Va, va, mon vieux camarade!

SCÈNE III.

GERMAIN.

Oh! quelle joie pour M. de Gercy, d'apprendre, par notre première lettre, que son fils a bien reçu son protégé! C'est un article dont je me charge! Voici une entrevue qui doit opérer de fort bonnes choses. On ne peut jamais assez mettre d'honnêtes gens en présence de la jeunesse. Rien ne lui inspire un plus vif desir de leur ressembler. Mon jeune maître y est porté par son heureux naturel; mais la vue du brave Martial et de sa famille, doit l'enflammer encore davantage. Ah! leur reconnoissance est si vive, si tendre et si douce, qu'elle feroit aimer le bien à l'homme le plus méchant!

SCÈNE IV.

MARTIAL, sa femme, ses enfans, GERMAIN.

GERMAIN.

Entrez, madame; entrez, mes chers enfans. Vous êtes ici chez vos amis.

La femme de MARTIAL.

Ah ! M. Germain, vous avez bien de la bonté !

MARTIAL.

Nous ne sommes pas si honorablement reçus chez les autres officiers de la garnison.

La femme de MARTIAL.

Oui, ils nous méprisent, parce que mon mari n'étoit qu'un soldat.

GERMAIN.

Tant-pis pour eux. Un vétéran comme lui est l'égal de tous les militaires; pourvu qu'ils soient gens d'honneur toutefois; car autrement, votre mari est de cent piques au-dessus.

MARTIAL.

O ! mon brave Germain, on voit bien que tu as pris la manière de penser de M. de Gercy.

GERMAIN.

Il est vrai ; je me fais honneur de partager tous les sentimens de mon ancien maître.

MARTIAL.

Ah ! quel homme c'étoit ! et que tu es heureux de pouvoir répondre à son attachement ! Il sait que tu lui as sacrifié ton repos pour suivre son fils. Il ne peut penser à toi, que le souvenir de ta reconnoissance ne se présente aussi-tôt à son esprit. Mais moi, qu'ai-je fait encore pour lui prouver combien je l'aime ? Hélas ! il ne m'est attaché que par ses propres bienfaits.

GERMAIN.

N'est-ce donc rien que cela ? Il sait que tu ne les aurois pas acceptés d'un autre. Le voilà payé.

MARTIAL.

Oh non ! il ne l'est pas. Il ne connoît pas assez peut-être tout ce que je serois prêt à faire pour lui.

GERMAIN.

Tu lui fais injure, Martial. Je te réponds, moi, qu'il en est sûr, comme s'il l'avoit éprouvé.

MARTIAL.

Allons, voilà qui me console. Hélas !

sans ce digne homme, que serois-je devenu? Forcé de renoncer au service, le corps épuisé de sang, et déchiré de blessures, aurois-je pu, à mon âge, prendre un nouveau métier? J'aurois donc été réduit à mendier mon pain! Cette seule idée me fait encore frémir. M. de Gercy vint à moi, avant que j'eusse même pensé à implorer ses secours. C'est lui qui me fit les avances nécessaires pour établir mon petit commerce. Il m'a depuis recommandé à tous ses amis : il a fait mon mariage : graces à lui, je me vois une femme que j'aime, des enfans qui viennent tous à bien. Mes affaires sont dans le meilleur état. Il semble que sa protection ait attiré sur moi toutes les graces du ciel. Ah! que le ciel le lui rende dans ses enfans! . . .

GERMAIN.

Tes vœux sont déja remplis. Mon jeune maître est plein de sentimens honnêtes, et je te garantis qu'il sera comme son père.

MARTIAL.

Il ne manqueroit donc plus rien à mon bonheur. Voici mon fils aîné, que je destine à servir quelques années sous lui. Lorsque M. de Gercy me fit l'honneur de le nom-

mer: « Martial, me dit-il, nous sommes de vieux amis; je veux que nos enfans le soient à leur tour. » Ah! il ne tiendra pas à moi que cela n'arrive. Depuis que le jeune M. de Gercy est au régiment, je mène tous les jours mon fils à la parade pour le lui montrer. Je l'y ai conduit encore ce matin. J'ai été bien inquiet de ne pas voir ton maître dans le bataillon; et j'accourois ici pour savoir s'il étoit malade, lorsque tu es venu chez moi m'apporter ce petit cadeau de sa part. Graces au ciel, je suis bien au-dessus du besoin d'une pareille somme. Mais ce don me venoit de son cœur, et je l'ai reçu avec joie. Il me sieroit bien mal de le refuser, lorsque je dois à son père tout ce que je suis. Ce seroit dire que je dédaigne à présent ses secours. Oh! non, non, je n'ai plus rien à faire, que de me laisser accabler de ses graces. Plus il sait que je suis à mon aise, et moins je dois rougir d'accepter ce qu'il me donne. Que ne sait-il aussi dans quel sentiment je le reçois!

GERMAIN.

Va, sois tranquille: s'il ne le sentoit pas de lui-même, ce n'est pas moi qui le lui laisserois ignorer.

MARTIAL.

Ah ! je te remercie. Mais cependant, mon ami, ton maître est jeune. Il ne connoît pas encore assez le prix de l'argent. Je pouvois recevoir sans inquiétude les présens de son père, parce que je savois l'ordre qu'il mettoit dans ses dépenses, et que ce qu'il me donnoit, étoit de son superflu. Mais à l'âge de ton jeune maître, on n'en connoît pas. Toutes les petites fantaisies paroissent des besoins. Je serois au désespoir, si, pour avoir écouté un premier sentiment de générosité, il s'étoit imposé pour moi quelque privation, dont il pût avoir du regret.

GERMAIN.

Non, non; calme tes scrupules. Il ne pouvoit employer d'une autre manière cette petite somme. Elle ne le gêne point. Jamais nous n'avons eté si bien en fonds. Il nous est venu ce matin de l'argent, que voici, pour payer son équipage. D'ailleurs il faut dire, à sa louange, qu'il n'est personne dont la conduite ait été, jusqu'à ce jour, aussi rangée que la sienne.

MARTIAL.

Ah ! tant-mieux, tant-mieux. Il seroit bientôt perdu, s'il prenoit, comme les

autres jeunes officiers, le goût de la dépense, et sur-tout celui du jeu. Combien j'en ai vu se pervertir par cette funeste passion !

GERMAIN.

Va ! ne crains rien. Il en est plus loin que jamais, depuis l'entretien qu'il vient d'avoir tout-à-l'heure sur ce sujet avec M. de Verneuil.

MARTIAL, *avec joie.*

Est-il bien vrai, Germain ?

GERMAIN.

Oui, sans doute ; et je ne crains pas de te le garantir.

MARTIAL.

O mon ami ! si tu savois quel bien tu me fais par ces paroles ! J'en atteste le ciel ! mes propres enfans ne me sont pas plus chers que ceux de mon digne bienfaiteur. Je me suis accoutumé à les confondre ensemble dans ma pensée. Si ton jeune maître avoit eu une mauvaise conduite, il m'auroit fait mourir de chagrin. Mais quand je le vois digne du sang qui l'a fait naître, je sens toute la joie de son père, et la mienne encore. Ah ! qu'il vienne, qu'il vienne !

j'ai besoin de le voir. Il faut que je lui dise combien je suis heureux de ses vertus.

GERMAIN.

J'entends, ce me semble, du bruit sur l'escalier.

MARTIAL.

Oh ! c'est lui, c'est lui, mon cœur me le dit. Allons, ma femme; allons, mes enfans. C'est le fils de notre dieu tutélaire. Je donne tout mon amour, pour aujourd'hui, à celui qui lui témoignera le mieux son respect et sa tendresse. (*Martial, sa femme et ses enfans s'avancent précipitamment vers la porte au-devant de Gercy, pour le recevoir.*)

SCÈNE V.

GERCY, GERMAIN, MARTIAL, sa femme et ses enfans.

GERCY, *entrant d'un air égaré, et le chapeau enfoncé sur les yeux.*

O CIEL ! où fuir ? où me cacher ?

GERMAIN.

Qu'est-ce donc, mon cher maître ? D'où vient le trouble où je vous vois ?

GERCY, *brusquement.*

Laisse-moi, laisse-moi. Tes questions m'importunent.

MARTIAL.

O mon cher monsieur! je vous en conjure, dites-nous ce que vous avez. Vous nous portez là mort dans le cœur, par l'effroi de la situation où vous êtes.

GERCY, *durement, à Martial.*

Que faites-vous ici?

GERMAIN.

Comment, monsieur? vous brusquez ce brave homme?

GERCY.

Oh! non, non, Martial, daigne me pardonner; mais ta présence m'accable. Je ne mérite pas de paroître devant d'honnêtes gens. Il ne me faut plus devant les yeux que des monstres comme moi.

LA femme de MARTIAL.

O ciel! que vous est-il donc arrivé?

GERCY.

Ne me demandez point ce que je voudrois me cacher à moi-même. Que ne puis-je me dérober à la nature entière! Je ne lui dois inspirer maintenant que de l'horreur.

MARTIAL.

Qui? vous, monsieur? Non, je vous connois. Cela n'est pas possible. Jamais le fils d'un homme tel que M. de Gercy....

GERCY.

N'achève point. Ton estime comble mon opprobre. Tu vois un malheureux indigne du jour. La probité, l'honneur, la conscience et la nature, tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, il ne m'a fallu qu'une heure pour le violer, et pour devenir le plus vil des hommes.

GERMAIN.

Quoi! monsieur de Gercy....

GERCY.

Ah! ne m'appelle plus de ce nom que je déshonore. O ciel! plonger dans l'embarras un digne ami, ou enfoncer le couteau dans le cœur de mon père! Ce n'est plus qu'à cette horrible alternative que je suis réduit.

GERMAIN.

Qu'ai-je entendu? Vous dont j'exaltois en ce même instant la sagesse devant ces braves gens, vous auriez été capable....

GERCY.

Oui, Germain, accable-moi de reproches. Je ne suis pas même digne d'inspirer la pitié. Les barbares! Je ne demandois qu'à leur rendre ce que je leur avois gagné sans le vouloir. J'implorois contre moi la fortune pour me débarrasser plus promptement d'un

gain qui m'importunoit, et que je méprisois. Elle n'a que trop bien servi mes vœux, la cruelle ! Enveloppé de tous les côtés à-la-fois, embarrassé dans leurs enjeux compliqués, ma tête s'est perdue; et je me suis vu dépouillé, non-seulement de tout ce que j'avois, mais encore de cette somme qui devoit m'être si sacrée. Cours, Germain, porte cet argent à Versac. Que ses complices et lui se partagent leur proie.

GERMAIN.

Qu'osez-vous dire, monsieur? Cet argent est-il à vous, pour en disposer?

GERCY.

Je ne le sais que trop, malheureux que je suis ! Mais hâte-toi de m'obéir. Profite de mon égarement pour exécuter mes ordres. N'attends pas que ma raison soit revenue, pour me contraindre à les désavouer.

GERMAIN.

Non, monsieur, n'y comptez pas. Ma fidélité même m'oblige de vous désobéir. Cet argent n'est qu'un dépôt entre vos mains. Il vous a été remis par M. de Verneuil pour satisfaire à des engagemens dont il répond. Et vous iriez trahir sa confiance pour de perfides joueurs?

GERCY.

Et que veux-tu que je devienne ? Ne sais-tu pas combien les dettes du jeu sont sacrées entre nous ? O loix funestes, qu'un faux honneur m'impose !

GERMAIN.

Ne les accusez pas, monsieur. Il ne faut vous en prendre qu'à vous seul. Ces loix étoient établies pour vous empêcher de risquer au-delà de ce que vous pouviez perdre. Vous le savez mieux que moi-même. Voilà ce qu'il falloit entendre dans votre cœur, au lieu de vous exposer à vous avilir par d'indignes regrets.

La femme de MARTIAL.

O monsieur Germain ! vous voyez son désespoir. Ne l'accablez pas, je vous en supplie.

MARTIAL.

Oui, ma femme a raison. Nous n'avons pas de temps à perdre en vains reproches. Il faut agir, et non se désoler.

GERCY.

Hélas ! et que puis-je faire ?

MARTIAL.

Ce n'est pas vous, monsieur. Vos engagemens ne regardent plus que moi seul.

GERCY.

Quoi ! tu voudrois....

MARTIAL.

Quand mon sang est à vous, ma petite fortune vaut-elle qu'on en parle ?

GERCY.

Ah ! que dis-tu, Martial ? Non, non, je te défends....

MARTIAL.

Vous avez perdu tous vos droits ; et moi, je viens d'acquérir tous les miens.

GERCY.

De quels droits oses-tu parler ?

MARTIAL.

De ceux que me donnent les innombrables bienfaits qu'a répandus sur moi votre père, et ce que vous-même vous avez fait pour moi ce matin.

GERCY.

A quelle nouvelle humiliation je me vois réduit !

MARTIAL.

Que parlez-vous d'humiliation ? Je devois donc me tenir humilié des secours de votre père ? Ah ! bien loin d'en rougir, j'étois fier au contraire de les recevoir, parce que je m'honorois de son amitié. Mon cœur me

disoit que je pourrois quelque jour lui en témoigner ma reconnoissance. Cette occasion est venue; et je ne la céderois pas au prix de mon sang.

GERCY.

O! digne Martial! Et que prétends-tu faire?

MARTIAL.

Il ne vous convient pas de l'apprendre. Vous ne le saurez que lorsque tous vos embarras seront finis.

GERCY.

Ne suis-je donc pas assez dégradé? Veux-tu me faire perdre jusqu'au dernier sentiment d'honneur?

MARTIAL.

L'honneur, monsieur? Ce n'est pas à un vieux soldat qu'on peut en apprendre les loix. Le vôtre ne m'est pas moins cher que le mien; et je saurai nous le conserver à tous deux.

GERCY.

Ah! je t'en conjure: laisse-moi supporter tout le poids de mon crime. Je ne mérite que trop d'en être accablé.

MARTIAL.

Et moi donc, que ne mériterois-je pas

en vous abandonnant de sang-froid ? Je connois un nom pour votre faute : je n'en connoîtrois pas pour mon indignité.

GERCY.

Homme généreux, mais cruel, que me demandes-tu ?

MARTIAL.

Rien, rien, pas même votre aveu. Je n'en ai pas besoin, et je dois vous servir malgré vous. Les momens sont trop chers. Il faut empêcher que cette affaire n'éclate, ou vous êtes perdu. Passez un moment dans ce cabinet pour y recueillir vos esprits, tandis que nous allons ici, prendre des mesures pour vous sauver. (*Il entraîne Gercy vers le cabinet, l'y fait entrer, et tire la porte après lui.*)

SCÈNE VI.

MARTIAL, sa femme, ses enfans, GERMAIN.

MARTIAL.

Ma femme, mes chers enfans, écoutez-moi. Vous voyez la situation affreuse où se trouve le jeune M. de Gercy. Vous êtes-vous bien pénétrés de tout ce que nous devons à son père ? Sentez-vous quelle eût été

ma destinée sans ses bienfaits ? Si j'ai pu jusqu'à présent vous mettre à l'abri du besoin ; si j'ai pu vous procurer des secours dans vos maladies ; si j'ai pu fournir aux dépenses de votre éducation, c'est à lui seul que j'en suis redevable. Eh bien ! ce digne homme va mourir de douleur, s'il apprend ce qui vient d'arriver à son fils. En lui en dérobant la connoissance, il ne tient qu'à nous de lui conserver la vie, comme il nous l'a conservée. Nous n'avons qu'à choisir ; ou d'être ingrats, pour sauver une petite aisance, que le ciel nous retireroit bientôt dans sa malédiction ; ou de faire notre devoir, en la sacrifiant de nous-mêmes. Je pourrois prendre mon parti sans vous consulter. Je pourrois juger tout seul, s'il faut donner ou la vie ou la mort à notre bienfaiteur. J'aime mieux vous en abandonner le jugement. Mais songez aussi que c'est de ma vie ou de ma mort que vous allez décider !

LA femme de MARTIAL.

O mon ami ! peux-tu douter de ma résolution ?

MARTIAL.

Et vous, mes enfans ? et vous ?

LES ENFANS.

O mon papa ! plutôt souffrir, plutôt mourir, que d'être méchans.

MARTIAL.

Je n'attendois pas d'autres sentimens de ma famille ; et je vous en aime plus que jamais. Allez, mes amis, allez attendre à la maison que je puisse vous exprimer toute ma tendresse.

SCÈNE VII.

MARTIAL, GERMAIN.

GERMAIN.

O mon cher Martial ! l'admiration où je suis de ta générosité, vient de tenir jusqu'à présent ma langue enchaînée dans le silence. Mais non, je ne puis le souffrir ; il ne faut pas que la faute de mon maître te coûte le bien de tes enfans.

MARTIAL.

Qu'appelles-tu, leur bien ? Il n'est ni à eux, ni à moi. Il appartient toujours à mon bienfaiteur ; et c'est à lui que je le rends dans la personne de son fils.

GERMAIN.

Toi, qui es un si bon père, ne songes-tu pas que tu te dois d'abord à ta famille ?

MARTIAL.

M. de Gercy n'avoit-il pas la sienne, lorsque j'ai reçu ses bienfaits ?

GERMAIN.

Quoi ! tu perdrois dans un moment le fruit de dix années de travail et d'économie ?

MARTIAL.

Il me seroit bien plus affreux de perdre le fruit de cinquante ans d'honneur.

GERMAIN.

Je connois l'honneur comme toi ; et c'est peut-être t'exagérer à toi-même ce qu'il te demande.

MARTIAL.

Ecoute, Germain ; ne crois pas que je me laisse emporter à l'orgueil de m'acquitter d'une manière éclatante envers M. de Gercy. Ah ! je l'aime trop pour ne pas lui sacrifier jusques à mon amour-propre. Le sang-froid, qui est le partage d'un vieux guerrier, m'a laissé voir, d'un coup-d'œil, cette affaire dans toutes ses suites. Pour peu qu'elle éclate, ton jeune maître perd tout-à-coup l'estime qu'il avoit acquise, et

celle qu'un jour il doit mériter. Sa faute, qui tient à la noblesse même de ses sentimens, ne sera envisagée dans le monde que comme l'action d'un joueur forcené. Flétri par la honte, et croyant n'avoir plus rien à perdre, il se plongera dans tous les excès de ses camarades pour éviter leurs railleries, ou s'engagera dans mille querelles pour les repousser. Et si cette aventure alloit jusqu'aux oreilles de son père! O Germain! toi qui le connois, conçois-tu quelle seroit sa douleur? Au lieu des espérances qu'il a fondées sur son fils pour l'illustration de sa famille, il ne verroit plus en lui que sa ruine et son opprobre. Et moi, qui n'existe que par ses graces, je le livrerois à ce désespoir! Non, non, mon ami; la misère, la mort, rien ne peut m'effrayer autant qu'une si horrible perspective.

GERMAIN.

Oui, sans doute, Martial; il faut lui épargner cette désolation. Mais M. de Verneuil. . . . . .

MARTIAL.

Ah! Germain, qu'il ignore aussi toute cette affaire. Ton jeune maître en a de trop

justes reproches à craindre, pour que je l'expose à sa sévérité.

GERMAIN.

Tu ne le connois pas. S'il est sévère pour lui-même, il n'a pour les autres que de l'indulgence et de la douceur.

MARTIAL.

N'importe. Il n'est pas père, comme moi. Comment sauroit-il ce qu'on doit pardonner à l'imprudence de la jeunesse?

GERMAIN.

Tu peux du moins le lui faire sentir. Va le trouver, Martial, et....

MARTIAL.

Qu'ai-je besoin de lui, lorsque je peux agir par moi-même? Si je voyois ton maître roulant dans un abîme, irois-je chercher M. de Verneuil pour le sauver?

GERMAIN.

Il est plus en état de faire ce sacrifice.

MARTIAL.

Il ne le doit pas autant que moi.

GERMAIN.

Mais, tu le sais, il en a contracté l'engagement.

MARTIAL.

J'en ai un plus ancien et plus sacré. Il

n'a répondu que sur sa bourse; et moi, j'offre tous les jours dans mon cœur à M. de Gercy, moi, mes enfans, mon sang et ma vie, tout ce que j'ai, tout ce que je suis. Voilà les garants de ma reconnoissance : voilà le gage d'une dette bien plus sacrée; et je veux l'acquitter. Va, Germain, va rejoindre ton maître. Craignons de le laisser tomber dans le désespoir. Sensible, comme il l'est, à l'honneur, cette première faute lui sera une leçon éternelle. Elle vaut mieux peut-être pour lui, que dix ans de sagesse sans épreuve. Adieu, Germain; je prends cet argent. Ses dettes du jeu vont être payées, et je sais comment satisfaire à tous ses autres créanciers. (*Germain veut lui répondre. Martial ne lui en donne pas le temps, et il sort. Germain lève les bras au ciel, et passe dans le cabinet où est son maître.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERCY, GERMAIN.

GERCY *sort de son cabinet, et s'avance une lettre à la main.*

OUI, c'en est fait, ma résolution est prise ; et cette lettre apprendra tout à mon père.

GERMAIN.

Oh ! monsieur, quel coup affreux vous allez lui porter !

GERCY.

Mon cœur en est déchiré d'avance ; mais l'honneur me dit qu'il ne me reste plus d'autre parti.

GERMAIN.

Hélas ! il est bien cruel !

GERCY.

Eh ! qui le sent mieux que moi ? Je n'aurai pas un moment de repos jusqu'au départ de cette lettre funeste. Mes inquié-

tudes et mes remords la suivront vers la maison paternelle. Et quel moment que celui où je me dirai : C'est à présent qu'elle arrive dans ma famille, pour y porter la désolation !

GERMAIN.

Je ne puis moi-même en soutenir la pensée.

GERCY.

Je me représente les domestiques se disputant à qui recevra le premier cet écrit des mains du courier, pour le présenter à mon père ; ce père tendre se refusant de goûter tout seul la joie qu'il s'en promet, et courant la partager avec sa femme et ses enfans. Déjà la famille entière est rassemblée dans la salle du château. Tous, le cœur palpitant, le plaisir dans les yeux et le sourire sur les lèvres, attendent en silence les chères nouvelles. La lettre fatale est déployée ; on en commence la lecture, et bientôt toute cette joie est changée en consternation. Ce fils, ce frère adoré n'est plus qu'un objet de mépris et d'horreur. Les domestiques se dispersent, mes sœurs pâlissent, ma mère s'évanouit ; mon père, indigné, déchire la lettre, et la malédiction

échappe peut-être de sa bouche... Non, Germain, jamais ce tableau ne s'effacera de mon esprit, ni dans la veille, ni dans le sommeil.

GERMAIN.

Oh ! monsieur, je vous en conjure, ne vous livrez pas ainsi au désespoir. M. de Gercy se souviendra toujours qu'il est votre père.

GERCY.

N'ai-je pas oublié que j'étois son fils ?

GERMAIN.

Votre repentir et sa tendresse vous auront bientôt rendus l'un à l'autre.

GERCY.

Oh ! si je pouvois concevoir cette espérance ! Oui, mon père, en voyant ma faute, tu verras du moins mes regrets ; tu verras ma confiance en ton amour. J'aurai fidèlement observé la promesse que je te fis en nous séparant, de t'instruire, sans réserve, de toute ma conduite. Je me serai livré à tes reproches, plutôt que de mettre dans l'embarras ton ami le plus cher, ou l'homme généreux que tu as comblé de tes bienfaits.

GERMAIN.

Mais, monsieur, si Martial avoit déjà exécuté son projet! J'ai fait ce que j'ai pu pour l'en détourner; je l'ai trouvé inébranlable, et peut-être....

GERCY, *avec feu.*

Cours le trouver. Je crains qu'il n'ait pris pour un aveu l'irrésolution où j'étois dans mon égarement. Dis-lui qu'il me causeroit la peine la plus sensible, s'il s'obstinoit davantage à vouloir se perdre, pour me sauver une honte que j'ai méritée.

GERMAIN.

Oui, monsieur, j'y vole.

GERCY.

Fais-lui bien sentir que sa reconnoissance n'en est pas moins satisfaite envers son bienfaiteur, et que ma lettre est pleine de tous les sentimens qu'il a fait éclater. Je devois sans doute cette consolation à mon père pour tous les chagrins que je lui cause. S'il a le malheur d'avoir à se plaindre de son fils, qu'il apprenne en même-temps qu'il lui reste encore des amis qui sacrifieroient tout à la crainte de lui causer la moindre douleur. Cette peinture des sentimens du brave Martial, je l'ai vivement

tracée ; et mon père, en m'en voyant si bien pénétré, sentira peut-être que je n'ai pu porter une atteinte à son cœur, qu'en m'oubliant moi-même.

GERMAIN.

Oh ! mon cher maître ! qui ne seroit touché de vos regrets ? Je ne sais plus si cette lettre ne causera pas à M. de Gercy autant de joie que de chagrin. Je cours parler à Martial, et je reviens tout de suite auprès de vous.

SCÈNE II.

GERCY.

O MOMENT funeste ! mes créanciers vont venir. Qu'aurai-je à leur répondre ? Ils doivent maintenant savoir que j'ai reçu de l'argent pour les satisfaire. Il faudra donc leur avouer le coupable usage que j'en ai fait, et solliciter un répit, qu'ils me refuseront peut-être, ou qu'ils ne m'accorderont qu'avec mépris. Dans quelle affreuse situation me suis-je plongé par une seule erreur ! Je me suis ôté jusqu'au droit de recourir à l'amitié de M. de Verneuil. De quel front oserois-je me présenter devant lui, après avoir si indignement abusé de sa noble con-

fiance ? Qui sait même s'il pourroit me donner les secours que j'irois implorer ? Ah ! il connoissoit trop bien mon père, pour avoir cru devoir se tenir prêt à remplir sa garantie ! Pourquoi faut-il qu'il ait aussi daigné se fier à moi ?

SCÈNE III.

GERCY, VERSAC.

VERSAC.

Comment donc, Gercy ! je viens te faire compliment sur ton exactitude. Il y a plaisir de jouer avec toi. On n'attend pas après son argent.

GERCY.

Puisque vous l'avez reçu, monsieur, que me voulez-vous encore ?

VERSAC.

Te faire une visite d'amitié.

GERCY, *sèchement.*

C'est beaucoup d'honneur pour moi, et je ne l'attendois pas assurément.

VERSAC.

Est-ce que tu es fâché ? Je te croyois plus ferme pour soutenir un moment de mauvaise fortune. Tout est oublié après le jeu ;

et l'on n'en reste pas moins bons amis qu'auparavant.

GERCY.

Mais auparavant, notre liaison n'étoit pas, je crois, bien intime.

VERSAC.

Voici une occasion qui peut la resserrer. C'est une folie de se rebuter pour un caprice du sort. Une autre fois tu seras plus heureux, et tu pourras aisément réparer tes pertes. Nous ne sommes pas si rétifs que toi; et nous te donnerons ta revanche, aussi-tôt que tu auras reçu de l'argent, ou aujourd'hui même, s'il t'en reste encore.

GERCY.

Non, non, je vous en tiens quittes, et je ne vous la demanderai jamais.

VERSAC.

Mais tant-pis. Voilà le mal. J'ai commencé, comme toi, par perdre quelque chose; et j'aurois été bien dupe de m'en tenir à ce premier essai.

GERCY.

Le mien me suffit.

VERSAC.

Je te passe cette idée dans un premier mouvement d'humeur. Mais j'espère qu'un

peu de réflexion te rendra bientôt plus avisé. C'est comme si un général se retiroit pour avoir eu quelque désavantage dans une escarmouche, tandis qu'il peut encore tenir la campagne.

GERCY, *d'un air d'ironie.*

La comparaison est tout-à-fait exacte.

VERSAC.

Beaucoup plus que tu ne penses.

GERCY.

Vous regardez apparemment le jeu, comme de notre métier, autant que la guerre?

VERSAC.

Il en est au moins l'image. C'est une école où l'on peut apprendre comment il faut tantôt serrer de près son ennemi, tantôt se replier sur soi-même; exagérer tour-à-tour ses forces et les dissimuler; céder un petit terrein, pour en reprendre davantage; avoir l'air d'offrir le combat, lorsque l'on songe à la retraite; et ne livrer enfin bataille, qu'avec la certitude de la victoire.

GERCY.

Voilà un détail fort savant: vous n'y avez oublié que les embuscades.

VERSAC.

Écoute donc: elles ont aussi leur mérite.

GERCY.

Je ne vois désormais rien de mieux à faire pour nos rois, que d'aller prendre leurs généraux autour d'un tapis verd. Cela doit vous donner des espérances pour votre avancement.

VERSAC.

J'aime à voir que tu sais manier la plaisanterie.

GERCY.

Elle pourroit aller trop loin. Je me borne à vous dire encore sur le même ton, que vous me paroissez un ennemi beaucoup trop redoutable; et que toute mon étude, à l'avenir, sera de veiller sur mes possessions, sans prétendre jamais rien empiéter sur les vôtres, ni même songer à regagner celles que j'ai perdues.

VERSAC.

Va, va, l'esprit de conquête ne manquera pas de te venir, avec les renforts que tu attends. (*La porte de l'antichambre s'ouvre, et l'on y voit paroître M. Dubois, M. Denis et M. Dupré, qui n'osent encore s'avancer.*)

VERSAC, *les appercevant.*

Mais, j'apperçois un parti ennemi, qui

s'avance pour te piller. C'est mon devoir de t'aider à repousser ses attaques.

GERCY.

Parlez mieux, s'il vous plaît, de ces honnêtes gens. J'ai des affaires à régler avec eux, et je serois bien-aise d'être seul.

VERSAC.

Non, non, je ne te quitte pas: je veux t'apprendre à te débarrasser de ces importuns.

GERCY.

Vous êtes trop bon, M. de Versac: je ne vous charge pas de ce soin.

VERSAC.

Tu as beau dire. Il faut apprendre à vivre à ces coquins. C'est eux qui nous ruinent. Comme si notre argent n'étoit pas à nous pour nous divertir, tandis que nous avons des parens pour payer nos mémoires!

SCÈNE IV.

GERCY, VERSAC, M. DUBOIS, M. DENIS et M. DUPRÉ.

VERSAC, *s'avançant vers eux, malgré Gercy qui le retient.*

Eh bien! messieurs, que voulez-vous? A peine avez-vous livré vos dernières four-

nitures, et vous voilà déjà prêts à nous rompre la tête de vos importunités!

M. DUBOIS.

Nous n'avons pas affaire à vous, monsieur, Dieu merci.

VERSAC.

Qu'entendez-vous par-là? Est-ce que vous n'avez pas été payés de tout ce que vous m'avez fourni?

M. DENIS.

Ce n'a pas été sans avoir attendu assez long-temps.

VERSAC.

Vous êtes faits pour cela.

M. DUPRÉ.

Nous n'avons pas cette crainte avec M. de Gercy. Il est aussi exact que son digne père. M. de Verneuil vient de régler nos mémoires; et il nous a prévenu que nous pouvions en venir recevoir le montant.

GERCY, *avec embarras.*

Vous me voyez au désespoir, messieurs. Mais dans ce moment, par malheur....

M. DENIS.

Eh bien?....

GERCY.

Il me seroit impossible de vous satisfaire.

M. DUBOIS.

Et pourquoi donc ? M. de Verneuil ne vous a-t-il pas remis ce matin une lettre-de-change ?

GERCY.

Il est vrai.

M. DUBOIS.

Est-ce que vous ne l'avez pas encore envoyé recevoir ?

GERCY.

Je vous demande pardon.

M. DUBOIS.

On a donc refusé de l'acquitter ?

GERCY.

Elle a été payée tout de suite.

M. DUBOIS.

En ce cas, qu'est-ce qui vous empêche de nous payer nous-mêmes ?

VERSAC.

Mais voilà des gens bien curieux !

GERCY.

Non, monsieur de Versac, leurs questions sont justes ; je dois y satisfaire ; et quelque honte qu'il m'en coûte, je n'aurai d'autre réponse que la vérité. Oui, messieurs, cette lettre-de-change vous étoit des-

tinée ; et je suis assez malheureux pour en avoir fait l'usage le plus criminel.

M. DENIS.

Quoi ! monsieur, vous l'auriez perdue au jeu ?

GERCY.

Je ne puis en disconvenir. En jouant hier pour la première fois au Pharaon, j'avois gagné quelques louis à monsieur de Versac et à ses amis. Ils m'ont demandé ce matin leur revanche. Mon dessein n'étoit pas de hasarder cette somme. Elle étoit restée entre les mains de mon valet-de-chambre. La fureur du jeu m'a emporté malgré moi, et je l'ai perdue sur ma parole.

M. DUBOIS.

Qu'importe, monsieur ? Vous nous deviez au moins la préférence pour le paiement.

VERSAC.

Doucement, s'il vous plaît ! Si vous aviez été un peu mieux élevés, vous sauriez que les dettes d'honneur, telles que celles du jeu, doivent toujours être payées les premières.

M. DENIS, *à Gercy.*

Mais puisque M. de Versac est un de

ceux qui vous ont gagné, et qu'il est de vos amis, ne pourroit-il pas attendre quelque temps, et vous laisser solder nos mémoires ?

VERSAC.

Voilà une fort belle idée, en vérité ! Je ne payerois pas avec cet argent mes propres dettes ; et vous voulez que je paye les siennes ? Allons donc, vous n'y pensez pas !

M. DUBOIS.

Je me doutois de la réponse. Dans le temps même où monsieur de Versac étoit cousu d'or, n'avons-nous pas été obligés d'avoir recours à son père pour être payés ?

VERSAC.

Eh bien ! que ne vous adressez-vous de même au père de Gercy ?

GERCY.

Cette démarche seroit inutile, messieurs. Je viens de lui écrire, pour l'instruire de ma faute. Le courier part demain. Je ne vous demande que d'attendre son retour.

M. DUPRÉ.

A quoi bon ce délai ? Puisque monsieur de Verneuil a répondu pour vous, il nous payera sur-le-champ.

GERCY.

Oh ! messieurs, je vous en conjure, ne vous adressez point à lui. Je serois trop honteux, qu'il fût obligé de remplir un engagement qu'il n'a contracté que par une juste confiance en mon père, et dont j'ai si criminellement abusé.

M. DUBOIS.

Que voulez-vous, monsieur? Nous avons pris nous-mêmes des engagemens sur sa parole. Nous aurons demain à payer, et nous avons compté sur cette rentrée.

GERCY.

O messieurs ! voulez-vous me réduire au désespoir ?

M. DUBOIS.

Nous en sommes bien fâchés ; mais monsieur de Verneuil pourroit nous faire le reproche de ne l'avoir pas averti. Il pourroit se croire libre à notre égard ; ou du moins, croyant la dette acquittée, il pourroit disposer d'une autre manière de la somme qu'il auroit mise en réserve pour nous payer à votre défaut. Il ne faut pas compromettre notre créance ; et d'ailleurs, je vous l'ai dit, nous sommes pressés, et nous ne pouvons pas attendre.

GERCY.

Quoi ! vous seriez assez cruels ! et je me serois abaissé vainement à vous supplier !

VERSAC.

En vérité, j'admire ta patience, Gercy. Tu es trop bon. Il nous faut jeter ces drôles-là par la fenêtre.

M. DUBOIS.

Que dites-vous, monsieur ? et de quel droit osez-vous nous insulter ?

GERCY.

Monsieur de Versac, vous devriez considérer que vous êtes chez moi, et que vous n'y devez offenser personne.

VERSAC.

Tu crois donc, par des ménagemens, obtenir quelque chose de leur dureté ?

GERCY.

Non, monsieur, je ne leur demande plus rien. Ils sont libres d'user de tous leurs droits. Mais ni vous, ni moi, n'avons celui de leur faire des outrages.

VERSAC.

C'est bien avec ces gens-là qu'il faut se piquer de délicatesse ! Si ce n'étoit à ta considération, je leur aurois déjà coupé les oreilles.

M. DUBOIS.

Je ne m'épouvante point de cette bravade. Mais elle ne restera pas impunie; et je vais, de ce pas, en porter mes plaintes à votre colonel.

VERSAC.

Eh bien ! allez.

GERCY.

Eh ! messieurs, que prétendez-vous faire ?

M. DUBOIS.

Nous n'avons déjà que trop supporté ses hauteurs. Si nous étions encore insensibles à cet affront, nous en recevrions tous les jours de pareils de ses camarades. Il faut qu'ils apprennent s'ils doivent traiter avec indignité des gens qui n'ont d'autre tort que de leur avoir fait des avances. (*A M. Denis et à M. Dupré.*) Venez, messieurs, suivez-moi.

M. DENIS.

Oui ! allons chez le colonel.

M. DUPRÉ.

C'est un homme de bien, qui saura nous faire rendre justice. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

GERCY, VERSAC.

GERCY.

Félicitez-vous, M. de Versac! Vous devez être bien satisfait de vous-même! C'étoit peu de m'avoir mis dans la nécessité de commettre une action honteuse. Graces à vos soins, elle va recevoir toute la publicité que vous lui avez souhaitée.

VERSAC.

Est-ce qu'il faut s'épouvanter pour un peu de bruit? Il sembleroit, à t'entendre, que cela ne fût jamais arrivé qu'à toi seul. Regarde la moitié de nos camarades!

GERCY.

Je ne croyois pas mériter d'être jamais associé à leur renommée.

VERSAC.

Il ne tiendroit qu'à moi de te faire, au nom du corps, une querelle sur cette épigramme. Mais je veux t'apprendre, par mon exemple, comment il faut savoir se mettre au-dessus de tous les propos.

GERCY.

Non, monsieur, gardez vos leçons, je

m'en reconnois indigne. Je vous avois déjà témoigné que je désirois être seul. Vous m'auriez épargné bien des chagrins par un peu de complaisance.

VERSAC.

A la bonne-heure. Je ne prétends point te gêner. De bons amis doivent se pardonner entr'eux de petits accès d'humeur. Adieu, Gercy : je viendrai te revoir quand la tienne sera passée.

GERCY.

Je vous serois obligé de vouloir bien attendre que je vous en fasse avertir. (*Versac s'éloigne, et sort en haussant les épaules, et en ricanant.*)

SCÈNE VI.

GERCY.

VA! malheureux, que tout soit rompu entre nous! C'est toi qui m'as précipité dans cet abîme effroyable. Le lâche! malgré ma froideur, mes dédains et mes reproches, il m'adressoit encore les expressions de la bienveillance et de la familiarité! Je lui en ai dit assez pour exciter le plus vif ressentiment dans une ame élevée ; et il n'y a ré-

pondu que par d'indignes plaisanteries. Oui, je le vois à présent, il n'aspiroit qu'à me rendre aussi méprisable que lui-même. Avec qui donc pourrai-je vivre désormais ? Entouré de gens corrompus, je me fais autant d'horreur, qu'ils m'en inspirent. Du moins, avant mon crime, j'avois un ami plein d'honneur. Aujourd'hui, je me trouve réduit à le fuir, comme le plus terrible instrument de mon supplice. Ciel! n'est-ce pas lui que je vois? (*Il s'éloigne, et cache sa tête dans ses mains.*)

SCÈNE VII.

M. DE VERNEUIL, GERCY.

M. DE VERNEUIL.

Eh bien! Gercy, pourquoi vous détournez-vous à mon aspect?

GERCY.

Ah! monsieur, n'abaissez point jusqu'à moi vos regards. Je suis indigne de paroître à vos yeux. Si vous saviez....

M. DE VERNEUIL.

Je sais tout; je ne viens point vous accabler de votre faute. Elle est assez grande pour que vous en sentiez de vous-même

toute l'énormité. Je ne vous fais qu'un reproche, c'est de me l'avoir laissé apprendre par un autre que vous, et de n'avoir pas témoigné plus de confiance à votre ami.

GERCY.

Eh! devois-je espérer que vous daigneriez encore vous intéresser à moi?

M. DE VERNEUIL.

Ne vous avois-je pas dit que j'étois tout à vous? Ce n'est sûrement pas dans la position où vous êtes, que je l'oublierai.

GERCY.

Ah! de grace! n'ajoutez pas à mes tourmens, en me comblant de ces témoignages de votre tendresse.

M. DE VERNEUIL.

Vous ne la connoissez pas encore. Je voulois vous devoir le plaisir de vous en voir faire l'épreuve. Instruit de votre faute, je vous attendois. Vous n'êtes pas venu, me voici.

GERCY.

O mon généreux protecteur!

M. DE VERNEUIL.

J'aurois craint de vous compromettre, en retardant plus long-temps. Je viens vous

sauver la honte de rougir devant vos créanciers.

GERCY.

Hélas ! il est trop tard, et je ne peux plus profiter de vos graces.

M. DE VERNEUIL.

Comment donc ? Achevez de m'apprendre....

GERCY.

Ils sont venus. Un de mes camarades s'est trouvé ici à leur arrivée. Il les a maltraités. Ils sont allés se plaindre au colonel ; et ils l'auront sûrement instruit de ce qui me regarde moi-même.

M. DE VERNEUIL.

Oh ! que me dites-vous ? (*Il va se jeter dans un fauteuil sur un côté de la scène.*)

SCÈNE VIII.

M. DE VERNEUIL, GERCY, GERMAIN.

GERMAIN, *à Gercy, sans appercevoir M. de Verneuil.*

Je n'ai pu trouver Martial. Il n'est rentré chez lui que pour un moment, et sa femme ignore ce qu'il est devenu. Mais, mon cher maître, que s'est-il donc passé en mon ab-

sence ? En traversant la place d'armes, j'ai vu de loin le colonel entouré de vos créanciers. Il leur parloit très-vivement. Il est entré chez l'un d'eux, qui demeure sur la place. Il y a signé des ordres. Un soldat en est chargé ; et le voici qui vient sur mes pas. (*On voit entrer un soldat.*)

SCÈNE IX.

M. DE VERNEUIL, GERCY, GERMAIN, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

M. DE GERCY, je vous apporte un ordre du colonel pour garder les arrêts. Il viendra lui-même vous parler ici dans une heure.

GERCY.

O ciel !

LE SOLDAT.

En voici d'autres que je vais porter à M. le chevalier de Neuville, à M. de Versac et à M. de Saint-Alban.

M. DE VERNEUIL.

C'en est assez. M. de Gercy obéira. Allez, mon ami, laissez-nous. (*Le soldat se retire.*)

SCÈNE X.

M. DE VERNEUIL, GERCY, GERMAIN.

M. DE VERNEUIL.

Ah ! malheureux Gercy !

GERCY.

Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre. Je suis un monstre indigne de toute pitié. Mais, mon père, mon père, après une humiliation aussi publique, que pensera-t-il de son fils ?

M. DE VERNEUIL.

Que va-t-il penser de moi-même ? Je n'aurai donc été chargé de remplir ses devoirs auprès de vous, que pour vous voir périr sans vous sauver. Ah! Gercy ! Gercy! que ne veniez-vous aussi-tôt vous jeter dans mon sein ? Je tenois déjà les bras ouverts pour vous recevoir. Toute cette disgrace auroit été prévenue. Cruel ! étoit-ce à vous de vous défier de mon amitié ?

GERCY.

Je vous la rends trop funeste. Abjurez-la, monsieur. Vous, dont l'ame est si noble, par quel sentiment pouvez-vous tenir à un homme qui vient de se dégrader ?

M. DE VERNEUIL.

Par l'assurance de le voir se relever de sa chûte. Oui, Gercy, vous m'êtes encore plus cher par vos remords.

GERCY.

Que ne peuvent-ils me délivrer, par leur violence, d'une vie trop odieuse pour la supporter !

M. DE VERNEUIL.

Non, mon ami. Ne laissez point abattre votre courage. L'honneur même vous fait une loi de vivre pour expier un funeste égarement. Je souffre d'être obligé de vous abandonner un instant à vous-même dans votre désespoir. Mais il faut que je me rende chez le colonel. Il est de toute nécessité que je lui parle, avant qu'il se rende chez vous. Je veux chercher à adoucir sa justice sévère. Ah ! Gercy ! Gercy ! que n'a-t-il mon cœur pour vous juger !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERMAIN.

(*Germain ouvre les deux battans de la porte, pour faire entrer le colonel dans le salon.*)

LE COLONEL, *à Germain, après avoir tourné les yeux de tous côtés.*

EST-CE que votre maître n'est pas ici ?

GERMAIN.

Je vous demande pardon, M. le comte; il est dans ce cabinet. Hélas ! de quelle tristesse il est accablé ! Il avoit écrit une lettre à son père ; il vient de lui en écrire une seconde, après l'avoir recommencée vingt fois. J'étois debout dans un coin. Je voyois les larmes couler le long de ses joues, et tomber sur son papier. Il n'y a jamais eu de douleur aussi profonde que la sienne.

LE COLONEL.

Retournez auprès de lui. Qu'il ne vienne point encore. Je le ferai appeler, lorsqu'il en sera temps.

GERMAIN.

Oui, monsieur le comte. Je vais l'avertir de se tenir prêt à vos ordres. (*Il passe dans le cabinet.*)

SCÈNE II.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL.

M. DE VERNEUIL.

Vous l'avez entendu, mon colonel? Oserai-je vous renouveller encore mes supplications?

LE COLONEL.

Non, M. de Verneuil : cette affaire a fait trop de bruit pour être assoupie. Le mal en est venu à un excès que je ne dois plus tolérer. Je vois la plupart des jeunes officiers de mon régiment se livrer à des parties ruineuses, et négliger leurs exercices et leurs devoirs. Je vois tous les jours s'élever entr'éux des querelles; je les vois contracter des dettes, et outrager ceux qui leur rap-

pellent leurs engagemens. Je viens de recevoir des plaintes très-vives; et je veux profiter de cette occasion, pour faire éclater une sévérité qui réprime les coupables, et qui arrête ceux qui pourroient le devenir.

M. DE VERNEUIL.

Ah ! mon colonel, ne confondez pas avec eux le jeune Gercy.

LE COLONEL.

J'ai entendu avec plaisir ce que vous m'avez dit pour le justifier. Mais après les conseils et les exemples qu'il a reçus dans sa famille, il mérite peut-être plus de reproches qu'un autre.

M. DE VERNEUIL.

Sa faute, vous le savez, ne vient point d'un oubli de l'honneur. Elle ne tient qu'à l'inexpérience et à l'impétuosité de son âge.

LE COLONEL.

C'est pour cela même, qu'il a besoin d'une leçon plus forte pour le frapper.

M. DE VERNEUIL.

Ah ! de grace, ménagez son ame sensible! Souvenez-vous de l'estime et de l'amitié que vous aviez pour son père.

LE COLONEL.

Ces sentimens sont toujours chers à mon

cœur. Gercy lui-même m'inspire un très-vif intérêt. Je crois lui en donner en ce moment une preuve, en venant chez lui, au lieu de le mander chez moi. J'ai voulu éviter l'éclat, et ne pas lui donner de témoins de sa honte. Mais après ces ménagemens, je dois à ma justice de lui laisser exercer toute sa rigueur.

M. DE VERNEUIL.

Ah! si vous aviez vu, comme moi, ses regrets et ses remords!

LE COLONEL.

Quels qu'ils soient, il faut leur creuser une trace encore plus profonde dans son ame. Mais voici ses coupables séducteurs que j'ai fait appeler ici. C'est par eux que je dois commencer. (*On voit paroître dans l'antichambre le chevalier de Neuville, Versac et Saint-Alban. Le colonel leur fait signe d'avancer.*)

SCÈNE III.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, LE CHEVALIER DE NEUVILLE, VERSAC, et SAINT-ALBAN.

LE COLONEL.

M. LE chevalier de Neuville, ne sentez-vous rien qui vous fasse craindre de paroître en ma présence?

LE CHEVALIER DE NEUVILLE.

Moi! mon colonel?

LE COLONEL.

Oui, vous-même, monsieur. Et puisque vous semblez l'ignorer, je vais vous en instruire. Il est passé dans cette ville un officier, à qui ses supérieurs avoient confié de l'argent, pour aller lever des recrues sur la frontière. Vous êtes allé à sa rencontre; et vous vous êtes engagé avec lui dans une partie de jeu dont il a été la victime. Croyez-vous qu'il soit bien louable, d'entraîner un de vos pareils dans le déshonneur, en lui faisant violer le dépôt dont il étoit chargé?

LE CHEVALIER DE NEUVILLE.

Mais, mon colonel, je ne l'ai pas forcé

à cette partie. Il la désiroit autant que moi.

LE COLONEL.

Je suis mieux instruit, monsieur. Mais qu'importe ? Si cette séduction n'est pas votre ouvrage, deviez-vous jouer avec un homme qui se déshonoroit en entrant au jeu ? (*Se tournant vers Saint-Alban et Versac.*) Pour vous, messieurs, je ne vous demande point quels étoient vos motifs, en cherchant à faire perdre à M. de Gercy le goût qu'il avait pour son devoir. Il ne vous conviendroit pas plus de me les dire, qu'à moi de les apprendre. Je vous demanderai seulement comment il peut se faire qu'il ait perdu une somme aussi forte avec vous ?

VERSAC.

Mais, mon colonel, c'est par le caprice de la fortune. Les chances entre nous étoient égales.

LE COLONEL.

Non, messieurs ; vous me permettrez de vous le dire, elles ne l'étoient pas. Vous avez une longue habitude du jeu ; M. de Gercy n'en est qu'à son apprentissage. Vous en connoissez toutes les finesses, il a le bonheur de les ignorer. Vous avez joué de sang-

froid; il ne pouvoit jouer qu'avec passion. Vous aviez donc sur lui des avantages réels, dont vous avez abusé. Qu'avez-vous à répondre ?

SAINT-ALBAN, *avec embarras.*

Mon colonel....

LE COLONEL.

Ce silence est votre arrêt; et je l'attendois pour vous condamner; mais auparavant, je dois vous dire, messieurs, combien il me paroît étrange, qu'avec une pension aussi modique que celle que vous recevez de votre famille, vous puissiez mener un train aussi fastueux. D'où vous viennent ces voitures élégantes, ces chevaux, ces bijoux, ces habits magnifiques? Quels sont vos moyens, pour subvenir à toutes ces dépenses ? Vous ne pouvez les fonder que sur les ressources du jeu. Mais si ces ressources ne sont pas infaillibles, commé je dois le croire, comment osez-vous compromettre, sur des espérances trompeuses, et votre honneur, et la sûreté de ceux envers qui vous contractez des engagemens ? Je me suis borné jusqu'à ce jour aux avis et aux représentations. J'ai choisi les voies les plus douces, pour ramener l'ordre dans le régi-

ment que j'ai l'honneur de commander. Ces moyens ont été inutiles; et je saurai en employer de plus efficaces. C'est un exemple que je dois aux chefs des autres corps. Vous servirez à l'établir. Allez, messieurs, rendez-vous à vos arrêts; et ne manquez pas, je vous prie, de les garder exactement, jusqu'à ce que le ministre, à qui je vais rendre compte de votre conduite, ait prononcé sur votre destinée. (*Versac est prêt à s'éloigner, avec le chevalier de Neuville et Saint-Alban. Le colonel le retient.*) Demeurez, M. de Versac.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, VERSAC.

VERSAC.

QU'EXIGEZ-vous encore de moi?

LE COLONEL.

Je veux vous rendre témoin d'un devoir qu'il me reste à remplir pour vous.

VERSAC.

Pour moi, mon colonel? (*On voit paroître messieurs Dubois, Denis et Dupré.*)

SCÈNE V.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, VERSAC, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

LE COLONEL.

VENEZ, messieurs. Vous avez été insultés par M. de Versac. Vous demandez une réparation de cet outrage. Elle vous est due. (*Il ôte son chapeau.*) C'est moi qui vous en fais des excuses, que je vous prie d'agréer.

M. DUBOIS.

Oh ! monsieur le comte, ce n'est pas de vous que nous prétendions les recevoir.

LE COLONEL.

J'ai voulu les rendre plus éclatantes. (*A Versac.*) Après cet exemple que je donne, monsieur, vous devez penser que je ne souffrirai pas à l'avenir qu'on insulte impunément d'honnêtes citoyens. Je vous prie de vous pénétrer de cette leçon, et de vouloir bien en faire part à vos camarades. Je ne vous retiens plus. (*Versac se retire, avec des marques de confusion et de dépit.*)

SCÈNE VI.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

M. DE VERNEUIL.

Ah ! mon colonel, je vous en conjure pour la dernière fois, après ces actes sévères de justice, que votre rigueur se laisse enfin désarmer !

LE COLONEL.

Je sais, monsieur, ce que mon devoir m'impose. Allez, je vous prie, chercher votre jeune ami. (*M. de Verneuil passe dans le cabinet où Gercy est retiré avec Germain.*)

SCÈNE VII.

LE COLONEL, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

LE COLONEL.

Je vous avois prié, messieurs, d'apporter vos mémoires.

M. DUBOIS.

Nous les avons, M. le comte.

LE COLONEL.

Voudriez - vous bien me les confier ? (*Chacun d'eux lui remet son mémoire.*)

SCÈNE VIII.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERCY, GERMAIN, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

(*Gercy s'avance lentement, conduit par M. de Verneuil. Il paroît saisi de honte, et plongé dans la douleur.*)

LE COLONEL.

APPROCHEZ, M. de Gercy. Et vous, Germain, tenez-vous dans l'antichambre, et empêchez que l'on ne vienne nous interrompre. (*Germain se retire.*)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERCY, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

LE COLONEL.

MONSIEUR, voici des mémoires que l'on vous a présentés ce matin. Vous aviez reçu la somme qu'il vous falloit pour y sa-

actisfaire. Pourquoi ne les avez-vous pas acquittés ?

GERCY.

Vous le savez déjà, mon colonel : que puis-je vous dire de plus ?

LE COLONEL.

Je voudrois apprendre de votre bouche s'il est quelque chose qui puisse servir à vous justifier. N'auriez-vous pas une partie de votre faute à rejeter sur d'autres que vous ?

GERCY.

Non, mon colonel ; je suis le seul coupable, et je n'accúse personne.

LE COLONEL.

On m'a dit cependant que vous aviez été entraîné dans cette partie par des sollicitations insidieuses, où l'on avoit eu l'art d'intéresser votre honneur.

GERCY.

C'étoit à moi de voir s'il étoit compromis. Emporté par la fougue d'un sang impétueux, je me suis rendu criminel. Accablez-moi de vos justes reproches ; et puissent-ils me faire sentir mon égarement plus vivement encore que ne l'ont fait mes re-

mords, pour que j'en conçoive une nouvelle horreur !

LE COLONEL.

Mais, monsieur, si M. votre père venoit à être informé de cette aventure ?

GERCY.

Il doit l'être, sans doute; et c'est de moi qu'il va l'apprendre. Voici la lettre où je l'en instruis. Daignez la recevoir, pour y ajouter vous-même tout ce que vous croirez nécessaire. Vous y verrez si je lui déguise ma faute. En implorant ses secours, je ne veux pas qu'ils puissent dérober quelque chose à son aisance, ni aux droits de mes sœurs. Je le conjure de ne les regarder que comme une avance sur la pension qu'il veut bien me faire pour mes plaisirs et pour mes besoins. Deux ou trois années passées dans les privations, ne sont rien pour moi. Que mon crime s'expie, et je n'aurai pas de regret à la perte même de mes jours.

M. DUBOIS.

Oh ! M. le comte, rendez-nous, s'il vous plaît, nos mémoires. Nous ne voulons point affliger M. de Gercy.

M. DE VERNEUIL.

Que dites-vous, messieurs ? Oubliez-

vous que j'ai répondu de ses engagemens, et que je veux y satisfaire ? (*La porte de l'antichambre s'ouvre tout-à-coup, et l'on voit entrer Martial, s'échappant des bras de Germain, qui cherche en vain à le retenir.*)

SCÈNE X.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERCY, MARTIAL, GERMAIN, M. DUPUIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

MARTIAL.

NON, mon capitaine, ce n'est pas à vous, c'est à moi que ce droit appartient.

LE COLONEL.

Que vois-je ! Martial ? Eh ! que veux-tu, mon ami ?

MARTIAL.

Ce que je veux ? Ah ! mon colonel, je me jette à vos pieds, et j'implore votre justice.

LE COLONEL.

Eh bien ! parle ; mais relève-toi, d'abord.

MARTIAL.

Non, non, je reste à vos genoux. Si vous avez toujours paru content de mon service,

c'est en ce moment que j'en demande la récompense.

LE COLONEL.

Voyons; je t'écoute.

MARTIAL.

J'ai été le premier instruit du malheur du jeune M. de Gercy. Je ne suis déjà que trop à plaindre de n'avoir pu empêcher que cette affaire ne vînt à votre connoissance et à celle de M. de Verneuil. N'achevez pas de me jeter dans le désespoir.

LE COLONEL.

Comment donc ?

MARTIAL.

Vous savez tout ce que je dois à son digne père. Je ne veux pas être un ingrat; non, je ne le sérai pas. (*Il se relève; et se tournant vers M. de Verneuil* :) O M. de Verneuil ! M. de Gercy est votre meilleur ami, je le sais; mais il est plus pour moi, il est mon bienfaiteur. Vous avez eu mille fois occasion de lui témoigner votre amitié. Voici la seule où j'aye pu, jusqu'à présent, lui prouver ma reconnoissance. Ne cherchez pas à me la ravir.

M. DE VERNEUIL.

Mais, y penses-tu, Martial ?

MARTIAL.

Oh ! si j'y pense ! (*A M. Dubois.*) Tenez, monsieur, voici la somme que je viens de me procurer pour satisfaire à vos demandes. Prenez-la, prenez-la, je vous en conjure. Cet or appartient à M. de Gercy. Il ne me vient que de ses bienfaits, et c'est par mes mains qu'il vous le présente.

M. DUBOIS.

Non, s'il vous plaît, nous ne le prendrons pas.

MARTIAL.

Oh ! pourquoi me refusez-vous ?

LE COLONEL.

Eh bien ! Gercy, vous voyez l'intérêt qu'inspire le souvenir des vertus de votre père ! Il se répand sur vous-même, tout coupable que vous êtes. Vos créanciers oublient pour vous leurs droits. Deux hommes sensibles et vertueux se disputent le plaisir de vous obliger. Moi-même, qui venois vous juger avec rigueur, je n'ai pu sentir, à votre aspect, que la plus tendre indulgence. Ah ! si ce qui vient de se passer ne vous rendoit digne du sang dont vous avez le bonheur de sortir, je ne verrois plus en vous que le dernier des hommes.

GERCY.

Oh! n'en doutez pas. Cette leçon me sera présente tous les jours de ma vie.

MARTIAL.

Oui, mon colonel, j'ose vous en répondre pour lui, sur la foi d'un vieux guerrier. Mais, de grace, ne différez pas à m'accorder ce que je vous demande. Songez que si je ne fus qu'un soldat, mon devoir m'élève, en ce moment, au-dessus de ce que je suis.

LE COLONEL.

Écoute, Martial : dans une autre occasion, je ne rougirois pas d'accepter, au nom de monsieur de Gercy, tes offres généreuses. Les bienfaits et la reconnoissance rendent à mes yeux tous les hommes égaux. Mais dans cette affaire, un autre a pris un engagement formel; et tu sens que ce seroit une injustice de le dépouiller de ses droits. (*En se tournant vers messieurs Dubois, Denis et Dupré :*)

Messieurs, voici vos mémoires que je remets entre les mains de monsieur Verneuil. Il aura soin de vous satisfaire, et vous pouvez vous retirer.

M. DUBOIS.

Il suffit, monsieur le comte. (*Messieurs Dubois, Denis et Dupré sortent.*)

SCÈNE XI.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERCY, MARTIAL, GERMAIN.

MARTIAL.

C'EN est donc fait! Vous m'avez tous fait perdre le plus beau moment de ma vie.

GERCY.

Non, mon cher Martial, tu ne l'auras pas perdu. Mon père va savoir le grand sacrifice que tu as voulu faire pour lui. Tu n'avois que son amitié; et je te donne à jamais la mienne.

MARTIAL.

Oh! vous devez sentir si je l'accepte avec tous les transports de mon cœur. (*Gercy lui saute au cou et l'embrasse.*)

M. DE VERNEUIL, *tendant la main à Martial.*

Que ne dois-je pas aussi te rendre pour le plaisir dont je viens de te priver? Je n'ai qu'un seul dédommagement à t'offrir. Je veux que tu me comptes désormais au nombre de tes meilleurs amis.

MARTIAL, *lui donnant la sienne.*

Eh bien! monsieur de Verneuil, à la pa-

reille. (*Se tournant vers le colonel.*) Excusez, mon colonel; mais vous le voyez, il ne me reste plus à gagner que vous.

LE COLONEL, *avec un sourire.*

Je t'entends, Martial. Tu viens de me faire connoître de quel prix sont les sentimens d'un brave homme comme toi, et je te les demande. Je me charge, en retour, de l'éducation et de la fortune de tes enfans. Je n'aurai qu'un vœu à former, c'est qu'ils te ressemblent.

MARTIAL, *lui prenant la main, et la couvrant de baisers.*

O mon colonel! vous venez tout-à-l'heure de me percer le cœur de désespoir, et maintenant vous me faites mourir de joie.

LE COLONEL.

M. de Gercy, après la leçon mémorable de tous les évènemens de cette journée, je n'ai plus rien à vous dire. Quels discours pourroient vous frapper aussi vivement? Vous venez de vous convaincre, par votre expérience, qu'il ne suffit pas d'avoir des qualités estimables et des sentimens élevés; que ces avantages mêmes n'en sont que plus dangereux, sans un ferme caractère, que rien ne puisse ébranler dans ses principes.

Jouissez du plaisir de posséder des amis éprouvés. Cherchez à vous rendre digne de leur estime. Cultivez sur-tout cette vive ardeur que vous aviez pour l'étude. Le temps n'est plus où un militaire pouvoit se passer d'instruction. Aujourd'hui qu'il voit les lumières se répandre dans toutes les classes de la société, n'auroit-il pas à rougir d'être seul dépourvu de connoissances? Il importe, pour la considération dont il doit jouir dans le monde, qu'on ne le regarde plus comme un instrument aveugle de carnage, mais comme un membre éclairé de l'état, qui sait également lui consacrer ses veilles dans la paix, et son sang dans la guerre.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.



LA
SŒUR-MAMAN,

DRAME EN DEUX ACTES,

IMITÉ DE L'ANGLOIS.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-VINCENT.

AGATHE,	
SOPHIE,	
DOROTHÉE,	
EDOUARD,	ses enfans.
PORPHYRE,	
JULIE.	
CÉCILE,	

HORTENSE, amie d'Agathe.

Un Domestique.

LA SŒUR-MAMAN,

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

(M. de Saint-Vincent est assis vis-à-vis sa fille, auprès d'une table, où ils déjeûnent.)

M. DE SAINT-VINCENT.

DONNE-MOI une autre tasse de café, Agathe. Je veux sortir.

AGATHE.

Quoi ! déjà, mon papa ? Vous ne faites que d'arriver cette nuit d'un grand voyage, et vous n'avez pas encore vu tous vos enfans.

M. DE SAINT-VINCENT.

Je les verrai ce soir. J'ai besoin d'aller au-dehors dissiper mes chagrins.

AGATHE.

Ne voulez-vous pas au moins vous donner le temps de goûter quelque repos ?

M. DE SAINT-VINCENT.

Quel repos veux-tu que je goûte dans une maison où je ne vois que du désordre, où je n'entends que du bruit, où rien ne me rappelle que des idées affligeantes ? Quelle a été ma foiblesse de me laisser engager dans un train de vie qui détruit mon bonheur et ma fortune ! Il n'est pas de jour où l'on ne me présente des mémoires énormes. Mes revenus ne sont pas assez considérables pour suffire à les acquitter.

AGATHE.

Peut-être y auroit-il quelque moyen de prévenir désormais une partie de vos dépenses. Depuis un mois que je suis de retour à la maison, après une absence de tant d'années, j'ai eu occasion de m'appercevoir qu'il régnoit ici un gaspillage affreux, occasionné sans doute par la mauvaise santé de maman.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui : c'est d'elle seule que proviennent tous mes embarras. Ne faut-il pas encore que je lui envoye chaque mois une grosse

somme, pour vivre dans nos provinces méridionales ? Son état achèvera de me ruiner.

AGATHE.

Eh ! mon papa, maman n'en est que plus à plaindre. Pouvez-vous lui faire un crime de sa maladie ?

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, ma fille, je suis touché de ses maux. Mais mon esprit est si occupé de la situation fâcheuse de mes affaires, qu'il m'échappe, malgré moi, des réflexions chagrines dont je suis honteux.

AGATHE.

Eh bien ! faisons-nous une loi de vivre d'une manière plus conforme à vos moyens. Pour moi, mon papa, soyez sûr que j'emploierai tous mes efforts pour vous seconder. Élevée auprès de ma tante, j'ai pris dans sa maison des règles d'ordre et d'économie que je pourrai mettre en pratique dans la vôtre ; et j'ai déjà formé un projet qui peut d'abord vous soulager d'un grand fardeau.

M. DE SAINT-VINCENT.

Voyons, ma chère Agathe.

AGATHE.

Deux de mes sœurs sont dans une pension extrêmement chère. En les rappelant au-

près de vous, je puis me charger de leur instruction, et les mettre bientôt en état de rendre le même service aux plus jeunes. Je viens de les envoyer chercher pour vous voir. Si vous voulez me le permettre, je leur ferai part de mon projet, et je les engagerai, par les plus vives instances, à y concourir.

M. DE SAINT-VINCENT.

Tu m'enchantes, ma chère fille, par ces sages dispositions. Je crains seulement qu'une entreprise si pénible ne soit au-dessus de tes forces. Quoi qu'il en soit, je m'abandonne à tes idées et à ton courage. Fais absolument comme tu l'entendras. Mais de quelque manière que ce puisse être, il faut que mes dépenses soient restreintes en des bornes plus étroites, sinon je me vois ruiné sans ressource. Adieu, ma chère fille; je te reverrai encore ce soir.

AGATHE.

Vous ne voulez donc pas dîner avec nous, mon papa? Considérez, je vous en supplie, combien de temps j'ai été privée de votre présence. D'ailleurs, elle m'est absolument nécessaire aujourd'hui, si vous adoptez mon projet, pour me donner de la consistance dans la maison, et affermir l'autorité que

vous daignez me confier. Passez au moins cette journée avec nous, mon papa, je vous en conjure.

M. DE SAINT-VINCENT.

O ma chère Agathe ! tu as une manière de parler si engageante ! Aurois-je le cœur de te refuser ?

AGATHE.

Vous voulez donc bien vous rendre à ma prière ?

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, ma fille, puisque tu le désires, je consens à rester ici. Mais accoutumé à voir autour de moi une compagnie nombreuse, à me livrer, avec elle, à des plaisirs bruyans, comment pourrai-je me plaire à la solitude de ma maison ?

AGATHE.

Vous ne serez pas seul, mon papa; vous aurez autour de vous tous vos enfans.

M. DE SAINT-VINCENT.

Et ce sont eux qui m'épouvantent. Si leur mère avoit pu leur donner une meilleure éducation, j'aurois mis en eux mes plus chères délices. Mais, hélas ! je n'en ai reçu que des sujets de peine. Je les ai toujours trouvés si tracassiers et si sauvages,

qu'après les avoir tenus long-temps relégués dans la chambre de leur bonne, je me suis vu enfin réduit à faire entrer les aînés dans une pension, pour les éloigner davantage de moi.

AGATHE.

J'ose me flatter, mon papa, qu'ils ne vous inspireront plus les mêmes sentimens. Depuis trois semaines que j'ai pris sur moi de rappeler mes deux frères du collège, pour leur faire éviter une maladie contagieuse qui s'y étoit répandue, j'ai eu le temps d'étudier leurs caractères; et je puis vous garantir pour eux, ainsi que pour les plus jeunes, qu'il n'en est pas un seul dont on ne doive concevoir des espérances. Que diriez-vous si vous les trouviez maintenant aussi soumis qu'ils vous paroissoient autrefois indociles?

M. DE SAINT-VINCENT.

Ah! ma chère Agathe, j'y reconnoîtrois ton ouvrage. Non, il n'est rien qui puisse résister au charme de ta douceur.

AGATHE.

Vous me flattez, mon papa; mais aussi vous m'encouragez par ces marques excessives de votre tendresse. Que ne ferai-je pas

pour m'en rendre plus digne ! Mais j'entends mes frères et mes petites sœurs qui viennent de se lever. J'ai défendu qu'on les informât de votre arrivée. Passez, je vous prie, dans ce cabinet. Je veux que vous puissiez juger par vous-même de l'ardeur dont ils se portent à leurs devoirs. (*M. de Saint-Vincent passe dans le cabinet voisin.*)

SCÈNE II.

AGATHE, EDOUARD, PORPHYRE, ses frères ; CÉCILE, JULIE, ses sœurs.

AGATHE, *les embrassant tour-à-tour.*

Bonjour, mes chers enfans ! avez-vous bien dormi cette nuit ?

TOUS ENSEMBLE.

Fort bien, fort bien, ma petite maman.

AGATHE.

Vous voilà donc disposés à vous occuper une heure avant le déjeûner ?

CÉCILE.

Oh ! oui. Je meurs d'envie de revoir mon papa ; et je ne voudrois pourtant pas qu'il arrivât avant que les jarretières que je lui tricote fussent achevées.

JULIE.

Je veux aussi qu'il trouve ses manchettes finies à son retour. Je ne le croirois pas bien habillé, s'il ne les avoit le lendemain de son arrivée.

PORPHYRE.

Quel plaisir j'aurai de lui montrer ma carte de géographie !

EDOUARD.

Et moi, ce grand paysage, que je veux suspendre dans son cabinet !

AGATHE.

Il sera bien content, je vous assûre, d'apprendre l'ardeur que vous avez de lui plaire.

PORPHYRE, *à Agathe.*

Je ne sais comment tu fais. Mais, dans notre pension, je n'avois aucun goût pour le travail. Il semble que tu ayes un secret pour le rendre agréable.

EDOUARD.

Oh ! c'est bien vrai. Il n'y avoit que la crainte qui me fît mettre à l'ouvrage ; et je ne le quitte ici qu'avec regret.

AGATHE.

C'est que vous y faites des progrès, et que ces progrès vous y attachent.

PORPHYRE.

Oh non ! ce n'est pas cela. C'est qu'à notre pension, on ne savoit pas si bien nous faire sentir ce que nous devons à nos parens, et combien il est doux de travailler pour mériter leur tendresse.

ÉDOUARD.

Si nous savons nous en faire aimer, c'est à toi que nous en aurons l'obligation.

JULIE.

Maman sera, je crois, bien-aise, lorsqu'elle saura que nous t'appelons notre petite maman.

CÉCILE.

Oh ! quand reviendra-t-elle ?

JULIE.

Tu devrois lui écrire que nous l'attendons avec impatience.

AGATHE.

Je désire autant que vous de la revoir. Mais il faut bien lui donner le temps de se rétablir.

CÉCILE.

Je n'y pensois pas. Oui, tu as raison.

JULIE.

Au moins, si nous avions notre papa pour nous consoler!

AGATHE.

Tranquillisez-vous. Il sera bientôt de retour; et j'espère qu'aujourd'hui même vous aurez le plaisir de l'embrasser.

CÉCILE.

Comment, aujourd'hui, ma petite maman?

JULIE.

Entendez-vous, mes frères? Notre papa qui doit venir aujourd'hui!

PORPHYRE.

Est-il bien vrai?

EDOUARD.

Oh! quel jour de fête pour nous!

CÉCILE.

Le cœur me bat, comme s'il me tenoit dans ses bras.

JULIE.

O mon papa! mon cher papa, je t'en prie, dépêche-toi d'arriver. (*Le cabinet s'ouvre tout-à-coup, et M. de Saint-Vincent en sort avec précipitation.*)

EDOUARD.

Ciel! que vois-je?

TOUS LES AUTRES ENSEMBLE.

Oh! c'est lui, c'est lui, c'est notre papa, c'est lui-même!

SCÈNE III.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE, EDOUARD, PORPHYRE, CÉCILE, JULIE.

M. DE SAINT-VINCENT.

OUI, mes enfans, le voici cet heureux père, à qui vous venez de faire éprouver la joie la plus douce qu'il ait goûtée de sa vie. (*Tous les enfans s'élancent entre ses bras : il les embrasse et les caresse tour-à-tour.*)

CÉCILE.

Si tu savois combien nous sommes tous joyeux de te revoir !

JULIE.

Nous n'avons fait que parler de toi. Demande à ma petite maman.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, je le sais. Elle m'avoit déjà fait entendre combien elle étoit contente de vous. Mais elle ne me l'avoit pas dit assez ; et je le suis encore plus que je ne peux vous le dire moi-même.

EDOUARD, *à Agathe.*

Comment ! tu savois que mon papa étoit ici ?

AGATHE.

Vraiment oui. C'est moi qui l'avois prié de passer dans ce cabinet.

CÉCILE, *à son père.*

Tu nous as donc entendus ?

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, mes chers enfans ; et vos douces paroles seront toujours dans mon cœur.

JULIE.

Ah ! ma petite maman, c'est donc ainsi que tu nous attrapes ?

AGATHE.

En êtes-vous fâchées ?

JULIE.

Oh ! non ; il s'en faut bien.

CÉCILE.

Cette surprise est une joie de plus.

PORPHYRE.

C'est grand dommage que Sophie et Dorothée ne soient pas ici pour se réjouir avec nous.

AGATHE.

Vous ne tarderez pas à les voir. Je viens de les envoyer chercher à leur pension.

JULIE.

Ah ! tant-mieux, tant-mieux. Quel plaisir !

M. DE SAINT-VINCENT.

Or çà, mes chers enfans, je veux que tout le monde ici se trouve heureux de mon retour. C'est pourquoi je vais prier Agathe de vous accorder vacance pour toute la matinée.

AGATHE.

C'est à vous, mon papa, de l'ordonner.

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, non, ma chère fille : puisque tes frères et tes sœurs t'ont donné le nom de leur petite maman, je veux que tu en exerces les droits. J'y réunis les miens. Je ne me réserve que le plaisir de te voir user si sagement de l'autorité qui t'est confiée.

CÉCILE.

O mon papa ! nous n'aurons pas de peine à lui obéir.

JULIE.

Elle est si douce et si bonne !

EDOUARD.

Nous sommes bien sûrs qu'elle ne veut que notre bien.

PORPHYRE.

Nos devoirs, auprès d'elle, sont comme des plaisirs.

M. DE SAINT-VINCENT, *avec l'attendrissement le plus profond.*

O mes chers enfans ! ménagez mon pauvre cœur. Il succombe sous l'excès de sa joie. J'ai besoin de me remettre des vives émotions que je viens d'éprouver. Agathe, emmène tes sœurs dans le jardin ; j'irai faire un tour de promenade avec l'un de mes fils. (*Il va s'asseoir dans un fauteuil.*)

AGATHE, *à ses sœurs.*

Allons, mes enfans, vous venez d'entendre votre papa, voulez-vous me suivre?

JULIE.

Nous voici toutes prêtes.

CÉCILE, *bas, à Agathe.*

Je vais faire semblant d'aller jouer sous le berceau ; mais j'emporte mes jarretières. Je veux absolument les finir aujourd'hui, pour les mettre ce soir sur la table de nuit de mon papa.

JULIE, *bas, à Agathe.*

Et moi aussi ; pendant ce temps, je finirai mes manchettes, afin que mon papa puisse les avoir demain en se levant.

AGATHE, *leur souriant avec un air de mystère.*

Voilà qui est bien imaginé. (*Elle les*

prend par la main.) Allons, allons. (*Elle sort avec elles.*)

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-VINCENT, EDOUARD, PORPHYRE.

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh bien! mes petits amis, lequel de vous veut venir avec moi?

EDOUARD.

Nous irons tous les deux, mon papa, si tu veux le permettre.

PORPHYRE.

Oh oui! je te prie. Notre petite maman nous a fait sentir que nous serions plus heureux d'être toujours ensemble, et nous sommes convenus d'être de moitié dans nos plaisirs.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui! mes bien-aimés, votre petite maman a raison. Deux bons frères ne doivent rien avoir qui ne soit en commun. Conservez toujours ces tendres dispositions l'un pour l'autre. Vous ferez votre bonheur et le mien. Mais il faut profiter de cette belle

matinée pour notre promenade. Hâtons-nous de partir.

EDOUARD.

Nous allons prendre notre déjeûner dans nos poches pour ne pas perdre de temps.

M. DE SAINT-VINCENT.

Il ne sera pas nécessaire. Je vous ferai déjeûner en passant aux Champs-Élisées; et nous irons ensuite dans la campagne.

PORPHYRE.

Ah! mon papa, si tu voulois, nous prendrions notre cerf-volant avec nous?

M. DE SAINT-VINCENT.

Très-volontiers, mes amis. Je serai charmé de partager vos amusemens.

EDOUARD.

Oh! que nous dis-tu? Je crains que nous ne puissions t'aimer assez pour tant de bonté.

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, mes enfans, au contraire. Je veux vous rendre ce devoir si facile, qu'il vous soit impossible de ne le pas remplir. Je veux même que vous me regardiez à l'avenir comme le compagnon de vos jeux.

PORPHYRE.

Voilà qui s'arrange à merveille. Ma sœur

est devenue notre petite maman ; et mon papa se fait notre frère.

EDOUARD.

Il y a là de quoi gagner pour nous, de tous les côtés.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui ! mes enfans, que cette douce idée reste toujours gravée dans votre esprit. Mais allez tout préparer pour notre partie. J'irai vous prendre en-bas dans le salon.

PORPHYRE, *à Edouard.*

Allons, mon frère, c'est une bonne journée, qui nous ramène nos plaisirs et notre papa. (*Il sortent en sautant.*)

SCÈNE V.

M. DE SAINT-VINCENT.

FATIGUÉ du monde, excédé de ma propre existence, devois-je m'attendre à goûter encore cette joie pure, dont mon cœur s'enivre en ce moment ? Qui m'eût dit surtout que je l'aurois trouvée dans ma maison, le dernier endroit de la terre où je serois allé la chercher ? Hélas ! pendant une longue suite d'années, emporté toujours loin de moi-même, je n'ai travaillé qu'à

étouffer les plus doux mouvemens de la nature. Je les sens qui se réveillent dans mon ame avec une force nouvelle; et je ne craindrai plus de m'y livrer. Oui, c'en est fait; qu'ils remplissent désormais tous les instans de ma vie. (*Il voit rentrer Agathe, et il s'avance vers elle, en lui tendant les bras.*)

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

AGATHE.

O MA chère Agathe, c'est en tes mains que le ciel a remis mon bonheur. Approche, que je te presse entre mes bras paternels!

AGATHE, *se jettant sur son sein.*

O mon papa! que ces doux embrassemens me rendent heureuse!

M. DE SAINT-VINCENT.

Comment ai-je pu te tenir si long-temps éloignée de mon sein, toi qui devois faire toute ma félicité? Quelle prodigieuse révolution ton retour vient d'opérer dans ma famille! Sans toi, peut-être, je n'aurois jamais connu la douceur d'être père.

AGATHE.

Pardonnez-moi, mon papa; ces senti-

mens ont toujours été dans votre cœur. C'est moi qui vous remercie de les répandre aujourd'hui sur vos enfans; et puissions-nous y répondre par notre tendresse !

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, je t'en conjure, ne cherche point à affoiblir ce que je te dois. Je voudrois, s'il étoit possible, me l'exagerer à moi-même, pour y trouver plus de charmes. Si tu savois quel vuide insupportable étoit dans mon cœur, pendant tout le temps que je me suis abandonné au vain tumulte des plaisirs du monde ! Non, ce n'est que de ce jour que je connois ces émotions pures et délicieuses, dont le ciel a fait pour un père le prix de ses devoirs. Adieu, ma chère Agathe ! Je vais me promener avec tes frères; et ma plus douce espérance est de trouver encore, dans leur entretien, de nouvelles raisons de te chérir.

SCÈNE VII.

AGATHE.

Est-il bien vrai ? Mon père, que j'ai vu ce matin plongé dans une sombre mélancolie, semble maintenant ouvrir son ame à

la joie! Ses enfans, dont il redoutoit la présence, lui ont causé les plus vifs transports! Il vient de m'accabler moi-même de ses caresses. Quel heureux avenir se présente à mes regards! Quoi! la paix et le bonheur viendroient enfin s'établir dans notre maison, et j'aurois pu contribuer à cet ouvrage! Ah! me voilà payée d'avance de tous les soins qu'il pourra m'en coûter. Ils n'ont plus rien qui m'épouvante. Plus ils seront pénibles, et plus je les embrasserai avec ardeur. Je veux leur consacrer ma vie entière. O ciel! toi qui entends ces vœux, s'ils te sont agréables, je ne te demande que de m'accorder la santé de maman. Qu'elle soit bientôt en état de venir prendre part à notre félicité, et que cette jouissance prolonge ses jours chéris aux dépens même des miens! (*On entend du bruit à la porte.*) Mais quelle est cette jeune personne qui s'avance? Je crois la reconnoître. Oui! c'est elle-même. C'est mon ancienne compagne. (*Elle court à sa rencontre les bras ouverts, et l'embrasse.*)

SCÈNE VIII.

AGATHE, HORTENSE.

AGATHE.

Eh ! bon jour, Hortense ! Je ne comptois presque plus sur le plaisir de te voir. Il y a cependant près d'un mois que je suis de retour.

HORTENSE.

Que veux-tu, ma chère Agathe ? J'ai eu de tous côtés des engagemens qu'il ne m'a pas été possible de rompre.

AGATHE.

Quoi ! ils ne t'ont pas laissé un moment dont tu ayes pu disposer en faveur d'une ancienne amie, d'une camarade de pension ? Mais je ne veux point te faire de reproches. L'amitié sait tout excuser. Je n'aurois pas, je t'assûre, attendu ta visite, sans la multitude infinie de soins dont tu dois savoir que je suis chargée.

HORTENSE.

Eh moi donc ! ma chère amie ? Tu frémirois de mes occupations. J'en suis si accablée que je ne sais encore comment j'ai

pu trouver le temps de te voir même aujourd'hui.

AGATHE.

Tu m'étonnes, je l'avoue. Comment se peut-il que tu ayes tant de choses à faire, toi qui n'as ni frères, ni sœurs, pour qui tu sois obligée de travailler ?

HORTENSE.

On voit bien que tu arrives de la province. Tu ne sais pas combien les modes varient à Paris. C'est moi qui suis à présent obligée de faire tous mes chiffons. Le dernier mémoire de ma couturière a mis mon papa dans une si belle fureur, qu'il a protesté qu'il n'en vouloit plus payer à l'avenir. Il ne s'agissoit pourtant que d'une robe dont j'avois fait changer la façon.

AGATHE.

Quelque vieille robe, sans doute ?

HORTENSE.

Eh ! non, vraiment. Je ne l'avois mise que deux ou trois fois. Mais comme je devois aller à une grande assemblée chez la marquise de Veray, je voulois y paroître habillée dans le dernier goût.

AGATHE.

Eh bien ! tu as eu cette douce satisfaction ?

HORTENSE.

Oui; mais c'est aujourd'hui à recommencer de plus belle. Cette mode n'a pas tenu long-temps. Il y a trois jours que je travaille sans relâche, pour pouvoir me montrer avec honneur à l'assemblée prochaine. Je veille toutes les nuits jusqu'à deux heures du matin; et comme c'est à l'insu de mes parens, il faut que je sois debout à huit heures, comme à l'ordinaire, pour le déjeûner.

AGATHE.

Voilà une vie assez pénible, au moins.

HORTENSE.

Ce n'est rien encore. Tu ne saurois croire combien je suis malheureuse. Tout le long de la journée, j'ai le chagrin d'entendre mon papa déclamer contre les femmes de qualité, et me menacer de rompre mes liaisons avec elles. Et lorsque je vais dans les grandes maisons où je suis reçue, tout m'y paroît si différent de ce qui se passe dans notre triste ménage, qu'à mon retour je ne vois rien sans dégoût autour de moi, et que je ne puis me supporter moi-même.

AGATHE.

Eh bien! ma chère Hortense, te rappel-

les-tu ce que je te disois autrefois au couvent ?

HORTENSE.

Eh quoi donc ?

AGATHE.

Que l'ambition que tu avois de te lier de préférence avec les jeunes personnes du plus haut rang, et ton goût excessif pour la parure, t'exposeroient dans la suite aux mortifications les plus cruelles. Tu vois, par ton propre aveu, si je me suis trompée.

HORTENSE.

Mais lorsqu'on a reçu quelques dons de la nature, lorsqu'on a su cultiver dans son ame des sentimens un peu élevés, n'est-il pas tout simple de vouloir paroître avec le plus grand avantage, et de rechercher la meilleure compagnie ?

AGATHE.

Il est plus simple encore de se conformer à sa fortune; car c'est une triste chose d'avoir des desirs au-dessus de son état et au-delà de ses moyens.

HORTENSE.

Oh ! pour moi, je sens que je ne puis être heureuse, sans me produire avec un certain éclat dans le monde.

AGATHE.

En ce cas, je te plains ; car ta famille n'est pas, je crois, assez riche pour te procurer ce genre de bonheur.

HORTENSE.

Hélas ! non ; et voilà ce qui me tourmente.

AGATHE.

Heureusement tes chagrins ne viennent que de ton imagination ; et quand tu le voudras, tu peux en tarir la source.

HORTENSE.

Non, non, je ne le pourrai jamais. Faut-il que je renonce à voir d'anciennes amies ? et, si je les vois, puis-je m'empêcher de souhaiter ardemment d'aller de pair avec elles ? Mets-toi pour un moment à ma place, et dis-moi ce que tu ferois ?

AGATHE.

Écoute, ma chère Hortense : j'ai eu, tu le sais, les mêmes occasions que toi de faire des connoissances brillantes : il est même de jeunes dames de la cour, avec qui je conserve encore quelques liaisons ; mais je te proteste que je n'ai jamais eu le moindre desir d'entrer en concurrence avec elles, pour l'élégance ou la richesse de la parure.

Crois-moi, c'est un mauvais systême pour une jeune demoiselle, d'affecter de paroître au-dessus de sa condition. Ces grands airs l'exposent naturellement à des réflexions malignes ; et tout le fruit qu'elle recueille de sa vanité, c'est le ridicule et le mépris, tandis qu'elle auroit pu gagner l'estime et la bienveillance par sa modestie.

HORTENSE.

Il me semble que tu me traites assez cruellement.

AGATHE.

Non, ma chère amie ; ces réflexions sont trop générales, pour tomber sur toi. Je suis bien éloignée de chercher à te faire de la peine. Je n'ai voulu que t'ouvrir les yeux sur de fausses idées, dont tu n'aurois pas tardé long-temps à revenir par le seul exercice de ta raison. Mais parlons, je te prie, de choses plus intéressantes. Tu vis sans doute ma mère à son départ ; dis-moi sincèrement dans quel état elle se trouvoit.

HORTENSE.

Elle me parut extrêmement abattue ; et je ne te cacherai point qu'elle me laissa de vives inquiétudes sur son rétablissement.

AGATHE.

Que je suis malheureuse de m'être trouvée alors si loin de la maison paternelle ! Pour ménager la sensibilité de ma tante et ma tendresse, on avoit eu grand soin de nous déguiser l'état de maman. Toutes les lettres ne nous en parloient que comme d'une indisposition légère. Juge de quelle douleur j'ai été saisie, en apprenant tout-à-coup que le médecin lui avoit ordonné de voyager dans nos provinces méridionales, que mon papa l'accompagnoit à Montpellier, et qu'il désiroit que je vinsse tout de suite me mettre, en son absence, à la tête de la maison ! Rappelé par ses affaires, il vient d'arriver cette nuit; et lorsqu'il me donne des espérances sur la santé de maman, je ne sais s'il ne veut point encore tromper mon pauvre cœur.

HORTENSE.

Tu me parois avoir assez de philosophie pour soutenir de grands évènemens. Après tout, le malheur que tu crains ne seroit pas bien funeste pour votre famille; car, s'il faut le dire, il n'y a jamais eu d'enfans plus négligés par celle dont ils ont reçu le jour.

AGATHE.

Je suis bien surprise, Hortense, de te voir tenir devant moi des propos aussi peu réservés. Tu oublies sans doute que la personne dont tu parles est ma mère?

HORTENSE.

Ta mère, Agathe? Une femme qui n'a pris aucun soin de sa famille, pour s'occuper toute entière d'elle-même, est-elle digne d'un nom si cher? Doit-elle prétendre que ses enfans ayent pour elle autant de respect et d'amour que si elle eût rempli envers eux les devoirs dont elle étoit chargée par la nature?

AGATHE.

Eh! ma chère amie, d'où nous viendroit le droit de juger nos parens; nous à qui le ciel a si expressément enjoint de les honorer! Il sembleroit, à t'entendre, que tous les nœuds fussent déjà rompus entre ma mère et moi.

HORTENSE.

Je t'admire, vraiment! de prendre sa défense, toi qui en as été traitée comme une étrangère! Si elle avoit eu des sentimens maternels, auroit-elle souffert que sa fille aînée s'éloignât de ses yeux, pour aller pas-

ser des années entières auprès d'une parente, dans le fond de la province?

AGATHE.

Non, non, Hortense! tu ne me feras point désapprouver la conduite de maman. Je ne veux sentir que les obligations dont je suis chargée envers elle, et auxquelles je ne pourrai jamais satisfaire.

HORTENSE.

Et quelles sont ces obligations, s'il te plaît?

AGATHE.

Je te prie, ma chère, de porter ta pensée vers le temps où je reçus le jour. Foible et dénuée de tout, étois-je alors en état de pourvoir à mes besoins? Qui m'a élevée dans mon enfance? Et à qui dois-je, jusqu'à ce moment, toutes les nécessités de la vie?

HORTENSE.

C'est à tes parens, sans doute. Ils n'ont fait que remplir un devoir indispensable.

AGATHE.

Je veux considérer ces soins comme un devoir des parens. Mais les enfans n'en ont-ils pas aussi à remplir envers eux à leur tour? Ne dois-je aux miens aucun senti-

ment de tendresse pour vingt ans d'entretien et de subsistance? Ne leur dois-je rien pour mon instruction?

HORTENSE.

Tu as beau sujet de parler d'instruction pour me faire valoir la tendresse de ta mère! Est-il une seule chose qu'elle ait daigné apprendre elle-même à ses filles?

AGATHE.

Tu ne te souviens donc plus de l'état déplorable de sa santé, que la moindre fatigue altéroit sensiblement? Mais, dis-moi, nous a-t-on laissées dépourvues des talens convenables à notre sexe? A-t-on rien épargné pour éclairer notre esprit? Ah! je suis bien plus portée à croire que nos parens se sont refusé mille plaisirs pour nous procurer tous les avantages d'une éducation dispendieuse. Jette les yeux sur les dernières classes de la société. Vois à quelle profonde ignorance y sont livrés les enfans; combien de privations et de misères ils sont condamnés à souffrir. Maintenant, au lieu de vouloir soulever notre esprit contre les auteurs de nos jours, demande-nous plutôt si nous leur avons témoigné une assez vive reconnoissance des bienfaits qu'ils ont ré-

pandus sur nous, et du soin qu'ils ont pris de nous garantir de cette foule de maux, où tant d'autres enfans sont plongés. Va, tu peux m'en croire, tu trouveras bien plus de sujets d'accuser notre ingratitude que leur négligence.

HORTENSE.

Je crois, en vérité, que si tu avois les plus méchans parens du monde, tu trouverois encore le secret de les justifier.

AGATHE.

J'y emploierois du moins tous mes efforts. Mon cœur a conçu le sentiment le plus profond du respect et de la tendresse que nous devons à ceux dont nous tenons la naissance. Je regarderai toujours comme un crime d'oser juger leur caractère, à moins que ce ne soit dans l'intention de découvrir leurs vertus, pour les imiter. Toutes les créatures humaines sont sujettes à l'erreur. De quel droit pourrions-nous exiger que les auteurs de nos jours fussent seuls affranchis de cette loi commune? Non, non, ma chère Hortense; s'il est des enfans assez dénaturés pour se plaire à remarquer des fautes dans la conduite de leurs parens, c'est en vain qu'ils espèrent, par ce moyen, justi-

fier aux yeux des autres, les vices dont ils sont eux-mêmes couverts ; ils ne font qu'y ajouter les deux crimes les plus horribles, l'ingratitude et l'impiété.

HORTENSE, *tirant sa montre avec un mouvement de dépit.*

Je m'apperçois qu'il est un peu tard. Adieu, ma chère Agathe ; je viendrai une autre fois reprendre le fil de tes leçons. (*Elle sort brusquement, avant qu'Agathe ait pu lui répondre*).

SCÈNE IX.

AGATHE.

D'ou vient donc qu'elle me quitte si brusquement ? Je crains de l'avoir fâchée. Ce projet n'étoit sûrement pas dans mon cœur. Mais aussi, devoit-elle croire que je la laisserois impunément accabler mes parens de ses reproches ? Unie avec elle dès la plus tendre enfance, je me plaisois tant à penser que nos sentimens devoient s'accorder pour le reste de nos jours ! Il m'en coûtera sans doute de rompre des nœuds si chers. Cependant l'intérêt de mes sœurs l'emporte. Combien je me félicite de ce qu'elles n'ont

pas été présentes à cet entretien ! Les principes dont Hortense fait gloire, les goûts auxquels elle attache sa félicité, seroient trop faciles à contracter pour de jeunes personnes sans expérience. Il faut les garantir d'une liaison qui ne peut que leur devenir dangereuse. Mais n'entends-je pas une voiture s'arrêter dans la cour ? Les voilà, sans doute. (*Elle s'approche de la croisée.*) Oui, je les vois. Je vole à leur rencontre. Il faut que je les entretienne avant l'arrivée de mon papa. Que je serois heureuse, si je pouvois les faire entrer dans les desseins que j'ai conçus pour son bonheur !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, SOPHIE, DOROTHÉE.

SOPHIE.

Tu crois donc, ma sœur, que maman ne reviendra pas encore?

AGATHE.

Ses dernières lettres nous donnent des espérances sur sa santé; mais je crains bien qu'elle n'ait besoin de quelques mois de plus pour achever de se rétablir.

SOPHIE.

Tant-pis; car si elle ne revient pas, nous courons le risque de demeurer long-temps dans notre pension; et tu ne saurois croire combien je m'y déplais.

DOROTHÉE.

Oh! pour moi, la première chose que je veux demander à mon papa, c'est de nous retirer de cette maison, où nous sommes confondues avec des enfans de la plus mince bourgeoisie.

SOPHIE.

Oui, sans doute. Il faut qu'il nous place dans un de ces couvens, qui ne sont ouverts qu'à des demoiselles de qualité.

AGATHE.

Mais, avez-vous bien considéré, mes chères sœurs, toutes les suites d'une pareille demande? Le plus simple entretien est déjà un objet très-dispendieux dans une famille aussi nombreuse que la nôtre. Que sera-ce donc, si l'on y ajoute une augmentation de prix pour votre pension, et un surcroît de dépenses pour vos habits et pour vos maîtres ?

SOPHIE.

Mon papa est trop riche pour y regarder de si près.

DOROTHÉE.

Ce ne sera qu'une bagatelle de plus.

AGATHE.

Non, mes chères sœurs; quoi qu'il m'en coûte à vous désabuser, je crois qu'il est de mon devoir de vous faire prendre des idées plus justes de la fortune de notre père. Ses dépenses excèdent depuis long-temps ses revenus; et il est résolu de mettre dans sa

maison plus d'ordre et d'économie, pour prévenir sa ruine totale.

DOROTHÉE.

Es-tu bien sûre de ce que tu dis, ma sœur ?

SOPHIE.

Je ne m'étonne plus de l'air soucieux qu'il avoit l'automne dernier, lorsque nous vînmes passer les vacances auprès de lui.

DOROTHÉE.

Oh ! je m'en souviens encore. Tu aurois peine, Agathe, à te figurer un séjour plus désagréable que l'étoit alors pour nous celui de cette maison. Maman, dont l'esprit étoit aigri par les souffrances, ne nous faisoit venir auprès de son lit, que pour trouver à redire à nos moindres paroles, à nos moindres actions. Fatigué d'entendre tout le long du jour ses reproches, mon papa se joignoit à elle pour nous en accabler. C'étoit entr'eux à qui nous regarderoit le plus de travers. Aussi les évitions-nous autant qu'il nous étoit possible. Dans le besoin que nous avions de communiquer nos peines, nous prîmes pour confidente une femme-de-chambre, que maman fut bientôt obligée de renvoyer. Cette femme, d'un fort mé-

chant esprit, ne manquoit pas de nous peindre sous les plus noires couleurs, ce qu'elle appeloit l'injustice de nos parens; et elle nous faisoit accroire qu'il n'y avoit pas d'enfans au monde aussi malheureux que nous.

SOPHIE.

Si je te rapportois la moitié de ce qu'elle nous disoit, tu ne saurois t'empêcher de frémir. Il n'a pas tenu à elle que nous n'ayons regardé les auteurs de nos jours comme les plus grands ennemis que nous pussions avoir sur la terre.

AGATHE.

Eux! vos ennemis? Ah! si leur tendresse a pu se retirer de vous pendant quelques instans, n'est-ce pas vous qui les avez forcés de s'en dépouiller? Leur avez-vous montré tout le respect qu'ils avoient droit d'attendre? Ne les avez-vous point blessés par une conduite rebelle, et peut-être par des réponses offensantes?

DOROTHÉE.

Il est bien vrai que nous ne sommes pas tout-à-fait exemptes de blâme. Mais dans notre situation, qui auroit pu se contenir? Toi-même, avec toute ta prudence, quel parti aurois-tu pris?

SOPHIE.

Oui, voyons.

AGATHE.

Puisque vous me le demandez, je vais vous dire ce que j'aurois fait, ou du moins ce que j'aurois dû faire. J'aurois tâché de supporter l'humeur involontaire de maman; j'aurois évité d'enflammer la colère de mon papa par l'aigreur de mes reparties, ou par l'indocilité de ma conduite. Si mes efforts n'avoient pas réussi, je ne dis pas que j'en eusse vu le mauvais succès avec indifférence; mais je l'aurois déploré en secret. Je me serois bien gardée sur-tout, par respect pour mes parens, de mettre dans ma confidence une femme-de-chambre, et de l'encourager à me dire ce qu'elle n'auroit certainement jamais hasardé, si je l'avois tenue à une distance convenable.

SOPHIE.

Tu as raison, sans doute; mais la patience te seroit échappée comme à nous, si tu avois été témoin de ce qui se passoit dans la maison. Mon papa sembloit regretter l'argent qui sortoit de ses mains, lorsque maman lui en demandoit. De-là naissoient entr'eux des querelles terribles. Mon papa

se livroit quelquefois à des accès de colère si violens, qu'on ne pouvoit le voir et l'entendre sans frissonner. Mais qu'as-tu donc, Agathe ? Tu détournes la vue ? Tu pleures ?

AGATHE.

O ma chère Sophie! comment peux-tu t'en étonner ? La tendresse filiale est-elle éteinte dans ton sein ? Non, non, j'aime mieux supposer que l'indifférence avec laquelle tu parles de ces démêlés, dont le seul récit me perce le cœur, ne vient que du peu d'habitude que tu as de réfléchir. Soyez-en bien persuadées, mes sœurs ; il faut qu'il y ait une cause réelle pour le changement qui s'est fait en mon papa, dont le caractère est naturellement rempli de douceur et de bonté. Et cette cause, vous ne devez plus être embarrassées pour la deviner, après ce que je vous ai dit des circonstances où il se trouve.

SOPHIE.

O ciel! seroit-il possible ?

AGATHE.

Il ne faut pas en douter. Cette mélancolie où vous avez vu mon papa, n'étoit peut-être causée que par les inquiétudes qu'il se formoit sur notre sort. Il craignoit que le

dérangement de sa fortune ne nous privât de l'aisance que sa tendresse auroit voulu nous procurer. Et c'est dans le temps qu'il étoit ainsi le plus occupé de votre bonheur, que vous avez rempli ses jours d'amertume!

DOROTHÉE.

Oh! combien nous nous sommes rendues coupables!

AGATHE.

Puisque vous reconnoissez vos torts, il vous sera facile de les réparer. Il ne tient qu'à vous de rendre mon papa plus heureux qu'il ne l'a peut-être été de sa vie.

SOPHIE.

O ma sœur! hâte-toi, je t'en conjure, de nous en apprendre les moyens.

AGATHE.

Vous voyez d'abord qu'au lieu de lui proposer de vous mettre dans une pension plus coûteuse, il faut lui épargner désormais la principale dépense de votre éducation. En travaillant de concert à nous instruire les unes les autres, nous serons bientôt en état de nous passer de la plûpart de nos maîtres. L'étude et l'expérience de quelques années de plus, me donnent le moyen de vous prêter mes foibles secours. Vous pourrez, à

votre tour, offrir les vôtres à vos plus jeunes sœurs. Imaginez-vous quel sera, pour nos parens, le charme de cette heureuse émulation? Ce spectacle attachera pour toujours mon papa dans le sein de sa famille. Il prendra part à nos études : il encouragera nos efforts. Maman nous accordera toute sa tendresse. Nous verrons sa santé se rétablir. Les nœuds qui nous unissent seront de plus en plus resserrés; et croyez que le bonheur le plus doux sera le fruit de cette révolution.

SOPHIE.

Ah! si nous osions concevoir une si flatteuse espérance!

AGATHE.

Pourquoi craindriez-vous de vous y livrer? Les moyens que je vous propose ne sont-ils pas en votre pouvoir? Qui nous empêche de nous instruire des règles de l'ordre et de l'économie; de nous former à la patience et à la soumission; d'orner notre esprit de toutes les connoissances utiles, pour les faciliter ensuite à nos frères et à nos sœurs?

DOROTHÉE.

Nous, Agathe? ah! je le vois bien, tu

ne veux que nous faire sentir notre peu de talent.

AGATHE.

Pouvez-vous me soupçonner d'un dessein aussi peu généreux ? Non, mes chères sœurs ; j'ose tout espérer de ces talens dont vous vous défiez, lorsqu'ils seront soutenus par la noble ardeur de témoigner votre reconnoissance et votre amour à notre papa. J'ose également vous promettre en son nom qu'il récompensera vos efforts pour lui plaire, par des sentimens que vous n'avez pas encore éprouvés. Ah ! si vous aviez vu avec quelle tendresse paternelle il vient de me presser tout-à-l'heure contre son sein, vous n'auriez pas de plus grand desir que de partager mon bonheur.

SOPHIE.

Tu nous le fais assez vivement sentir par tes douces peintures.

DOROTHÉE.

Nous voilà résolues de tout entreprendre pour le mériter.

AGATHE.

Oh ! mes chères sœurs, que ces nobles résolutions me ravissent ! et quelle va être la joie de mon papa ! Mais je crois l'enten-

dre. Oui, c'est lui-même. Il faut qu'il apprenne tout de votre propre bouche.

SOPHIE.

Non, non, laisse-nous sortir pour remettre un peu nos esprits. Je craindrois trop, en ce moment, de paroître en sa présence.

DOROTHÉE.

Tâche de le disposer en notre faveur, avant que nous allions nous jetter dans ses bras. (*Sophie et Dorothée se retirent dans la chambre voisine.*)

SCÈNE II.

AGATHE.

Oui, je vais encore l'émouvoir par cette scène nouvelle; et si elle fait sur son ame l'impression que j'ose en espérer, je ne craindrai plus de lui proposer le dernier parti qu'il nous reste à prendre.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

M. DE SAINT-VINCENT.

O ma chère Agathe! je viens de m'éloigner quelques instans de ta vue; mais com-

bien de fois dans cette absence mon cœur a revolé près de toi ! Je n'ai fait que m'entretenir de tes vertus avec tes frères. Les aimables enfans ! quels témoignages ils m'ont donnés de leur affection ! Mes entrailles en ont mille fois tressailli. Je n'ai plus retrouvé en eux ces manières rudes et ces airs grossiers qui repoussoient mes caresses. Ils semblent avoir dépouillé leur naturel sauvage, pour se revêtir de tous les charmes de ton caractère. Oh ! si le même changement pouvoit encore s'opérer dans tes sœurs ! Mais qui pourroit échapper à ton empire ? Je te les donne à soumettre, pour me les rendre dignes de mon amour.

AGATHE.

O mon papa ! vous ne trouverez point de cœurs rebelles autour de vous, et vos seules bontés vous feront toutes vos conquêtes.

M. DE SAINT-VINCENT.

Je crains que tu ne juges des autres par tes propres sentimens.

AGATHE.

Non, je vous assure, je ne cherche point à vous flatter. Ce sont les propres sentimens de mes sœurs que je vous exprime.

M. DE SAINT-VINCENT.

Comment! tu les aurois déjà vues?

AGATHE.

Elles sont arrivées pendant que vous étiez à la promenade. Je n'ai eu besoin que de leur peindre les tendresses dont vous m'avez accablée, pour leur inspirer la plus vive ardeur de les obtenir à leur tour.

M. DE SAINT-VINCENT.

Que ne viennent-elles donc se jeter dans mon sein?

AGATHE.

Elles soupirent après cette félicité; mais la crainte de retrouver sur votre visage quelque impression du mécontentement qu'elles ont pu vous donner autrefois, les retient. Elles tremblent que leur présence ne vous rappelle des souvenirs dont elles voudroient effacer jusqu'à la trace la plus légère.

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, non, elles n'ont rien à craindre de ma sévérité. Tu m'as trop bien fait connoître quel est l'empire de la douceur. Je ne veux plus gouverner mes enfans que par la voix de l'amour et de l'indulgence. Mais où sont-elles? Je brûle de les embrasser; et je vole moi-même à leur rencontre.

AGATHE.

Non, mon papa ; les voici qui viennent se remettre entre vos bras paternels.

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE, SOPHIE, DOROTHÉE.

(*Sophie et Dorothée sortent précipitamment de la chambre voisine, et s'arrêtent tout-à-coup, muettes et confuses.*)

M. DE SAINT-VINCENT, *leur tendant les bras.*

Eh bien ! mes chères filles, que ne vous empressez-vous de répondre à l'affection de votre père ? (*Elles font encore un mouvement pour s'avancer, et tombent ensemble sur leurs genoux. M. de Saint-Vincent court vers elles, et veut les relever.*)

SOPHIE.

Non, non ; vous avez trop de bonté, mon papa. Le souvenir de notre mauvaise conduite nous dit que nous sommes indignes de paroître dans une autre situation à vos yeux.

DOROTHÉE.

Nous n'osons encore vous demander vos

caresses. Nous serons trop heureuses d'obtenir seulement notre pardon.

M. DE SAINT-VINCENT.

Relevez-vous, mes chères filles, et venez le recevoir dans mes bras. Oui, je vous pardonne du fond de mon cœur. Recevez mes plus ardentes bénédictions. Et puissent les dons du ciel se répandre sur vous avec autant d'abondance que les sentimens de ma tendresse!

SOPHIE.

Modérez, je vous en conjure, l'excès de vos bontés. C'est nous accabler du poids de nos fautes, et nous en faire sentir plus cruellement les remords.

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh bien! que tout ce qui s'est passé reste pour toujours enseveli dans l'oubli le plus profond; mais n'oublions jamais ce moment heureux qui vous rend un père plus tendre, et me fait retrouver des enfans plus dignes de mon amour.

DOROTHÉE.

Eh! comment nous seroit-il possible d'en perdre jamais le souvenir?

SOPHIE.

O ma chère Agathe! que tu dois jouir de notre bonheur! il est ton ouvrage.

AGATHE.

Non, Sophie. Dorothée et toi, vous l'avez commencé par votre soumission ; mon papa l'achève par son indulgence. Je n'y ai d'autre part que d'avoir été l'interprète de vos sentimens, et de les avoir fait passer mutuellement dans vos cœurs.

M. DE SAINT-VINCENT.

Va, ta modestie ne fait qu'ajouter encore à mon affection.

DOROTHÉE.

Ne crois pas aussi que ta générosité te fasse rien perdre de notre reconnoissance.

SOPHIE.

Après avoir profité de tes instructions, nous n'avons plus qu'à nous former sur les exemples que tu nous donnes. Mon papa ne désavouera pas certainement le modèle dont nous avons fait choix.

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, sans doute, Sophie; et la résolution que vous avez prise d'imiter Agathe, est pour moi la preuve la plus forte du desir que vous avez de vous rendre agréables à mes yeux.

DOROTHÉE.

Oh ! si vous saviez tout ce que nous devons à sa sagesse !

SOPHIE.

Si vous saviez de quels sentimens honteux elle nous a fait revenir !

AGATHE.

Oubliez-vous, mes sœurs, que notre papa vient de nous imposer silence sur tout ce qui a précédé cet heureux instant ? Il ne faut plus nous occuper que des nobles dispositions dont vous venez de m'entretenir.

SOPHIE.

Ah ! c'est à toi seule qu'elles appartiennent !

AGATHE.

Je ne réclame que le droit d'en présenter, en votre nom, l'hommage à notre papa.

DOROTHÉE.

Oui, charge-toi de ce soin. Tu t'en acquitteras bien mieux que nous-mêmes.

SOPHIE.

Nous n'avons pas encore vu nos frères. Permettez-nous, mon papa, de les aller embrasser. Agathe, dans cet intervalle, voudra bien vous instruire des engagemens qu'elle nous a fait prendre pour tâcher de vous faire oublier notre conduite passée, en contribuant de tout notre pouvoir à votre satisfaction.

AGATHE.

Oui, mes chères sœurs ; et je ne craindrai pas de répondre de votre ardeur à les remplir. (*Sophie et Dorothée sortent après avoir baisé la main de leur père.*)

SCÈNE V.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

M. DE SAINT-VINCENT.

QUEL est donc ce projet dont tes sœurs viennent de parler ?

AGATHE.

C'est celui dont je vous ai entretenu ce matin. Elles ont témoigné le plus vif empressement d'y concourir pour diminuer le fardeau de vos dépenses.

M. DE SAINT-VINCENT.

Quoi ! ma chère Agathe, tu les as déjà disposées à seconder tes vues ?

AGATHE.

Elles les ont embrassées aussi-tôt avec ardeur ; et votre tendresse soutiendra leur résolution. Mais, mon papa, il me reste encore une chose à vous proposer ; et j'ai besoin de toute votre bonté pour m'enhardir à vous en faire l'ouverture.

M. DE SAINT-VINCENT.

Parle, ma chère fille; ne connois-tu pas le charme que tes paroles ont pour mon cœur?

AGATHE.

Je ne connois que l'étendue de votre amour; et c'est sur lui seul que je fonde mes espérances.

M. DE SAINT-VINCENT.

Ne crains donc pas de les voir trompées: achève.

AGATHE.

Eh bien! mon papa, puisque vous daignez encourager ma voix timide, elle va prendre la liberté de s'expliquer devant vous. Voici donc le projet que je soumets à votre prudence. Ce seroit de réformer la plus grande partie de nos domestiques, de quitter notre maison de la ville, et de nous retirer pour quelques années à la campagne.

M. DE SAINT-VINCENT.

Et c'est toi, ma chère Agathe, qui ne crains pas d'embrasser ce parti rigoureux! Non, je l'avoue, malgré la haute opinion que tu m'as fait concevoir de ton caractère, je n'aurois jamais attendu cet effort de courage d'une jeune personne de vingt ans.

AGATHE.

Ne m'en faites pas tant d'honneur, je vous en supplie. C'est à vous seul que je le dois, puisqu'il ne m'est inspiré que par votre amour.

M. DE SAINT-VINCENT.

Quoi ! renoncer à tous les amusemens que pourroit t'offrir le séjour de la ville, pour aller te renfermer dans une terre éloignée de trente lieues de la capitale ! As-tu bien réfléchi sur la grandeur de ce sacrifice ?

AGATHE.

Tout est considéré, mon papa, puisque votre bonheur y est attaché.

M. DE SAINT-VINCENT.

Mais, le tien, ma fille, crois-tu qu'il ne me soit pas aussi cher ? Te voilà parvenue à cet âge où la plupart des jeunes personnes ont déjà formé leur établissement. Il ne te seroit pas difficile de rencontrer ici un homme estimable et sensible, que l'état de ma fortune ne rendroit pas aveugle sur tes vertus. Mais comment le trouver dans le désert où tu veux aller t'ensevelir ?

AGATHE.

Ah ! croyez, mon papa, que ce n'est pas

le besoin le plus pressant pour mon cœur. Il n'est rempli que du desir de vous voir heureux ; et vos bontés suffisent pour occuper vivement sa tendresse. Qu'aurois-je encore à désirer, si, par mes travaux et mon économie, je pouvois bannir de votre esprit les inquiétudes qui vous tourmentent sur le sort de vos enfans ? Leur bonheur, joint au vôtre, me dédommageroit bien de toutes les privations qu'il pourroit m'en coûter pour vous aider à l'établir.

M. DE SAINT-VINCENT.

Écoute, ma chère fille ; tu dois sentir si je suis transporté de te voir des sentimens si nobles. Je crois même qu'ils pourroient être d'abord leur propre récompense ; mais plus ils sont généreux, plus je dois les combattre. S'ils alloient un jour te causer des regrets !

AGATHE.

Jamais, jamais. On n'en a point d'avoir rempli son devoir. Oui, mon papa ; vous m'avez donné la vie, et je vous la consacre toute entière. Ce dévoûment fait ma gloire ; il fera aussi mes plaisirs. Auprès de vous et de ma chère maman, avec mes frères et mes sœurs, le séjour de la campagne me paroî-

tra délicieux. Ma seule crainte est que tous nos soins ne puissent vous y faire trouver assez d'agrémens. Mais vous pourrez aller passer quelque temps à la ville, lorsque la vie champêtre perdra pour vous de ses charmes; et nous nous occuperons, dans cet intervalle, à chercher tous les moyens de vous la rendre plus douce à votre retour.

M. DE SAINT-VINCENT.

Que dis-tu, ma chère Agathe? non, non; après ce que je viens d'éprouver aujourd'hui, je sens que je ne dois chercher le bonheur qu'au sein de ma famille. Je ne l'attends plus que de mes enfans.

AGATHE.

Oh! combien cette confiance va les animer dans leurs résolutions! Vous serez, chaque jour, témoin de leurs efforts et de leurs progrès : vous les verrez se disputer la gloire d'offrir le plus doux hommage à votre tendresse, qui en sera pour eux le prix le plus cher.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, ma chère fille; il me semble jouir d'avance de ce spectacle délicieux. Mais tu ne m'as parlé que de tes sœurs. Quel parti

prendrons-nous pour tes frères ? Voilà mon plus grand embarras.

AGATHE.

Il est vrai. Ils ont besoin d'un instituteur sage, éclairé, sensible, qui ait vécu dans le monde pour leur en apprendre les usages, et les défendre contre ses illusions ; qui puisse également leur donner de bons principes et d'utiles connoissances ; qui non-seulement prenne de l'affection pour ses élèves, mais qui leur inspire encore assez d'attachement pour qu'ils se plaisent à son entretien ; et que les leçons les plus graves de la sagesse prennent pour eux, dans sa bouche, le tendre intérêt de l'amitié.

M. DE SAINT-VINCENT.

Tu ne fais que me décourager encore plus par ce tableau.

AGATHE.

Non, mon papa ; il est un homme qui peut remplir tous vos vœux.

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh ! ma fille, où rencontrer un sujet si rare ?

AGATHE.

N'en soyez point en peine ; je l'ai trouvé.

M. DE SAINT-VINCENT.

Comment donc ! Quel est-il ?

AGATHE.

Ah! vous le connoissez mieux que moi.

M. DE SAINT-VINCENT.

Je le connois?

AGATHE.

Oui, sans doute; et plus je viens d'exiger de lui des qualités difficiles, plus vous sentirez qu'il est le seul qui puisse les réunir.

M. DE SAINT-VINCENT.

Que tardes-tu donc à me le nommer?

AGATHE.

O mon papa! vous n'avez besoin que de descendre un instant en vous-même, et vous entendrez son nom au fond de votre cœur.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, chère Agathe! ta voix éloquente vient de l'y faire retentir. Quelle lumière soudaine m'éclaire sur mes devoirs! Devoirs chers et sacrés! je vous embrasse avec joie. Pour me mettre en état de vous remplir, je vais reprendre des connoissances trop négligées depuis ma jeunesse. Quelques sacrifices que vous me demandiez, je fais vœu de me les imposer. Que dis-je? ce que j'entreprendrai pour mes enfans, ne me sera

pas inutile à moi-même. Les charmes de l'étude embelliront ces tristes heures de la journée, que les vaines dissipations du monde ne pouvoient plus égayer. Je prendrai le goût de ces plaisirs simples et purs, dont on ne peut jouir que dans le repos d'une vie domestique. L'éducation de ma famille et la culture de mes terres vont occuper tous mes instans. Il ne faudra qu'un petit nombre d'années pour relever ma fortune; et j'aurai satisfait à tous les devoirs de la nature, en faisant mon propre bonheur.

AGATHE, *se jetant aux genoux de son père.*

O mon papa! souffrez que je tombe à vos genoux, et que je les embrasse, pour vous remercier de ces témoignages de votre tendresse. Comment nous sera-t-il possible de nous acquitter jamais envers vous?

M. DE SAINT-VINCENT, *relevant Agathe.*

Relève-toi, ma fille; je ne puis te souffrir dans cette situation. C'est toi qui te prosternes à mes pieds, lorsque ta main bienfaisante vient de fermer les blessures de mon cœur! Viens plutôt sur ce cœur paternel que tu fais palpiter d'amour, d'orgueil et de joie. Avec quels transports j'ac-

cepte l'espérance que tu me donnes, et de mon bonheur et de celui de mes enfans !

AGATHE.

Votre attente ne sera point déçue; et maman elle-même va doubler cette félicité, en la partageant avec nous.

M. DE SAINT-VINCENT.

Je veux, dès ce moment, l'instruire de ma résolution. Je lui dirai sur-tout qui me l'a inspirée. Je lui peindrai ton courage, ta raison, tes vertus. Elle ignore le prix du trésor qu'elle possède en sa fille. Il faut qu'elle apprenne à te connoître toute entière, malgré la distance qui vous sépare, pour n'avoir plus qu'à te chérir à son retour.

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE, un domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, un voyageur qui arrive de Montpellier, demande à vous entretenir.

M. DE SAINT-VINCENT.

Faites-le passer dans mon appartement. Je vais le trouver. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

AGATHE.

O MON papa! c'est des nouvelles de maman qu'il nous apporte. Je tremble qu'il n'ait quelque évènement fâcheux à nous apprendre.

M. DE SAINT-VINCENT.

Reste ici, ma fille. Dans l'incertitude où je suis, je ne veux pas que tu me suives. Je viendrai t'instruire de tout dans un moment.

SCÈNE VIII.

AGATHE.

O CIEL! que vient-on nous annoncer! Ah! si maman étoit devenue plus malade! Si nous l'avions déjà perdue! Comment supporter cette affreuse pensée! (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil, et cache sa tête entre ses mains.*)

SCÈNE IX.

AGATHE, SOPHIE, DOROTHÉE, EDOUARD, PORPHYRE, JULIE, CÉCILE.

(*Les enfans se précipitent dans la chambre, et courent en tumulte vers Agathe, qui se lève en les voyant venir.*)

SOPHIE.

Qu'est-ce donc qui est arrivé, ma sœur? Nous venons de voir passer mon papa. Comme il avoit l'air troublé! Il s'est dérobé, sans rien dire, à nos caresses; et il nous a fait signe de le laisser entrer tout seul dans son cabinet.

DOROTHÉE.

On venoit d'y introduire un inconnu, qui demandoit avec empressement à le voir.

AGATHE, *s'efforçant de prendre un air calme.*

C'est un voyageur qui arrive de Montpellier, et que maman aura sans doute chargé de venir nous apporter de ses nouvelles.

CÉCILE.

Et crois-tu qu'elles soient bonnes, ma petite maman?

AGATHE, *avec un peu de trouble.*

Je ne puis vous le dire encore, mes chers enfans; mais je l'espère.

EDOUARD.

D'où vient donc que tu es si émue ?

AGATHE, *avec embarras.*

Moi, mon frère ?

PORPHYRE.

Oui, toi-même, ma sœur : tu me fais déjà frémir.

JULIE.

Ah ! ma petite maman, tu sais quelque chose de triste, que tu ne veux pas nous apprendre.

AGATHE.

Non, mes petits amis, je vous le proteste, je ne sais rien qui puisse vous attrister. Rassurez-vous donc, je vous en conjure. (*A part.*) Ah ! je ne puis résister moi-même aux inquiétudes qui me tourmentent. Mon papa tarde trop long-temps à revenir. Il faut que je vole auprès de lui. (*Elle se dégage des bras des enfans, et se dispose à sortir, lorsqu'elle voit tout-à-coup rentrer son père.*)

SCÈNE X.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE, SOPHIE, DOROTHÉE, PORPHYRE, EDOUARD, JULIE, CÉCILE.

(*M. de Saint-Vincent paroît dans une grande agitation. Il s'avance, tenant une lettre ouverte à la main. Il va se jeter dans un fauteuil. Les enfans restent sans mouvement et sans voix. Agathe s'approche de son père, lui prend la main ; et après un moment de silence :*)

AGATHE.

IL est inutile de demander ce que vous annonce cette lettre fatale. Il n'est que trop vrai, je n'ai plus de mère !

M. DE SAINT-VINCENT, *revenant un peu à lui-même.*

Non, ma chère Agathe, calme tes frayeurs. Nous sommes tous heureux.

AGATHE, *avec transport.*

O mon papa ! seroit-il possible ?

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, ma fille, ta mère est beaucoup mieux. Le trouble où je suis, vient d'un excès de joie si vif, que mon cœur en est

accablé. (*Les enfans se rapprochent d'un air joyeux, en s'écriant à-la-fois*) : O mon papa ! contez-nous donc tout cela, je vous prie.

M. DE SAINT-VINCENT.

Tiens, Agathe, prends cette lettre, et hâte-toi de la lire. Je veux l'entendre encore. Dans l'agitation qu'elle m'a causée, il ne m'en est resté qu'un souvenir confus.

AGATHE, *prenant la lettre.*

En vérité, mon papa, je crains de n'avoir pas la force d'en faire la lecture.

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh bien ! donne-la-moi. Je vais tenter un effort sur moi-même. Je commence à me sentir un peu plus rassis. (*M. de Saint-Vincent reprend la lettre, et lit tout haut* :) « Je m'empresse de vous annoncer, cher époux, que j'ai déjà ressenti les plus salutaires effets de la douce température de ce climat. Je n'ai plus de fièvre. Ma toux est presque dissipée. Mon estomac se rétablit ; et le médecin m'assure que dans un mois, je vais être en état de vous aller rejoindre. Le retour de mes forces me donne l'espérance de pouvoir m'occuper toute entière de l'éducation de mes enfans, que ma mauvaise

santé m'avoit forcée de négliger. Avec quelle ardeur je vais chercher à réparer un temps, dont la perte me cause aujourd'hui tant de regret! Je désirerois, en conséquence, obtenir votre aveu pour aller passer quelques années avec mes filles dans votre terre. J'ai la plus vive impatience d'embrasser Agathe, après avoir été si longtemps sans la voir. Les tendres éloges que m'en fait votre sœur dans toutes ses lettres, me persuadent qu'elle les aura déjà justifiés dans votre esprit. Je compte sur ses secours pour l'entreprise que je médite. Il me sera bien doux de vous la voir approuver. Toutes mes pensées, tous mes sentimens et tous mes vœux n'ont plus que cet objet. Je vous prie d'en faire part à mes chers enfans, et de les disposer à voir en moi une nouvelle mère, qui ne veut plus vivre que pour s'occuper de leur bonheur, etc. ».

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh bien! Agathe, es-tu maintenant surprise de l'accablement de joie où cette lettre vient de me jeter?

AGATHE.

Ah! mon papa! je ne puis moi-même contenir l'excès de la mienne. Tant de cir-

constances si heureusement réunies, semblent nous annoncer que le ciel daigne s'intéresser à notre projet, et nous en garantir d'avance le succès.

M. DE SAINT-VINCENT.

Livrons-nous donc à ces heureux présages. Venez, mes enfans, quittons une ville corrompue, et volons au sein de la nature, goûter la félicité qu'elle attache à ses penchans et à ses devoirs.

FIN DU SECOND ET DERNIER ACTE.

PERSONNAGES.

DENIS, tyran de Syracuse.
GELON, son favori.
ARGUS, capitaine de ses gardes.
PALINURE, pilote d'un vaisseau.
DAMON, citoyen de Syracuse.
PYTHIAS, citoyen de Corinthe.
Gardes.

La scène se passe dans un appartement reculé du palais de Denis.

PYTHIAS ET DAMON,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS, GELON, ARGUS.

DENIS.

Qui dois-je faire mourir aujourd'hui ? Voyons. (*Il ouvre ses tablettes.*) Ah ! c'est le jour où Pythias a promis de revenir de Corinthe pour subir son supplice.

GELON.

Eh ! croyez-vous qu'il revienne, seigneur ?

DENIS.

Son retour m'étonneroit, je l'avoue. Mais pourtant Damon, son ami, qui s'est offert de mourir à sa place, s'il ne revenoit pas !

ARGUS.

Je viens de descendre dans sa prison. Il vous conjure, seigneur, de ne pas lui refuser ce matin un instant d'audience.

DENIS.

Pour me demander grace, sans doute ? Mais on ne se joue pas impunément de ma

justice. Si Pythias ne revient pas ce jour même....

GELON.

Le traître ! Il ne vouloit, disoit-il, que revoir sa patrie, embrasser sa femme et ses enfans; et dans l'espace de temps que vous avez daigné lui accorder, il auroit pu faire deux fois le chemin de Corinthe ! J'avois bien soupçonné quelque perfidie. Peut-être est-il allé vous chercher des assassins. O le meilleur des rois ! faut-il que je tremble sans cesse pour vos jours? Je ne sais quelle terreur m'agite. N'en doutez plus, seigneur, Damon est sûrement d'intelligence avec lui pour vous surprendre. Dans quel dessein dangereux demande-t-il à vous parler ?

DENIS.

Vous me faites frémir ! Je ne veux pas l'entendre. Je vais passer chez mes filles. Attendez-moi ici un moment, Gelon; et vous, Argus, allez voir si ma garde est vigilante autour de moi. (*Il sort par une porte secrette. Argus veut sortir d'un autre côté; Gelon le retient.*)

SCENE II.

GELON, ARGUS.

GELON.

Écoutez, Argus.

ARGUS.

Qu'exigez-vous de moi, seigneur ?

GELON.

Que l'entrée du palais soit interdite aujourd'hui à tout autre que Palinure. Gardez-vous d'y laisser pénétrer personne qui puisse mettre en danger la vie du roi, sous le prétexte d'implorer sa clémence en faveur de Damon.

ARGUS.

Hélas ! qui auroit le courage d'oser intercéder pour ce malheureux !

GELON.

Il est indigne d'exciter la pitié.

ARGUS.

Ah ! seigneur ! qu'il me soit du moins permis de déplorer sa destinée.

GELON.

Gardez-vous de laisser éclater de pareils sentimens. Je vois que vous partagez l'aveuglement d'une crédule populace. Damon

n'est qu'un imposteur, qui, par un faux héroïsme, s'est flatté d'en imposer au roi, et de sauver la vie de son ami.

ARGUS.

Vous conviendrez au moins qu'il exposoit bien généreusement la sienne.

GELON.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'il ne pouvoit plus embrasser un autre parti ? Il craignoit trop que Pythias, dans les douleurs de la torture, ne fût contraint de l'avouer pour complice de sa trahison.

ARGUS.

Mais Pythias lui-même n'a pas été convaincu.

GELON.

Son crime est un secret que je renferme dans mon sein. L'intérêt de l'État défend qu'il soit exposé aux yeux du peuple. Allez, et que mes ordres soient exécutés. Je vous les renouvelle au nom du roi même. Songez bien que vous m'en répondez, et qu'il y va de votre vie. (*Argus s'incline et sort sans répondre.*)

SCÈNE III.

GELON.

FORTUNE, je te rends graces ! Tu vas donc me délivrer aujourd'hui du dernier Syracusain, dont la vertu pût faire ombrage à mon crédit! Il s'est précipité lui-même dans sa ruine. Je ne pensois à perdre que l'opulent Corinthien Pythias, pour m'enrichir de ses dépouilles ; et je trouve encore à me venger de l'orgueilleux Damon. Il apprendra ce que l'on gagne à mépriser le favori d'un tyran. Et toi, Denis, je sais à quels sentimens je dois tes largesses. C'est en vain que tu me parles d'amitié. Tu ne me combles de biens que pour m'animer à servir tes barbaries, dont tu me rendrois victime à mon tour. Mais, va, je saurai te prévenir. Élève encore un peu plus haut ma fortune : je te ferai descendre toi-même dans le fond de l'abîme où tu songes déjà dans ton cœur à me précipiter. (*Il apperçoit un homme qui s'avance avec des marques de crainte.*) Que vois-je?

SCÈNE IV.

GELON, PALINURE.

GELON.

PALINURE, est-ce toi ?

PALINURE.

Oui, seigneur.

GELON, *avec empressement.*

Eh bien ?

PALINURE.

Sommes-nous seuls ?

GELON.

Tu peux parler sans crainte. Denis vient de s'éloigner.

PALINURE.

Je ne fais que de débarquer à l'instant, et je me suis glissé dans le palais pour venir vous rendre compte en personne du succès de vos ordres.

GELON.

Satisfais mon impatience. Les as-tu remplis ?

PALINURE.

Vous n'avez plus rien à craindre de Pythias ; il a perdu la vie.

GELON.

Je respire! Tu ne pouvois m'apprendre plus à propos cette heureuse nouvelle. Hâte-toi de m'instruire de toutes les circonstances de cet évènement.

PALINURE.

J'avois mis, comme vous le savez, à la voile, chargé par Denis de conduire Pythias à Corinthe; et par vous, de le mettre hors d'état d'y parvenir jamais. La troisième nuit après notre départ de Syracuse, il s'éleva une violente tempête, qui me donna la facilité d'exécuter mon dessein.

GELON.

Comment donc? Achève.

PALINURE.

A la lueur des éclairs, je vis Pythias à genoux sur le bord du vaisseau, les mains élevées vers le ciel: « Dieux immortels, s'écrioit-il, ce n'est pas pour ma vie que je vous implore, c'est pour celle de mon ami. Laissez-moi le temps d'aller briser les chaînes dont il s'est chargé par tendresse pour moi. Je vous abandonne ensuite mes jours, quand j'aurai sauvé les siens. Voulez-vous, par ma perte, rendre le généreux Damon victime de sa vertu? Vous le savez, vous

qui lisez dans le cœur des humains, vous n'avez point de plus noble image sur la terre — Ta bouche outrage les Dieux, lui répondis-je, en osant leur comparer un mortel. Voici comme ils punissent ton impiété; » et je le frappai d'un coup terrible, qui le précipita dans l'abîme dévorant des flots.

GELON.

O mon cher Palinure ! personne n'auroit pu servir plus heureusement ma vengeance. Les biens de Damon vont être, après sa mort, le prix de tes services. J'entends une porte s'ouvrir. Le roi vient. Songe à lui dire que Pythias a refusé de venir avec toi.

SCÈNE V.

DENIS, GELON, PALINURE, Gardes.

DENIS.

QUE veux cet audacieux étranger ? Qu'on l'arrête.

GELON.

Daignez suspendre vos ordres, seigneur. C'est le pilote Palinure, à qui votre cœur généreux avoit confié le soin de conduire Pythias à Corinthe.

DENIS.

Comment ! est-ce qu'il l'en auroit aussi ramené ?

PALINURE.

Non, seigneur ! Aussi-tôt qu'il s'est vu débarqué sur le rivage de sa patrie, il m'a dit qu'il étoit inutile de l'attendre, et que je pouvois revenir seul à Syracuse. Voilà tous les ordres qu'il m'a donnés pour Damon.

DENIS.

Tu pourras l'en instruire toi-même. Qu'il paroisse maintenant devant moi, puisque je n'ai pas de grace à lui accorder. (*A l'un de ses gardes.*) Courez dire à Argus de l'amener ici. (*Le garde sort.*)

GELON.

Vous voyez, seigneur, combien mes soupçons contre Pythias étoient justes.

DENIS.

Il n'en falloit pas davantage pour le punir.

GELON.

Par une affreuse perfidie, il laisse mourir à sa place son meilleur ami. N'est-ce pas la preuve la plus sensible qu'il étoit criminel envers vous ? Croyez-moi, livrez dès ce moment à la mort le complice de sa trahi-

son. Il l'a bien méritée, pour vous avoir frustré de votre juste vengeance.

DENIS.

Mon dessein n'est pas de différer son supplice.

GELON.

Pourquoi donc perdriez-vous un temps précieux à l'écouter?

DENIS.

Non, je le veux. Sa confiance en l'amitié me sembloit un outrage. Je me fais un plaisir de le confondre.

GELON.

Le voici.

SCENE VI.

DENIS, GELON, PALINURE, DAMON *enchaîné*, Gardes.

DENIS.

Eh bien, Damon! c'est aujourd'hui le jour où Pythias devoit revenir?

DAMON.

Hélas! je tremble encore. Il n'est pas terminé.

DENIS.

Pourquoi ne demandes-tu pas aux dieux d'en prolonger la durée?

DAMON.

Que dis-tu, Denis? Tu n'es pas fait pour concevoir ni mes craintes, ni mes vœux. Ah! si la nuit étoit déjà venue! si le ciel pouvoit, jusqu'à demain, retenir le vaisseau de mon ami loin du port! s'il me laissoit le temps de lui sauver la vie, en sacrifiant la mienne pour lui!

DENIS.

Tu pourras bientôt goûter cette rare satisfaction.

DAMON.

O Denis! tu me ravis de joie! Je craignois la vertu de Pythias plus que je ne crains tes bourreaux.

DENIS.

Bannis tes alarmes. Pythias ne reviendra jamais. Palinure vient t'en instruire.

PALINURE.

Je peux vous attester de sa part qu'il est désormais inutile de l'attendre.

DAMON, *avec feu.*

Tais-toi, vil calomniateur. Si tu m'avois dit que sa femme, ses enfans, tous ses concitoyens s'empressoient de le retenir, et demandoient à venir à sa place, j'aurois pu croire un moment à cette imposture; mais

jamais Pythias n'a tenu le langage que ton impudence ose lui prêter.

DENIS.

Étrange aveuglement !

DAMON.

Pythias sera de retour aujourd'hui même, s'il n'a cessé de respirer. Mais, non, il vit encore. Le ciel ne permettra pas que le mortel le plus vertueux périsse, quand je peux racheter ses jours.

DENIS.

Quoi ! tu refuses d'en croire un témoignage si formel ?

DAMON.

J'en crois bien plus les sentimens de mon ami. Denis, c'est à toi maintenant de te souvenir de ta promesse.

DENIS.

Que t'ai-je promis ?

DAMON.

De ne faire souffrir aucun mal à Pythias, s'il revient après ma mort.

DENIS.

Insensé ! tu ne vois donc pas que le traître t'abuse ! Dans ce même instant où tu ne trembles que pour lui seul, son cœur tressaille de joie de t'avoir trompé.

DAMON.

Va ! c'est de tes amis qu'il faut attendre de pareilles perfidies. Je connois le mien mieux que toi. Plût au ciel que je pusse compter sur ta foi, comme sur sa parole !

GELON.

Quelle insolence inouïe, seigneur !

DENIS.

Il va l'expier par son supplice.

DAMON.

Je suis plus impatient que toi de le presser. Je n'attends qu'un mot de ta bouche. Jure encore d'épargner Pythias à son retour.

DENIS.

Que t'importe une assurance inutile ? Le fourbe est trop soigneux de ses jours pour en avoir besoin.

DAMON.

N'outrage pas la vertu, Denis. C'est une assez grande impiété de ne pas y croire.

DENIS.

Est-ce à toi de la défendre, quand tu vas être le martyr d'une trahison ?

DAMON.

Jusqu'au dernier soupir elle recevra mon hommage.

DENIS.

Ton aveugle fanatisme me fait pitié.

DAMON.

Ce n'est pas elle que j'implore, c'est ta justice que je réclame. Fais-moi donner la mort, mais jure d'épargner Pythias. Que j'emporte dans la tombe l'espérance de le sauver.

DENIS.

Puisqu'il ne te faut qu'un serment superflu, je te le donne. Si Pythias revient après ta mort, je jure qu'il vivra.

DAMON, *élevant les mains vers le ciel.*

Dieux immortels! recevez ce serment de sa bouche; et s'il pensoit un moment à le violer, employez tous vos foudres pour le contraindre à l'exécuter. (*A Denis.*) Je suis satisfait, tyran. Je viens d'arracher une victime innocente à ta barbarie. J'en mets une autre à tes pieds. (*Il tombe à ses genoux.*) Laisse-moi les embrasser pour te demander une grace. Elle ne doit pas coûter cher à ton cœur.

DENIS.

Parle.

DAMON.

Fais-moi conduire, dès cet instant même,

au supplice. Je dois être assez coupable à tes yeux, puisque j'ose braver ton indignation.

DENIS.

Tu seras satisfait. Qu'on le traîne à l'échafaud. Argus, fais assembler toute ma garde pour contenir le peuple dans le devoir. Que l'on punisse de mort le premier qui oseroit se permettre un murmure. (*Les gardes saisissent Damon, et commencent à l'entraîner.*)

DAMON, *en sortant.*

Je vous bénis, grands dieux! j'ai sauvé mon ami.

SCÈNE VII.

DENIS, GELON, PALINURE.

DENIS, *après une minute de silence.*

DAMON est-il un insensé? Est-il le plus généreux des mortels? S'il m'eût demandé grace pour lui-même, j'ai cru me sentir prêt à la lui accorder.

GELON.

O le meilleur des rois! jamais criminel n'osa te braver avec tant d'audace, et ton cœur s'émeut encore pour lui! Mais dans cette circonstance, seigneur, votre clé-

mence pourroit entraîner les suites les plus funestes. Les farouches Syracusains ne manqueroient pas de la prendre pour une foiblesse, et n'en deviendroient que plus insolens.

DENIS.

Oui, sans doute, cet exemple rigoureux importe à ma sûreté. Peuple rebelle, il faut t'épuiser de sang et te rassasier d'opprobres pour régner sur toi !

GELON.

Puisque Pythias étoit coupable, Damon a trempé dans son crime. Il mérite deux fois de mourir.

DENIS.

Je te rends graces, Gelon, de ton zèle pour ma puissance. Continue à me chercher les victimes qu'il lui faut immoler. De nouveaux bienfaits seront le gage de ma faveur. Et vous, Palinure, courez instruire le peuple de la perfidie de Pythias, et sur-tout du crime de Damon. Je ne veux pas qu'on lui donne un seul sentiment de pitié. (*Palinure s'éloigne; et prêt à sortir, il recule avec effroi.*)

SCÈNE VIII.

DENIS, GELON, PALINURE, ARGUS, DAMON et PYTHIAS, *enchaînés;* Gardes.

DENIS.

Que vois-je ?

GELON, *à part.*

Ah ! traître Palinure !

ARGUS.

Seigneur, comme je conduisois Damon à la mort, cet étranger est accouru vers moi hors d'haleine. « Arrête, s'est-il écrié, brise les fers de mon ami. Damon n'est plus ton ôtage, voici Pythias : c'est lui seul qui doit mourir. » Ils se sont précipités dans les bras l'un de l'autre ; et tous deux à l'envi s'empressoient vers l'échafaud, comme s'ils alloient se disputer un trône. Cet évènement inattendu m'a fait un devoir de les amener devant vous.

DENIS, *avec une extrême surprise.*

Est-il vrai ? pourrai-je en croire mes yeux ?

DAMON.

Voilà mes craintes justifiées. Ah ! Denis, pourquoi n'as-tu pas avancé d'une heure mon supplice ?

PYTHIAS.

Et crois-tu donc que j'aurois pu survivre à la mort que je t'aurois donnée ? Moi, ton meurtrier, cher ami ! Cette seule image glace encore mon sang dans mes veines. Bénis soient les dieux d'avoir enfin secondé mon impatience ! O Damon ! que je t'embrasse pour la dernière fois ! (*Ils s'embrassent avec la plus vive tendresse.*)

DAMON.

Fidèle, mais cruel ami ! Ah ! Denis, donne la vie à Pythias, ou fais-nous mourir ensemble !

PYTHIAS.

Tu es étonné de me revoir, tyran ? Ma conservation miraculeuse te force de croire à ces dieux que tu voudrois anéantir au fond de ton cœur. Quand tu m'as fait précipiter dans la mer, tu ne prévoyois pas qu'une vague bienfaisante dût me jeter sur des roches voisines.

DAMON.

Eh quoi ! tu n'as pas revu ta patrie ? tu n'as pas embrassé ta femme et tes enfans ?

PYTHIAS.

Pouvois-je penser encore à goûter cette

douceur, quand le moindre délai t'alloit devenir si funeste?

DAMON.

Malheureux que je suis! je n'ai donc rien fait pour toi!

PYTHIAS.

Eh! ne voulois-tu pas me donner, au péril de tes jours, la consolation que le sort m'a ravie? Combien j'ai souffert dans cette pensée! Errant sur des rochers déserts, debout jour et nuit sur leur sommet, pour appercevoir de plus loin un vaisseau, ce n'étoit plus vers Corinthe que se portoient mes vœux; je n'appelois plus que Syracuse, Syracuse!

DAMON.

Tu savois bien que même en expirant, je n'aurois pas douté de ton cœur!

PYTHIAS.

Et moi, j'aurois trahi cette généreuse confiance! Quelque dieu, touché de mon désespoir, a daigné m'envoyer une barque légère, que je l'ai vu défendre lui-même contre les flots orageux. Tranquille enfin sur ton sort, en revoyant ces rivages, avec quelle joie je les ai embrassés! Me voici dans tes mains, Denis; délivre mon ami,

tu peux ensuite armer tes bourreaux, ou mon assassin que voilà (*en montrant Palinure.*)

DENIS.

Qu'entends-je, Palinure ? Que la vérité sorte de ta bouche, ou les plus cruels tourmens vont te l'arracher.

PALINURE.

Seigneur, je n'ai fait qu'obéir à votre favori. Gelon m'avoit ordonné de précipiter, pendant la nuit, Pythias dans la mer.

PYTHIAS.

Ah ! Gelon, je te pardonne de m'avoir forgé des crimes pour envahir ma fortune : je te pardonne d'avoir attenté sur mes jours ; mais que t'avoit fait mon ami, pour l'envelopper si cruellement dans ma ruine ?

DENIS.

Réponds, scélérat !

GELON, *dans la plus profonde consternation.*

Doutez-vous, seigneur, que le soin de votre sûreté....

DENIS.

Tais-toi. Pythias étoit innocent, et tu le savois. L'amitié ne s'élève point jusqu'à cet héroïsme entre des cœurs coupables.

Nobles amis, soyez libres; et vous, méchans, allez mourir. Argus, conduisez-les tous deux au supplice.

PYTHIAS.

Arrête, Denis; tu viens de sentir combien il est beau d'être juste.....

DAMON.

Apprends combien il est doux d'être généreux.

DENIS.

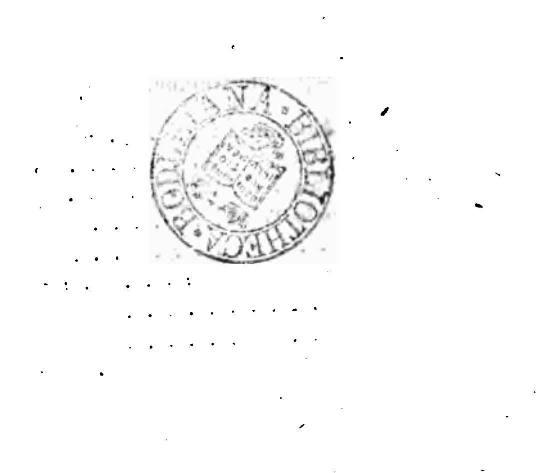
Quels hommes êtes-vous donc l'un et l'autre, vous qui embrassez mes genoux pour vos lâches meurtriers? Mais, non: il faut qu'ils meurent; c'est la seule chose que je puisse jamais refuser à votre vertu. Va, Gelon, va chercher un ami qui veuille s'immoler pour toi; je ne te fais grace qu'à ce prix.

DAMON et PYTHIAS.

Ah! seigneur!....

DENIS.

C'est en vain. Si j'ai déjà versé tant de sang innocent, je ne veux pas qu'il en reste de criminel. Le traître! je viens de lire au fond de son ame. Suis-je donc condamné à ne trouver jamais de cœurs fidèles? C'est de vous seuls, mortels incomparables, que


BIBLIOTHECA

